

SOUVENIRS
DE
Voyage aux Antilles et Guyanes

DOMINICA — MARTINIQUE — SAINTE-LUCIE — BARBADOS
GUYANES ANGLAISES ET HOLLANDAISES — TRINIDAD

10 Novembre 1917 au 15 Janvier 1918

*... Celui qui regarde les événements du
passé avec les yeux de son époque est
exposé à plus d'une chance d'erreur.
Maintes fois, alors, c'est un panorama
où les objets sont à faux-jour, parce
qu'on est placé hors du point de vue.*

Michel CHEVALLIER.



IMPRIMERIE PRADIER
12, rue des Bourdonnais. — PARIS

1919

FMC 322

SOUVENIRS

DE

Voyage aux Antilles et Guyanes

DOMINICA — MARTINIQUE — SAINTE-LUCIE — BARBADOS
GUYANES ANGLAISES ET HOLLANDAISES — TRINIDAD

10 Novembre 1917 au 15 Janvier 1918

... Celui qui regarde les événements du passé avec les yeux de son époque est exposé à plus d'une chance d'erreur. Maintes fois, alors, c'est un panorama où les objets sont à faux-jour, parce qu'on est placé hors du point de vue.

Michel CHEVALLIER.



IMPRIMERIE PRADIER
12, rue des Bourdonnais. — PARIS

1919

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

PRÉFACE

Quel est l'homme qui n'aime pas à s'instruire ? Quel est l'homme dont la curiosité n'ait pas une fois franchi l'enceinte de sa ville ? Il y a pour l'imagination féconde un irrésistible attrait dans l'inconnu ! Quand nous avons regardé autour de nous, nous voulons voir plus loin ; et, quand nous avons vu plus loin, nous voulons garder un souvenir vivant de ce que nous avons vu.

Cela dépend de l'artiste : si c'est un peintre, c'est la nature qu'il étudie, si c'est un historien ou un poète, c'est le théâtre d'événements, de traditions, de souvenirs qu'il explore ; si c'est un philosophe ou un publiciste, il observe des mœurs nouvelles, il consulte une civilisation ; si c'est un savant, ce sont d'autres faits à constater, d'autres productions de la nature à interroger, d'autres lois de la création à approfondir ; pour l'homme de commerce et d'industrie, ce sont de nouvelles relations à nouer, de nouveaux débouchés à ouvrir, d'autres produits à faire valoir ; enfin, pour l'esprit simplement curieux, ce sont des contrées inconnues à parcourir, des peuples étrangers à voir avec leur physionomie, leurs mœurs, leurs habitudes, leur costume. Les voyages ont ainsi pour tout le monde un intérêt toujours varié, toujours estimé.

C'est dans la catégorie des esprits curieux et désirent s'instruire que je place ma modeste relation de voyage que je dédie à mes amis du Comité de la Fédé-

ration Mutualiste de la Guadeloupe et Dépendances, à la Mutualité Guadeloupéenne, à mon ami et collaborateur Léon Belmont, conservateur à vie du Musée Social et à ma famille. Dans ce voyage que j'ai entrepris avec le désir d'aller voir ma fille, Mme Audebert, et son mari établis à Paramaribo (Guyane hollandaise) et connaître mon petit-fils Eugène, j'ai su joindre l'utile à l'agréable. Ce n'est point l'ambition, la vanité ou l'amour-propre qui m'ont mis la plume en main ; jamais je n'aurais osé mettre à jour une production économique et touristique si le désir d'être utile à mes compatriotes, à mes amis, à mes parents, ne m'avait enlevé mon hésitation à reproduire ma relation de voyage de Pointe-à-Pitre à Paramaribo en passant à Dominique, Martinique, Sainte-Marie, Barbados, Demerara et en me retournant par Trinidad.

Cet essai est fondé aussi sur l'esprit de fraternité que me donnent le sentiment humanitaire et l'esprit de tolérance qu'inspire l'étude du passé et du présent.

Je ne crains pas la critique, car je contribuerai, peut-être, en quelque manière, au bonheur de ceux qui désirèrent avoir une idée des Antilles et des Guyanes.

Ma première intention a été de me borner simplement à écrire à mon ami Belmont mes principales impressions de voyage ; mais ayant visité les archives des principales villes dans lesquelles j'ai fait escale, j'ai trouvé qu'une correspondance aurait été égoïste et que ce serait plus humain de publier ce modeste opuscule qui n'est pas une œuvre littéraire puisque je ne suis pas un homme de lettres, mais un guide pratique appelé à rendre service aux Guadeloupéens.

J'ai compilé les ouvrages des bibliothèques des Colonies de Surinam et de Trinidad, j'ai voulu tout étudier, tout connaître, tout visiter. J'ai été aidé dans la tâche que je me suis imposée par beaucoup d'amis ; j'adresse ici un cordial merci à tous, en particulier à mon jeune ami et traducteur Greeber, aux familles Gadot, Van Praag, da Costa fils, Jessurun de Vries ; au R. P. de Groot et à M. Pollak.

J'y ai joint un précis historique de chaque pays parcouru, me basant sur plusieurs ouvrages que j'ai eus en mains.

Les ouvrages dont j'ai tiré la connaissance de la plus grande partie de ce qui est écrit, y sont cités scrupuleusement. Je les ai suivis, jugés, critiqués même, suivant mes faibles lumières et mes connaissances locales.

Concernant la forme donnée à la publication, c'est un essai historique, géographique et touristique.

A l'égard du style, je ne doute pas qu'on y trouve des barbarismes, mais je me suis efforcé, autant qu'il m'a été possible, de le rendre clair et intelligible. J'aime à penser que le public indulgent voudra bien reconnaître l'effort donné et les motifs dénués de prétention qui m'ont fait écrire ce compte-rendu. Si, malgré mon exposé, il se trouvait des voix pour critiquer, je leur dirai : merci de m'avoir lu avec attention et cela me rappellerait les paroles de Ménippe à Jupiter :

« Si au lieu de me répondre tu prends tes Foudres, tu as tort. »

André QUESTEL.

31 Janvier 1918.

Souvenirs de Voyage...

Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quinconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême,
Je dirai : j'étais là telle chose m'avint ;
Vous y croirez être vous-même.

LA FONTAINE. (Les deux pigeons.)

Embarquement le 10 novembre 1917 à 3 h. 1/2 du soir, dans notre canot-moteur « Mimi » ; nos amis Léon Belmont, et Mathieu sont venus nous souhaiter bon voyage et nous faire leurs adieux. Notre nièce Renée Questel, notre cousine germaine Jane Rougé, notre belle-sœur Amélie Collomb, notre gendre Luc Péraud, et notre employé Fernand Bory nous accompagnent, à bord du vapeur « Korona », de la Québec S. S. C., qui doit nous conduire directement à Demerara (Guyane anglaise). De là, nous transborderons sur un steamer, faisant le service de Surinam. (Guyane hollandaise.)

Arrivés à bord du « Korona » à 4 heures. Après adieux à la famille, nous nous sommes présentés au Commissaire du bord, M. Michaud, pour lequel M. Alexandre Beauperthuy, notre ami, nous avait remis une carte de présentation contenant ces mots : « M. Questel is a friend ». Michaud nous reçut affectueusement, nous fit donner la cabine n° 11 sur le pont arrière et nous plaçâmes à table à côté de lui, aux n°s 8 et 10. A 5 heures, le vapeur levait l'ancre

et allait mouiller à la sortie des passes, en face de l'îlet du Gosier, pour y passer la nuit, afin d'entrer de jour à la Dominique.

Nous avons diné à 6 h. 1/2 et rencontré à table deux Martiniquais : M. Fernand Clerc, usinier, et M. Davila, industriel rhumier ; nous avons donc pu converser en français. Il y avait à bord peu d'individus parlant notre langue. On peut les citer : Fernand Clere, Davila, M. et Mme Morety, M. Moréno, ces trois derniers, Italiens, habitant la Martinique depuis longtemps. M. Moréno est négociant en tissus au Lamentin (Martinique) depuis plus de 20 ans.

En outre, le docteur du steamer a été heureux de prendre contact avec nous, car depuis plus de vingt ans il n'avait eu l'occasion de parler français. Il nous apprit qu'il avait fait ses études à la Faculté de Paris, Canadien de souche française, il aime et admire notre belle France. Le Commissaire Micnaud est aussi issu de parents Français ; il n'est pas expansif, parle peu et s'exprime assez difficilement en français ; c'est un homme charmant, affable, de manières douces, n'ayant pas le contact un peu abrupt des « Yankees ».

Le service du bord est bien fait, le personnel est bien stylé, la nourriture est abondante. Le matin à 6 h. 1/2 « tea, coffee, milk, butter et bread » à discrétion ; à 8 h. 1/2, petit déjeuner. Nous admirions l'appétit des Américains. Menu : viande froide, corne-beef, œufs, saucisses, sardines, beurre, confiture, thé ou café au lait, pâtisserie. A 12 h. 1/2, déjeuner. On a à manger de tout ce que l'on veut...

A 4 heures, sorbet, thé, biscuits, etc.

A 6 h. 1/2, dîner copieux...

A 8 h. 1/2 ou 9 heures, tout le monde est couché. Cela se fait aux sons harmonieux d'un gramophone, qui malheureusement s'exprime en anglais ; mais les morceaux d'orchestre et de fanfare nous enchantaient, car c'étaient des two-steep, des tangots, etc.

La vie à bord est un perpétuel recommencement...

Nous quittâmes la Guadeloupe dans la nuit du 10, à une heure du matin. La traversée fut bonne ; la mer

était calme ; un peu de tangage ; cependant la position horizontale empêche d'être malade.

DOMINICA

A 6 heures du matin, le 11, nous mouillons à Dominique. La côte est aride, semblable à celle de la Guadeloupe, partie Pointe-noire à Baillif (sous le vent) ; rade foraine comme celle de la Basse-Terre ; ville en amphithéâtre ; les maisons ont des sous-sols, avec porte d'entrée s'ouvrant sur la rue, indépendante de celle du rez-de-chaussée. Le style est celui du dix-huitième siècle ; en général, tout ce qui a appartenu à ce siècle est soigneusement et religieusement conservé.

La Ville de Roseau a une population d'environ 10.000 habitants. C'est le siège du gouvernement de l'île, laquelle est administrée par un Secrétaire du Gouverneur général des Iles du Vent qui habite à Antigue. Roseau est divisé en trois quartiers : le quartier commercial, le quartier populaire et le quartier officiel. Le quartier du commerce est celui où sont situées les grandes maisons de commerce, l'Agent Consulaire de France, les Consulats, « Custom-House » (Douane) « Post office » (poste et téléphone), « Fire agents » (pompiers), la station de la « West India Télégraph Cy », l'agence de la C. G. T., de la Québec et des autres lignes de navigation. Ce quartier est limité par deux appontements. Le « Custom-House » est un magnifique bâtiment en ciment armé.

Le quartier peuplé est compris dans la zone commerciale en montant vers la montagne. Il y existe, à l'extrémité, le jardin botanique, admirable promenade, orné de gazons touffus et bien entretenus, d'arbres et d'arbustes coloniaux variés, étiquetés avec ordres, garni de bancs à dossier sur lesquels nous nous sommes reposés des fatigues occasionnées par une marche rapide dans les rues de Roseau, empierrées avec des cailloutis volcaniques

comme celles de la Basse-Terre. Non loin de ce jardin enchanté, passe une rivière dont les eaux calmes et pures alimentent de nombreux bassins, visites journallement par de nombreux baigneurs. On y voit aussi, ce qui n'existe pas à la Guadeloupe, des pépinières de grandes variétés de bambous et de palmiers (palmiers nains, palmiers géants, palmiers céleri, etc.) toute la flore de la Dominique y est représentée...

C'est le « great attraction » de la ville, la promenade publique fréquentée par ceux qui rêvent et, disons-le aussi, par les amoureux.

Dans un coin du jardin se trouve le couvent des sœurs Dominicaines (Sœurs blanches), magnifique bâtiment en mur ; à l'autre extrémité, on remarque les cimetières catholiques et méthodistes.

La nécropole catholique est trois fois plus grande que celle des méthodistes ; cela n'est pas étonnant, la religion catholique étant la plus répandue, comme d'ailleurs elle l'est dans toutes les colonies ayant appartenu aux Français.

En face d'une des entrées du jardin, dans la rue principale, on distingue un pâté de maisons appartenant au culte ; à l'angle nord du couvent des Dominicains se trouve l'évêché ; puis, sur la même façade, on voit le couvent des pères « Rédemptoristes » qui y tiennent un collège et la cathédrale catholique, monument bien conservé, sous le parvis duquel sont enterrés les premiers notables de l'occupation française. Il y a encore des pierres tumulaires portant des épitaphes effacées par le temps. J'y ai relevé les noms suivants :

GUILLAUME RENAULL BRIOLLAND,

décédé le 28 février 1769

âgé de 48 ans

HENRY DIVES-FONDS

I H S

FOURNIER, écuyer,
Habitant, propriétaire du morne
Saint-Louis (Caliabou), paroisse St-Georges.
Né le 15 novembre 1740, décédé le 10 septembre 1804,
Agé de 64 ans
Bon chrétien et bon mari,
Bon père et bon ami...

Le temple méthodiste fait l'angle de la même rue ; ce monument qui a dû être bien beau, semble en ce moment fort négligé. Il est surmonté, à l'entrée, d'une tour servant de clocher.

Le quartier officiel est occupé par la résidence de l'administrateur ; les services publics ; le tribunal ; le jardin zoologique ; habité par l'ingénieur agronome, contenant la faune de l'île ; le temple protestant que je n'ai pu visiter ; les forts, etc.

La ville se prolonge au sud, sur la cote : c'est le quartier occupé par les pêcheurs. Il existe de jolis villas dans la banlieue.

La colonie, autant qu'il m'a paru, n'est pas grandement cultivée ; il y existe des plantations de citrons et quelques cacaoyères ; ces denrées, d'ailleurs, représentent l'exportation de l'île.

La population est hospitalière ; nous avons été bien reçus par M. Grell, agent de la Québec, qui a été pour nous un guide appréciable !

Nous restâmes à la Dominique, de 6 heures du matin au lendemain 12, soit en tout 19 heures.

MARTINIQUE

Arrivés à Fort-de-France, à 6 heures du matin, le 12, traversée bonne, malgré mer houleuse (canal Dominique). Le cargo, bien chargé, supporte admirablement la mer. A 8 heures, après le petit déjeuner, nous descendîmes dans le canot de l'agent de la

Québec, dans lequel M. Audebert père et le fils Hue étaient venus nous chercher.

La côte de la Martinique, depuis St-Pierre jusqu'à Fort-de-France, est la même que celle de la Dominique ; il semble que le feu y a passé et qu'on se trouve toujours au lendemain de la terrible catastrophe du 8 mai 1902. C'est bizarre tout de même, cette similitude existant entre elle et la partie située sous le vent des îles Guadeloupe et Dominique. Cependant, on affirme qu'elle est des plus productives, non pas à la base extrême de la montagne, mais à une altitude de 20 à 50 mètres. A la Guadeloupe, c'est la portion plantée en caféiers et cacao donnant le plus de rendement cultural ; à la Dominique, c'est le quartier où le citron fournit le jus le plus dense ; à la Martinique, c'est la situation favorable à la culture du cacao et du café....

Fort-de-France est une belle ville, reconstruite après l'incendie de 1891. Les rues sont très étroites, à l'exception de celles desservant le contour de la Savane et longeant le faubourg appelé « Louis-Blanc », par lequel on se rend à la caserne Rochambeau et qui conduit, au Sud, à la rampe se terminant à la caserne Gerbault. Ce nom évoque le souvenir de la catastrophe de St-Pierre : le colonel Gerbault y a disparu. Il avait passé à la Guade'oupe en 1890, comme capitaine d'artillerie, venant de Polytechnique, et c'est lui qui nous avait fait subir les épreuves d'aptitudes de mécanicien-électricien, en 1891.

Il y existe un lycée, installé provisoirement à l'ancienne caserne d'infanterie. On est en train d'en construire un sur les hauteurs dominant la ville. La superstructure est presque achevée et à déjà coûté 400.000 francs ; il ne sera achevé qu'en 1919 ou 1920 ou aux calendes. Le lycée dirigé par un proviseur agrégé, comprend aussi une école professionnelle longeant le corps principal de l'établissement. L'instruction est donnée par 16 professeurs ; 7 instituteurs délégués pour les classes 7, 8, 9, 10 et les classes en-

fantines ; 10 maîtres-répétiteurs ; il est attendu un professeur d'histoire et un de lettres. La comptabilité et la caisse sont tenues par un économe, qui est notre compatriote Corbin. Les jeunes filles sont admises comme auditrices libres ; il y en a 6 qui préparent leur baccalauréat.

Le décret du 24 juin 1910 portant amélioration des traitements du personnel des lycées de la Métropole, a été appliqué dans la Colonie à partir du 1^{er} janvier 1918, le personnel touchera l'intégralité de la nouvelle solde. Ces soldes sont respectivement pour les 6^e, 5^e, 4^e, 3^e, 2^e, 1^{re}, classes de 3.200, 3.600, 4.000, 4.400, 4.800 et 5.200.

Le taux des heures supplémentaires hebdomadaires qui était de 150 francs l'heure et par an, a été, par un arrêté local porté à deux cents francs pour les professeurs et 125 francs pour les professeurs de dessin, instituteurs détachés, professeurs de musique et répétiteurs. Les heures de remplacement leur sont payés à raison de 4 francs par heure de classe et 2 francs par heure de surveillance. Les aspirants répétiteurs ont une solde coloniale de 2.000 francs (solde 1.000 et 1.000 francs représentant la nourriture et le logement, décret du 17 septembre 1902) ; plus une indemnité de fonction de 400 francs qui met la solde de début à 2.400 francs ; après quinze mois de service consécutifs, ils ont une indemnité supplémentaire de 800 francs qui porte leur solde à 3.200 francs.

Le Lycée reçoit, en qualité d'élèves remisières et non payantes, les jeunes filles pourvues de leur brevet supérieur qui préparent leur baccalauréat. Il reçoit également des fillettes dans les classes primaires.

Les élèves ont droit aux fournitures classiques mensuelles et aux livres classiques ; ces derniers leurs sont cédés par le Lycée aux prix de revient.

Le cadre de la Martinique comprend :

- 1 proviseur titulaire ;
- 1 censeur titulaire ;
- 2 professeurs de langues vivantes ;
- 5 professeurs de mathématiques et de sciences ;

- 1 professeur de philosophie ;
- 6 professeurs de lettres et d'histoire ;
- 1 répétiteur chargé de la 6^e ;
- 6 instituteurs pour les classes de 7^e, 8^e, 9^e, 10^e et
 enfantines ;
- 1 instituteur pour les sciences ;
- 1 professeur de dessin ;
- 1 professeur de cours normal ;
- 1 maître-adjoint de cours normal ;
- 7 répétiteurs titulaires ;
- 2 aspirants répétiteurs ;
- 1 économiste titulaire ;
- 1 moniteur de gymnastique.

Le *moniteur* de gymnastique sera bientôt remplacé par un *professeur* de gymnastique attendu.

D'après les déclarations de mes amis Paul Labrousse, professeur de lettres, et Corbin, économiste, le niveau intellectuel du Lycée de la Martinique, est plus élevé que celui de la Guadeloupe. *Quid ?...*

Les monuments de Fort-de-France à citer, sont : Le nouvel hôtel des Postes et Téléphones, monument à quatre étages, dans lequel est aussi installée la Caisse d'Epargne ; le Palais de Justice, splendide édifice occupant quatre rues ; la Bibliothèque Schelcher, l'Hôtel des Douanes et Contributions ; les Casernes ; la Mairie ; le Théâtre municipal ; l'Hôtel de l'Intendance ; les Grands Magasins du Printemps ; l'Hôtel Bédiat ; la Cathédrale, reconstruite en fer et en mur en 1891. Il y a aussi un service d'assistance et d'hygiène, un Patronage d'orphelins et d'orphelines de la Colonie et un Ouvroir... La Savane est très fréquentée, à chacune de ses extrémités se trouvent les Kiosques Bédiat, Ivanès, du nouvel Hôtel de France, et dans une allée latérale celui de la musique. On y remarque encore la belle statue de l'Impératrice Joséphine, œuvre de M. VITAL DUBRAY et dont l'inauguration eut lieu le 29 août 1859.

Il existe à Fort-de-France une animation de grande ville ; on croirait vivre dans un « petit Paris », le mouvement commercial est considérable en compa-

raison de celui de la Guadeloupe. Mais il faut reconnaître que la Martinique a été favorisée par des circonstances heureuses qui lui ont valu d'être déclarée port d'attache de la flotte française. Elle possède une garnison de 2.000 hommes, un croiseur y séjourne, elle est le siège de l'agence générale de la Cie Générale transatlantique, elle possède un bassin de radoub qui attire de nombreux navires. Elle a eu toujours la bonne fortune d'avoir été bien administrée ; les Gouverneurs qui y ont passé se sont intéressés à sa situation économique, et, en secondant le Commerce et l'Industrie, ont su donner un essor prodigieux à l'Agriculture. Il faut aussi avouer que les initiatives ne manquent pas ; on accueille toutes celles qui viennent de l'extérieure ; c'est ainsi que notre compatriote Elot y a installé une fabrique de pâtes alimentaires et une chocolaterie (M. Elot cependant, avant de porter à la colonie sœur sa nouvelle industrie, l'avait présentée à la Guadeloupe). Disons encore qu'il y existe une fabrique de savons, une autre de biscuits, une tonnellerie mécanique, deux usines à glace, une fonderie importante, des ateliers de mécanique, des poteries, etc.

La Martinique est dans une situation économique enviable et pousse l'activité commerciale et industrielle à un point extrême. Son budget s'élève au chiffre de 12.000.000 ; tous les travaux d'utilité publique sont mis en exécution et poussés avec ténacité ; l'assistance occupe une place importante ; une colonie agricole y est installée ; les ouvriers et les maisons correctionnelles sont admirablement tenus et pratiquement dirigés.

A notre passage, le Conseil Général de l'Ile était en session ordinaire. Un de nos amis nous a fait don de la brochure reproduisant le discours du Gouverneur, que nous avons lu et relu. Nous y avons relevé deux points, qui ont touché notre amour-propre et que nous retenons. Le premier : « Le point d'appui de Fort-de-France, citadelle vigilante sur la route de Panama,

peut escompter un avenir sans limites. Il sera le Dakar de la mer des Antilles. »

Le second : « L'école professionnelle et l'Ecole des Arts et Métiers sont prêtes et dès la semaine prochaine les cours vont commencer ; les inscriptions ont dépassé toutes nos prévisions, et *c'est avec satisfaction, que je ne cherche pas à dissimuler, que j'ai accueilli la demande faite par notre voisine la Guadeloupe de recevoir 8 boursiers désireux de profiter de notre initiative.* »

Puis, M. Guy ajoute : « D'accord avec la Chambre de Commerce, nous étudions la création d'une école commerciale résolument pratique, avec enseignement de langues vivantes et bourses de voyage à l'étranger. » O pauvre Guadeloupe ! O notre cher pays !...

Pendant la traversée de Martinique à Sainte-Lucie, que de méditations faites sur l'avenir de notre chère Guadeloupe, que de plans arrêtés dans notre cerveau de fils aimant notre petite Patrie.

On se demande pourquoi à la Guadeloupe il n'existe pas un souffle aussi vital ! Est-ce dû aux impôts qui sont plus élevés à la Martinique qu'ici ? Est-ce à l'exportation importante de notre colonie sœur ? Est-ce à notre apathie administrative ? Est-ce à l'indécision habituelle d'exécution ?...

Est-ce que nos gouvernants s'intéressent moins à notre situation économique ? Nous avons eu des gouverneurs qui ont déclaré notre pays ingouvernable ! Toujours est-il, il faut conclure, que chez nous, la vie économique est empoisonnée par un virus qu'il faudrait découvrir et abattre. Il faut chercher le sérum qui pourra enrayer le mal dont nous souffrons. Pourquoi rester pâtir de cette situation latente ? Que sert à quelques unités de posséder des capitaux ? Pourquoi les honnêtes citoyens ne provoquent-ils pas un Congrès économique et ne cherchent-ils pas un remède au mal qui nous ronge ? Il faut que nous préparions la période de « l'après-guerre » ; pendant que nous vivons des années d'abondance, que nous avons

des finances prospères. Alors nous aurions évité les années d'angoisse que nous avons traversées avant la guerre et nous serions prêts pour la lutte économique de demain ; alors nous pourrions porter un concours plus fort au relèvement de notre chère France !...

Nous avons quitté la Martinique le 13 à 4 heures. Arrivés à Ste-Lucie à 7 heures du soir.

SAINTE-LUCIE

Le paquebot a accosté les quais, par une nuit noire ; la ville n'était pas allumée, vu l'état de guerre. Nous n'avons pu y descendre, le Korona en'y passant que 3 ou 4 heures.

Nous avons quitté Ste-Lucie entre dix et onze heures. Mer très houleuse. Nous avons pu bien supporter la traversée, quoique cependant un peu bouleversés.

BARBADOS

Nous sommes arrivés à Bridgetown le matin du 14, à midi. Nous avons déjeuné à bord, et notre neveu est venu nous chercher à 2 heures ; à 3 heures nous débarquions à la douane. Le contrôle du gouvernement est sévère ; le médecin-inspecteur a visité toutes nos pièces et nous a délivré deux permis de circulation dans l'île. Il a fallu encore faire viser nos pièces au « Custom-House ». Après avoir visité une partie de la ville en automobile, nous nous sommes rendus à 6 heures chez notre neveu qui habite une jolie villa appelée : « Hughenden », située dans la partie de la ville appelée : « Barbarees Hill ». Cette partie de la ville est réellement belle. Elle est composée de villas plus magnifiques les unes que les autres et louées

toutes garnies à des particuliers, aux prix de 100 à 200 francs. L'intérieur est admirable ; confort américain luxueux ; rien ne manque ; le gaz et la lumière électrique sont à votre disposition.

Primitivement appelé « Barbadoes », ce pays tient son nom de la quantité de figuiers à grives ou à barbe qui existaient à l'époque de son occupation par les Anglais en 1605 ; puis par dérivatif on l'appela « Barbados » sans e, nom conservé jusqu'ici. Le première agglomération, créée par les Anglais, s'appelait « James » aujourd'hui « Hole town » qui veut dire « ville trouée ». On attribue ce titre aux nombreuses grottes existant dans le roc, qu'on disait habitées par les galibis ou caraïbes, réfugiés plus tard à la Dominique. La date de sa découverte est inconnue, mais on sait que l'île a été occupée par les Portugais au seizième siècle et qu'en 1605 elle a été habitée par des Anglais montés sur le bâtiment « Olive Blossom ». En 1625, sir William Courteen, commerçant à Londres, prit possession, au nom de Malborough, avec une flotte de deux grands navires, de l'île « James », appelée aujourd'hui « Barbados ». Ils étaient une trentaine d'Européens qui s'installèrent à « Hole Town » ayant comme gouverneur le capitaine William Deane. En 1627, sous le règne de Charles I^{er}, une expédition fut armée par le « Earl of Carlisle » pour les « Iles Caraïbes ». Elle était en opposition avec la patente délivrée à William Courteen par Malborough ; mais un arrangement survint entre les deux compagnies et la dernière consentit à payer à la compagnie autorisée par Malborough une somme annuelle de £ 300. La baie de Bridgetown était « Carlisle Bay » et les habitants s'étaient construits des maisons sur le littoral, et les coteaux avoisinants.

Le pays n'a pas de montagne, il est plat, la plus haute altitude n'a que 250 mètres ; il n'existe qu'une petite chaîne d'élévations allant du Sud-est au Nord-Est.

La culture est exclusivement la canne à sucre, laquelle au moyen d'études continues sur les planta-

tions par une station agronomique dirigée par le savant Mr. Bowel, produit un rendement régulier et supérieur aux plantations de cannes étrangères. L'île ne fabrique que du sucre roux, exportant sa production presque totale à New-York ; mais depuis la guerre, au Canada. Il n'ont pas intérêt à fabriquer du sucre blanc, qui occasionne une main-d'œuvre de turbinage et qui est coté le même prix que le roux. D'ailleurs, dans toutes les colonies anglaises c'est ce dernier qui est consommé ; on y trouve parfois du sucre raffiné qui est importé des Etats-Unis.

Nous avons fait une digression. Il faut expliquer comment la Colonie passa à la Couronne d'Angleterre.

Quoique le Earl of Carlisle, eut bien administré et envoyé une mission diplomatique en Angleterre, le Earl of Pembroke, obtenait une révocation de la lettre patente concédée aux Carlisle. Ceux-ci protestèrent et présentèrent une réclamation au Roi, qui à son tour, les réinstalla en leur possession.

Welferstone, natif de Bermuda, commissionné par le Earl of Carlisle comme Gouverneur, arriva à Carlisle Bay le 64^e jour de 1628 et commença la construction de nouvelles maisons reliées par un pont au rivage.

C'était la création de la ville actuelle de : « Bridgetown » (ville à ponts). Elle est appelée ainsi, à cause d'un canal qui entre jusqu'au centre de la ville et qui est traversé par trois ou quatre ponts.

Les hommes des îles sous-le-vent et au Vent, faisaient de l'opposition au gouvernement de Wolferstone. La guerre civile en Angleterre permettait aussi aux premiers habitants de s'enrichir. Sous la domination de Charles I^{er}, plusieurs familles aisées, attachées à la cause royaliste, frappaient des impôts sur Barbados. L'île était alors gouvernée par Lord Willoughby, un royaliste, et il était jalouxé par Lord Carlisle, fils du premier patenté, dont les pouvoirs étaient considérés comme nuls par le « Commonwealth ». (La République d'Angleterre Cromwel.)

En 1662, après la Restauration, Lord Willoughby

renouvelait sa réclamation et en obtenait satisfaction de la Couronne d'Angleterre. Cependant on lui imposait une taxe de 4 1/2 % sur toutes les exportations de l'île et sous la condition expresse de reconnaître la Souveraineté du Roi d'Angleterre. Les habitants protestèrent contre cette taxe. Cette situation dura plus de deux siècles. Mais en 1838, lors de l'abolition de l'esclavage, la taxe étant abolie par acte du Parlement anglais, l'île devint propriété de la Couronne. Barbados était donc colonie anglaise.

C'est une colonie prospère, formant un entrepôt général pour le transit de l'Amérique du sud. Elle possède un dock flottant pour réparer les navires et un dépôt de charbon très conséquent. Elle est divisée en onze districts, administrés chacun par un fonctionnaire relevant du Gouverneur Sir Clarke ; chaque district à sa police et il existe aussi une police agricole sérieusement faite. Les districts sont dénommés : St-Lucy, St-Peter's, St-Andrews, St-James, St-Joseph, St-Thomas, St-Philip, St-Michael, Christ-Churchi, St-George.

Bridgetown a 16.648 habitants.

Les cimetières populaires n'existent pas, les gens décédés sont enterrés suivant leur religion, autour de leur église ou temple. Il n'existe qu'une seule église catholique et plusieurs temples méthodistes ou protestants. Cette dernière religion étant celle du gouvernement est la plus répandue dans la Colonie. Il y a à peine 20 % de la population catholique. Nous avons assisté à un sermon à l'église : le prêtre disait que la religion catholique n'est pas estimée par les Anglais, parce qu'elle ne trace qu'une seule voie : celle du Bien. Nous avons trouvé osées ces paroles, dans un pays anglais où la religion protestante domine. Il y a aussi plusieurs loges maçonniques : à citer, celle qui est édiflée près de Savannah (champ de courses et de sports) qui est un très beau monument. Son Excellence le Gouverneur Clarke visite cette loge et assiste aux tenues. En général, toute l'aristocratie commerciale et industrielle fait partie de l'institution maçonn-

nique. Le dimanche est respecté ; aucun magasin n'est ouvert. Dans la semaine, le mouvement commercial commence après le petit déjeuner (9 heures), bat son plein à midi et s'arrête net à 4 heures. Les Banques, au nombre de deux, s'ouvrent de 10 heures à 3 heures. « La Royal Bank of Canada » et la « Bank de Barbados » occupent deux hôtels magnifiques, éclairés à l'électricité ; notre Banque de Guadeloupe n'est qu'une dépendance en comparaison de ces monuments tout en pierres de taille à 3 ou 4 étages, style anglais, avec tours crénelées et richement agencés. Puisque nous sommes au chapitre des monuments, citons ceux que nous avons visités :

1° *Public Buildings*, bâtiment centralisant les services du gouvernement, secrétariat général ; *Post office* ; *Caisse d'épargne*, *Trésor public*, et servant à l'assemblée législative locale ; magnifique édifice situé sur la place *Trafalgar* où l'on voit la statue de l'Amiral Nelson. Il est élevé d'une tour, haute de plus de 60 mètres, au sommet de laquelle se trouve l'horloge publique à 4 cadrans, possédant une sonnerie copiée sur le carillon de l'Abbaye de Westminster.

2° *Free Library*, bibliothèque coloniale de 25.000 volumes, don de Carnegie. Elle a coûté plus de 500.000 francs.

3° *Bridgetown Club*, vaste hôtel à deux campaniles avec dômes ; magnifique façade donnant sur la place *Beekwith*, appelé aussi *Barbados Life insurance Buildings*. Au rez-de-chaussée de ce bâtiment se trouvent les Offices des sociétés d'assurances sur la vie et contre l'incendie ; au premier, un vaste et *chic* café-billard, salle de lecture, de jeux, etc., à l'instar des grandes villes de France ; au deuxième étage, les sociétés artistiques et littéraires ont leur siège respectif.

4° *Sports-Club-Savannah*, monument ressemblant à une église, club servant aux sociétés sportives, édifié sur l'emplacement du champ de courses, en face des gradins somptueusement installés. Ce champ représente plus de 3 hectares de terrain, avec des gazons

bien taillés et entretenus ; le tout est d'un luxe « épataut ». Dans ce vaste terrain, existent des tennis, football, etc.

Les casernes se trouvent aussi de ce côté ; il y a un mausolée reproduisant les noms des soldats barbaadiens tués pendant la guerre du Transvaal.

5° *L'Hôtel du gouvernement*, architecture londonnienne, splendide immeuble, entrée interdite. Nous n'avons pu le visiter (quartier dit Belleville).

6° *Le Temple St-Michael*, le plus beau temple protestant de la ville.

7° *La Cathédrale Catholique*, à une des extrémités du square Trafalgar ; le cimetière catholique est autour.

8° *Codrington Collège*, magnifique lycée, avec parcs, jardins d'essais, où l'on arrive aux premiers grades universitaires ; banlieue de la ville sur un coteau la dominant.

Les magasins sont tous très bien, mais il faut citer les maisons Harisson et da Costa, qui sont pour ainsi dire des monuments.

Dans la banlieue, se trouve le quartier *Hasting's*. On y a édifié un bel hôtel de la région, appelé *Marine Hôtel* qui attire tant de touristes dans l'île de juin à janvier. Cet hôtel de premier ordre possède plus de 200 chambres à coucher, un restaurant de 1^{re} classe et des salons, salle de jeux, salle de bains, salle de danses. Non loin de cet hôtel, sur le rivage, on a une promenade publique appelée *Rocks Hasting's*. C'est une plage admirable avec gazons, kiosque à musique et bancs, la fanfare militaire se fait entendre 3 fois par semaine. C'est le rendez-vous de la haute bourgeoisie ; on paie 6 sous pour y entrer. Plus loin, en suivant la côte, se trouvent le *Balmoral Hôtel*, l'*Hôtel St-Lawrence*, tous deux confortablement installés. Ce sont des stations balnéaires.

Nous oublions de citer, en pleine ville, en descendant de Savannah, dans le quartier populeux bornant la côte, une vieille tour du XVII^e siècle, style ogival re-

naissance, entourée d'une grille. Je n'ai pu avoir aucun détail sur ces vestiges du passé.

Il y a aussi en pleine ville le *Harisson College*, collège de prêtres. A Belleville, près du Gouvernement, il existe un couvent des Ursulines protestantes lequel sert aussi de collège de jeunes filles...

Les casernes ne sont pas habitées par des troupes européennes, mais par des volontaires de la Barbade, corps constitué depuis la guerre, en prévision d'un appel de contingents par la Métropole.

Le corps des pompiers est admirablement organisé ; toutes les maisons sont reliées au téléphone central qui, à son tour, est relié au poste de police et de pompiers. A la moindre alerte, le signal est donné et les pompes-auto, à moteur et à essence, se rendent immédiatement sur les lieux.

La police est bien organisée pour la ville, les jardins publics et l'agriculture. Il y a aussi un corps spécial qui représente la gendarmerie coloniale.

A Carlisle-bay, se trouvent les Docks, le carénage et la cale sèche. Dépôts de charbon sur le rivage, séparé de la ville par le canal ; toute l'industrie navale et la *Custom-House* (douane) occupent cette jetée du port. A l'extrémité du canal se trouve la station du chemin de fer desservant le noyau de l'île, allant jusqu'à Basheba, station balnéaire importante, confortable hôtel situé à l'est de l'île.

Il y a aussi une fabrique de biscuits ; une usine pour manipuler le coton (extraction d'huile) ; 3 fonderies (ateliers modernes) situées une au bord de la mer, une autre au centre et la dernière à l'extrémité est de la ville. Ces fonderies sont dirigées par les trois frères Simpson's.

La ville est pourvue d'eau potable, au moyen d'une tuyauterie qui mène l'eau d'un puits artésien situé au Nord-ouest de la cité. Cette eau provient d'un filon souterrain, venant des montagnes avoisinantes et elle est élevée par des moteurs américains. On se sert très peu de l'eau des toits des maisons.

D'après les renseignements recueillis, les blancs ne s'adonnent qu'à l'agriculture, à l'industrie et au haut commerce ; les *coloured men* forment la classe intellectuelle et embrassent les professions libérales, les carrières administratives.

CONCLUSION. — Barbados est un pays à la hauteur ; il serait désirable que nous le suivions dans la voie du progrès économique.

Nous avons séjourné à la Barbade du 14 (3 heures) au 17 à 5 h. soir ; départ pour *Demerara*. Mer épouvantable. Ma femme et nous, avons fait le trajet couchés. J'attribue cette animation des ondes au canal de la Barbade joint aux courants provenant des fleuves : l'Orénoque du Vénézuéla et l'Esséquibo de la Guyane britannique. Mer très hachée ; courant venant de l'est à l'ouest et inversement.

DEMERARA

(*Guyane anglaise*)

Arrivée à *Demerara* le 19 à 6 h. $\frac{1}{2}$ du matin ; nous avons été avisés par un bateau-pilote mouillé à 5 milles du port, que nous pouvions entrer. Ceci dit pour expliquer que *Georgetown* se trouvant dans l'estuaire de la rivière Demarara, il y existe une barre, au large en mer, qui mesure à marée basse 3 mètres d'eau, tandis qu'à marée haute, il y a 5 à 6 mètres. Heureusement que la veine nous a servi, sans quoi nous aurions été dans l'obligation de mouiller près du bateau-pilote. Le fond est vaseux, l'eau sale, boueuse ; à vrai dire, jusqu'ici, je n'ai pas vu de port à comparer avec celui de la Pointe-à-Pitre. La ville de *Georgetown* est construite sur la rive est du fleuve, des docks sont installés sur un parcours de 4 kilomètres. Ils sont construits en bois du nord fixés sur des pieux en bois dur du pays ; on ne connaît pas le poirier dans ces régions. Chaque dock appartient à des Agents de Compagnies de transports et communique avec leurs magasins, magnifiques établissements donnant façade

sur la rue principale du commerce (Waterstreet). Sur les docks sont installés des treuils à vapeur, machine verticale roulant sur des rails ; la marchandise est contrôlée sur place par la douane et est entassée dans de vastes dépôts sillonnés par des Decauville à voie étroite. Des ruelles sont réservées tous les 150 mètres de façade sur la rue, de façon à permettre, aux voyageurs et à leurs bagages, d'entrer en ville. On trouve, sous la main, guides, tombereaux pour le transport des effets, et vous avez des lignes de tramways électriques qui, pour quelques sous, vous conduisent à l'hôtel ou chez vous. C'est une très belle ville. Il y existe un mouvement commercial plus important que celui de Barbados, car c'est là où se fait le transit de la Guyane hollandaise qui, depuis la guerre, ne peut exporter ses produits en Hollande.

A notre arrivée, nous nous sommes rendus chez l'Agent Consulaire de France, M. Martin Speery, qui est directeur des magasins *Wirting et Richter*. M. C. Martin Speerry étant absent, nous fûmes reçus par son employé, M. Saila, nous écrivons son nom comme il se prononce. Ce Monsieur parle correctement le français et nous donna tous les renseignements que nous désirions : tarifs des tramways, des guides, des transports et nous annonça que le vapeur côtier hollandais serait à Georgetown le mardi 20, pour repartir pour Paramaribo le 21 à 5 heures de l'après-midi. Nous étions donc condamnés à rester à Demerara jusqu'au mercredi 21. Nous payons à la maison de famille *Miss Coombs, Main street* deux dollars par jour et par personne. C'est un hôtel privé où descend le beau monde du pays et, là, nous avons pu trouver le soir un Londonnien qui comprenait un peu le français, ce qui nous a permis de converser un peu. Ici, comme à la Barbade, pays ayant toujours appartenu aux Anglais, on trouve très rarement quelqu'un parlant notre langue. Après dîner, nous avons eu la bonne fortune de faire la connaissance de Mme Bucaille, belle-sœur de M. Bosch, Agent Consulaire de France à Paramaribo.

Cette gracieuse et charmante dame parlait le français ce qui a rendu agréable notre séjour à l'hôtel et a permis aux femmes d'aller visiter les étalages de modes et de confections, tous aussi beaux les uns que les autres, installés somptueusement dans de vastes magasins.

Après notre sortie de chez le Consul, nous avons fait porter nos effets à l'hôtel et nous sommes partis pour visiter la ville de Georgetown. Nous avons pris une voiture qui nous a demandé un dollar et nous avons été visiter le *Post Office*, la Bibliothèque Carnegie (riche de 25.000 volumes), le cercle artistique des dames, coquet et spacieux édifice vitré sur toutes les faces : le soir, l'effet de ce club est féérique. La *Colonial Bank*, la *Banque de Demerara* et les agences de la Cie de transports qui ont des comptoirs installés avec ventilateurs électriques. Il faut dire aussi que la ville est éclairée comme à Barbade par le gaz et l'électricité, le tout fonctionnant le jour comme la nuit.

La vie est réellement idéale pour les rentiers et les cosmopolites ou touristes ; c'est un confort luxueux auquel on n'est pas habitué chez nous. Cette animation à laquelle nous n'étions pas accoutumés nous étourdissait, nous faisait vaciller sur nos jambes car nous nous ressentions encore du roulis du vapeur.

Après midi, nous nous sommes reposés un moment et le soir nous avons été visiter le plus grand café de la *Main Street*, genre café maure (Tunisie), vitré de haut en bas et servi par des garçons à vestons justaucorps et chaussés d'escarpins vernis. C'est un luxe inouï déployé dans cet établissement !...

Les constructions diffèrent un peu de celles de Barbadoz, elles sont sur pilotis mur, à stores fixes en bois, se levant le jour et s'abaissant la nuit ; on vit en plein air dans la journée et même la nuit, si l'on veut. Comme type de maison coloniale, c'est réussi !!! Dans les maisons particulières, il n'existe pas le luxe de Barbados ; les immeubles, dans cette dernière ville, sont couvertes, en général, en aissantes. Tandis qu'à Georgetown l'ardoise et la tôle galvanisée commencent

cent à être employées. Toutes les maisons ont le téléphone et le tout à l'égoût.

La ville n'a pas d'eau potable ; cependant il existe une conduite amenant celle de la rivière dans les places publiques et les maisons, pour l'usage domestique et les W.-C... Au sous-sol de ces maisons se trouvent de grandes caves en bois, semblables à celles des distilleries à la Guadeloupe, qui recueillent les eaux des toits ; des pompes à bras l'élèvent dans les villas.

Georgetown a une superficie du double de celle de Barbados ; les rues sont plus tirées au cordeau ; il y a des avenues interminables ; celle qui conduit au jardin botanique a plus d'un kilomètre de long et s'il faut compter les belles voies qui la traversent on arriverait facilement à plusieurs kilomètres. Cette promenade fréquentée par les *nurses* (bonnes d'enfants) est très mouvementée : c'est le rendez-vous des familles. Le jardin botanique est plus grand que celui de la Dominique, mais pas aussi bien planté, cependant il est entretenu. J'y ai admiré les nénuphars variés qui poussent dans les multiples canaux sillonnant ce paradis terrestre. Réellement, il serait à souhaiter que le jardin d'essai de Pointe-à-Pitre, qui est à sa période naissante, puisse être un jour à comparer à celui de Demerara.

Une autre *Great attraction* de la ville est la série de remparts construits le long du littoral appelés *sea wall*. Cette grève est belle ; c'est un charme de voir grouiller sur le sable cette quantité de garçonnets et de fillettes. Ils prennent leurs ébats innocents, en humant l'air iodé à pleins poumons. Pour les jeunes gens, c'est le tennis, le foot-ball, le cricket, le golf, etc. ; d'immenses parcs sont réservés à ces jeux, tant dans les maisons que dans les grandes cours de la caserne située près de l'entrée du port et contiguë à la puissante installation de la télégraphie sans fil.

Chaque maison de gentilhomme possède son tennis ; c'est un jeu adoré par les Anglais ; il rentre même dans l'éducation sportive du jeune homme. Chaque

école (elles sont nombreuses) possède son tennis et une vaste savanne, le lycée des garçons en a aussi. Le sport favori à la mode est la bicyclette ; on ne voit que cela dans les rues, croisant les autos et les voitures de louage ; c'est vertigineux cette vie mouvementée.

Ce que nous n'aimons pas dans les quartiers qui entourent la ville, ce sont ces canaux d'eau stagnante. Il est possible — c'est peut-être vrai — qu'on fut dans l'obligation de drainer les rues de la ville. Dans la partie comprise entre *young street* (jeune rue) la télégraphie sans fil, jusqu'à la porte d'entrée du jardin, on dirait des marais desséchés par des canaux de drainage, cela produit mauvaise impression sur ceux qui ont habité les pays à marécages. Il est probable que cela ne soit malsain, car les deux casernes de volontaires sont au centre et au vent de ces terrains coupés par ces canaux multiples et boueux.

Il y a deux églises catholiques, l'une située dans le *Main street*, tout près de l'hôtel que nous habitons, l'autre ayant été incendiée (Brickdam) est en reconstruction maintenant ; sa superstructure est en ciment armé. On compte encore plus de 15 églises protestantes et méthodistes dont nous citerons : la Cathédrale de Saint-Georges (bishop), évêché protestant séparé du diocèse de la Barbade en 1842 ; l'église Saint-Philipp d'Ecosse ; the Wesleyan methodiste church, the Congrégationalist and the Moraviana. Les cimetières entourant les églises sont abandonnés ; en pleine ville cela présente un spectacle navrant. Les cimetières publics sont situés dans le quartier sud de la ville dénommée : Le repentir.

Les monuments de la ville à citer sont : le palais du Gouverneur ; l'usine à glace ; le palais du Conseil exécutif ; le tribunal ; la Victoria Lass courts, ayant dans la cour d'honneur la statue en marbre de la Reine Victoria, la Cour suprême (the magistration court), la promenade Gardon's (kiosque à musique en face la place d'armes), le Town hall ; Insurance Building ; General post office ; les halles et marchés (Strabrook

market). Les deux plus belles avenues sont : *The Brickdam* et *Main street*.

Les rues sont bien entretenues ; elles sont recouvertes d'une terre rouge, on dirait de la pouzzolane qui adhère parfaitement aux cailloux. Des tonneaux en tôle y circulent pour les arroser. Il est défendu de rien jeter dans les rues ; pas d'ordures ; le service de nettoyage se fait par des balayeuses automatiques.

Nous avons visité les bâtiments d'assistance publique à Georgetown. Il y a d'abord sur le *Brickdam* deux vastes hôpitaux pour l'hospice civil gratuit ; plus loin au vent, il existe un sanatorium servant d'hôpital pour les fonctionnaires, où une salle d'opérations chirurgicales est bien installée. Pas d'angles dans les pièces de façon à éviter les coins où pourraient se loger les microbes. Quant à l'arsenal de chirurgie, il semble que les instruments ne coûtent rien, tant il y en a de variétés et de quantités. Tout à fait au bout de l'avenue, on remarque l'*Orphan* et l'*asylum*, (orphelinats et asiles de vieillards), tenus par des sœurs méthodistes vêtues de blanc. Il faut voir l'hygiène qui y est appliquée ; les pauvres orphelins ont aussi leurs tennis, leurs gazons, puis leur *school* (école) contiguë à l'établissement. Au rez-de-chaussée de l'école existe un ouvroir pour les fillettes, des ateliers pour les garçons, lesquels vont aussi travailler au jardin d'essai (ceux qui se destinent à l'agriculture).

Le pays est gros producteur de riz blanc, de sucre roux, fabrique très peu de sucre blanc et encore moins de rhum ; des bois durs estimés : balata, tendre à cayou, etc., de la gomme, du café Liberia, du cacao et du coconut. Il y a aussi des mines d'or et de diamants qui sont situées dans la contrée appelée *Essequibo*. L'exportation représente un tonnage, par moyenne annuelle : 415 navires, 468.101 tonnes et une valeur de \$ 10.429.275 (£ 2.172.766.)

Il se suffit à son alimentation et n'importe des Etats-Unis que : farine, porc, bœuf, pétrole, huile, coton, tabac, bois, et ce pour \$ 8.575.556. Ce qui laisse percer

que le change est nul. La preuve est que le dollar américain n'a cours que pour 4 sh. 4 p. ou 5 francs.

L'exportation de l'or en 1912 a été de \$ 915.516.

Depuis 1912, par acte signé à Ottawa, du 9 avril 1912, un contrat de tarif de faveur réciproque de 20 % en moins est établi entre le Canada et Demerara. Ce tarif a été approuvé par le conseil supérieur de la Guyane anglaise, le 3 juillet 1912, et est entré en vigueur en juin 1913, malgré les observations présentées par la Grande-Bretagne, au sujet des conditions internationales de la convention de Bruxelles concernant le sucre.

British Guiana est situé sur la côte nord de l'angle est de l'Amérique du Sud, parallèle 8° nord et méridien ouest 57° à 61°. Elle est à proximité de l'Equateur ; elle n'a pas un climat aussi chaud qu'on pourrait le supposer ; elle possède un climat moyen tempéré par la brise fraîche qui vient de la coulée du fleuve, et de la mer. Le thermomètre Faranhet marque rarement 90° maximum de température et descend souvent à 75°. La forêt est à une distance considérable de la côte ; l'aspect de Georgetown représente une vaste plaine serpentée à perte de vue par le fleuve et ses affluents. Le soleil, toujours vertical, pendant la plus grande partie de l'année, n'est pas dangereux, la preuve c'est qu'on ne rencontre jamais quelqu'un avec un parasol, les dames même à 5 heures circulent soit à pied, soit en auto, sans chapeau. Il n'y a presque pas de réverbération, car le bleu du ciel et le vert de la prairie se marient toute la journée avec les cumulus de l'atmosphère et diminuent l'intensité des rayons solaires. Les heures de la journée qui sont réellement pénibles sont de onze heures à quatre heures, quoique souvent la brise vient de l'est-nord-est et rend supportable cette température.

Guyana était le nom indien pour la contrée entre les deux rivières Orénoque et Amazone et dérivait probablement du mot *wina*, *water* ou *river*. La côte a été découverte, pour la première fois, par Christophe Co-

lomb en 1498 et aucun voyageur espagnol n'avait déjà connu la partie que nous appelons *British Guyana*. Les habitants étaient nombreux, ils consistaient en trois tribus : Caraïbes, Awawak et Warews ; les deux premières étaient continuellement en guerre avec la dernière. Les Caraïbes et les Arrawks étaient notoirement cannibales et, sans hésiter, nous disons qu'ils ont attaqué les premiers Européens installés en Guyane pour les tuer ou les faire prisonniers afin de les manger ; la chair humaine était d'ailleurs leur nourriture favorable. Il est probable que ces tribus, battues, cédèrent la place et ont émigré au Mexique, au Yucatan et à la Dominique.

Dans le dernier milieu du XVI^e siècle, la contrée d'Eldorado incitait beaucoup d'aventuriers à l'explorer. En 1695, sir Walter Raleigh venait de l'Orénoque à la recherche de *Gilded King* et de sa merveilleuse cité. Des commerçants anglais, hollandais et français l'ont suivi et il est prouvé que les Hollandais, depuis 1580 s'étaient installés dans les Pomeroon. Il est raconté qu'un Espagnol a fait une attaque sur un petit fort, sur la rivière Courrantyne, en 1613. Il semble être le fondateur de la contrée qui ferme maintenant la Guyane anglaise. Quoique l'existence du *Fort Kyk-ever-all*, sur la rivière Mazarini, était discutée, il est certain qu'il existait en 1620. Primitivement, il n'existait qu'un comptoir d'articles européens, d'outils en fer et bijoux, qui étaient échangés pour du tabac, du coton, des hamacs et des produits de la forêt, ce qui, en résumé, a créé et développé le centre de la colonie d'Essequibo.

LA PÉRIODE HOLLANDAISE...

En 1621, la Compagnie hollandaise des Indes Occidentales obtint une charte par laquelle elle fut mise en possession de l'Essequibo. Trois ans après, un commandant fut envoyé au fort *Kyk-ever-all* en même

temps quelques colons s'établirent sur la rivière *Berbice*, dans l'intérêt de la maison commerciale de Van Peere. En 1650, le gouverneur de la Barbade fonda une colonie anglaise sur la rivière de Surinam et, en 1657, un petit établissement fut créé sur le Pomeroon. En 1666, la guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et les Pays-Bas, *Kik-ever-all* et Pomeroon furent capturés par une expédition partie de la Barbade.

En 1667, Surinam fut échangée contre ce qui est devenue aujourd'hui New-York et la plupart des colons de Pomeroon s'établirent dans la Guyane hollandaise actuelle. C'était l'époque des flibustiers. Un deuxième établissement sur le Pomeroon fut détruit par des corsaires français en 1689 ; en 1708, *Kyk-ever-all* acquiesça au paiement d'une rançon au capitaine Ferry, et en 1712, Berbice fut occupé en garantie de paiement d'une traite par Jacques Cassard.

Aucune colonisation effective ne fut commencée jusqu'à l'introduction d'esclaves au commencement du XVIII^e siècle. En 1740, sous le Gouverneur *Storn van Gravelande*, l'Essequibo fut ouvert au commerce de toutes les nations, avec droit de propriété gratuit des terres, exonération de tout impôt ; alors, des colons affluèrent en grand nombre. Le siège du gouvernement fut transféré à *Fort Island*, près de l'embouchure de l'Essequibo. Un déplacement général fut exécuté vers les terres fertiles de la côte et la permission fut accordée de s'établir sur la rivière Demerara.

Berbice, située assez loin sur l'Essequibo était devenue une vraie colonie ayant une population de 340 blancs et environ 4.000 esclaves ; en 1763, un soulèvement de ces derniers chassa leurs maîtres de toutes les plantations et les obligea à chercher un autre refuge à l'embouchure de la rivière. La révolte ne put être réprimée qu'un an après.

Aucune ville réelle n'existait dans aucune de ces colonies. Il y avait quelques maisons près du fort Nassau à Berbice et du fort Zeelandia à Essequibo, tandis qu'à Demerara, les officiers du Gouvernement

s'étaient fixés sur une petite île nommée *Borsselen*, à environ 15 milles en amont de la rivière. En 1781, les colonies furent capturées par les Anglais, qui les occupèrent pendant dix mois et choisirent l'emplacement d'une nouvelle ville à l'embouchure de la rivière Demerara. Les Français, agissant en qualité d'alliés des Hollandais, en chassèrent les Anglais et, en 1784, les Hollandais reprirent possession du pays et recommencèrent la nouvelle ville : *Habrock*. Elle devient Georgetown en 1812, New-Amsterdam en Berbice fut établie environ 10 ans après.

TROUBLES POLITIQUES...

La capture de ces colonies par les Anglais et ensuite par les Français alliés des Hollandais dérangerait les calmes autorités hollandaises et eut comme résultat une crise politique. La Compagnie occidentale désirait introduire quelque changement que les colons refusèrent d'admettre. Pendant 2 ou 3 ans, aucun impôt ne fut perçu ; des pétitions furent adressées aux Etats généraux contre la Compagnie dont le renouvellement de la charte fut enfin refusé. En 1791, Demerara et Essequibo furent placés sous le contrôle de l'Etat et un plan de réformes, qui est la base de la constitution actuelle, fut rédigé.

Les troubles d'Europe, qui suivirent la Révolution française eurent naturellement leurs contre-coups dans les colonies. Les Hollandais et les Anglais devinrent des alliés, mais la cour de police de Demerara ayant refusé de reconnaître cet état de choses, neuf vaisseaux anglais y arrivèrent le 27 mai 1796, exigeant que la colonie fut placée sous la protection britannique. Ainsi, pour la première fois, les colonies de Demerara et d'Essequibo devinrent anglaises. Rendues à la République batave, en 1802, elles furent à nouveau

capturées dix mois après et finalement transférées à la Grande-Bretagne, lors de la grande paix 1814-1816 contre le versement d'une somme d'environ 3 millions de livres sterling.

DÉVELOPPEMENT SOUS LE RÉGIME ANGLAIS...

L'arrivée des Anglais en 1796 fut suivie d'un développement remarquable des colonies. Le café, le coton et le sucre étaient les principales denrées qui obtenaient bon prix. Des esclaves au nombre de 5.000 par an furent introduits et tout semblait prospère lorsque, en 1801, l'abolition de l'esclavage vint arrêter l'essor du progrès et fit pousser des cris pour la main-d'œuvre. Le café et le coton disparurent graduellement et furent remplacés par le sucre. La main-d'œuvre était toujours insuffisante et fit penser à l'immigration. Un grand soulèvement des esclaves eut lieu en 1823, sur la côte est de Demerara. L'émancipation devint tout à coup un fait. Un système d'apprentissage fut établi pendant 4 ans et, en 1838, les noirs devinrent leurs propres maîtres.

L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE...

L'émancipation causa la ruine de beaucoup de planteurs. Les esclaves une fois libres abandonnèrent quelques districts ; beaucoup d'entr'eux emportèrent leurs économies accumulées pendant l'esclavage, et, par le régime de l'apprentissage, acquérèrent un grand nombre de plantations qui sont devenues les villages de ce jour. La valeur de l'exportation diminua jusqu'à représenter un quart du montant antérieur et quand, un

peu plus tard, l'Angleterre adopta le système du libre-échange pour le sucre, la Guyane Anglaise parut ruinée sans espoir. Cependant le système d'immigration fournit la main-d'œuvre tant désirée, l'emploi du *vacuum pan* et d'autres nouveaux procédés de fabrication améliorèrent tellement la qualité du produit que le sucre de Demerara devint renommé du monde entier. L'économie dans la culture et dans la fabrication était de plus en plus étudiée.

LA CONVENTION DE BRUXELLES...

Le plus grand danger qui menaçait l'industrie pendant ces derniers temps fut le système de *bons continents*, qui favorisait la vente du sucre en Angleterre, à un prix inférieur au coût de sa production. Ce danger fut écarté en 1903, grâce à M. Joseph Chamberlain et à la Convention de Bruxelles. En général, l'immigration des Indiens a donné d'excellents résultats et la Colonie a joui d'une bonne prospérité ces dernières années. La découverte de l'or en quantité rémunératrice fut faite en 1880 et, depuis, ce métal précieux a contribué largement aux revenus de la colonie. Des diamants ont également été trouvés en quantité considérable ; récemment, la culture du riz pour l'exportation a pris un essor remarquable.

Au point de vue politique, l'arrangement de la dispute de frontière avec le Vénézuéla en 1899 et la démarcation de la frontière brésilienne en 1906 par l'arbitrage du roi d'Italie, a produit un bon effet. La tendance vers de plus étroites relations commerciales avec le Canada — le principal marché de sucre de la colonie — est pleine de promesses. C'est un axiome que la Guyane Anglaise possède beaucoup de ressources ; le plein développement de ces ressources attend son heure.

GUYANE HOLLANDAISE (SURINAME...)

Départ de Georgetown (British Guiana) le jeudi 22, à 8 h. du soir ; embarquement sur le vapeur *Albina*, appartenant au Gouvernement de Surinam : c'est un petit navire de 150 tonnes brut, pouvant porter en lourd 200 tonnes.

Nous avons été surpris de trouver sur le pont du bateau un grand nombre d'individus, parlant anglais, hollandais et taki-taki (le taki-taki est le patois de la Guyane hollandaise ; c'est un mélange d'anglais, de hollandais et d'idiomes de là-bas) ; les uns étaient venus accompagner des amis qui partaient pour Paramaribo et Coronie (villes de la Guyane hollandaise), d'autres à titre de curieux pour passer le temps. Notre attention fut attirée par des messieurs en habit, coiffés d'un béret, d'un bonnet brodé ou d'un feutre noir ; nous ne nous expliquions pas cet accoutrement. Après avoir épié quelques mots, nous avons compris qu'il s'agissait d'individus devant aller assister à une soirée donnée en ville pour fêter la Sainte-Cécile et qui étaient venus saluer les amis quittant le pays.

A 10 heures du soir, le pont était toujours comble ; nous descendîmes dans notre cabine. Nous n'avions jamais vu de bateau plus mal aménagé. Nous étions éclairé par une bougie qui se mourait dans un fanal et pas la moindre allumette. Vraiment, payer 18 dollars pour être si mal et encore ne pas être nourri, c'est vexant. Enfin, à onze heures, nous laissons le dock et nous gagnions la haute mer ; le bateau côtier file 7 nœuds, c'est dire qu nous sommes ballottés par cette mer toujours furieuse dans ces parages, où l'on rencontre les courants de l'Océan, contrariés par ceux des fleuves : Demerara, Courantyne et Nikerie, ces deux derniers formant la limite de la *British Guyana* et de la *Dutch Guiana*. Plus loin, l'Océan, les deux derniers fleuves dont nous avons parlé, dont les courants se contrarient avec ceux des cours d'eau *Copper-*

rame et Saramacca, enfin après avoir quitté Coroný, nous subissons encore les courants des fleuves *Surinam* et *Commewine*.

Le bateau jeta l'ancre à 2 milles environ en face de Coroný pour débarquer marchandises et passagers de Demerara et pour embarquer la poste, marchandises et passagers ; nous y étions le 23 à 5 heures après-midi. Nous quittâmes le port le 24 à 3 heures du matin et nous arrivâmes à Paramaribo le même jour à 4 heures de l'après-midi. A Coroný, M. Bucaille, Conseiller à la cour de justice de Paramaribo, s'était embarqué, nous lui remîmes les lettres dont sa femme nous avait chargé pour lui. Ce magistrat parle correctement le français, ayant fait ses études à Bruxelles. Nous avons lié bonne connaissance et il nous a été intéressant de suivre des yeux les indications qu'il nous donnait.

L'embouchure de la rivière Surinam est à deux heures de marche de Paramaribo ; nous avons aperçu le bateau-phare, les exploitations de la rive gauche du fleuve, ancienne sucrerie abandonnée, ainsi que le lazaret et l'ancien fort Amsterdam, au confluent du Commewine et du Surinam. Sur la rive droite, se trouve la capitale. La ville longe le bord de la rivière, sur un parcours de 5 kilomètres environ. En premier lieu, on aperçoit les casernes, le port, le club puis le Gouvernement et deux docks : le premier, celui du Gouvernement, où se trouvent les bureaux de Douanes, près duquel nous avons débarqué ; le second appartient à la Compagnie de navigation métropolitaine, à ces docks accostent les grands cargos et courriers venant de Hollande ou des Iles. Ici, il existe le flux et le reflux de la mer qui change le niveau de l'eau jusqu'à 2 m. 50 ; l'eau boueuse comme à Demerara. L'aspect de la ville m'a produit une bonne impression, car on aperçoit de suite les bâtiments. Nous sommes descendus à 4 h. 1/2 après la visite du chef de police, qui a constaté l'identité des voyageurs sans demander la production du passe-port. Nous n'avons pas eu à passer en douane, car nos bagages avaient été visités

dans le cours du voyage par un vérificateur des douanes hollandaises attaché au vapeur *Albina* ; il appose à la craie un paraphe qui est un sauf-conduit pour les bagages. De même qu'à Demerara la première question posée est celle nous demandant si vous n'avez pas d'armes et de tabacs ; pour le reste, on n'est pas sévère ; on accepte votre déclaration, l'augmente de 2 % et taxe de 10 % la somme : ce qui représente un droit fixe de 12 % sur toutes les marchandises.

Nous avons été reçus au débarcadère par M. et Mme Gadot, puis par nos enfants, M. et Mme Audebert et notre petit-fils dans les bras de notre dévouée Zia ; notre joie était double : celle de revoir les nôtres et de mettre pied sur la terre ferme. Après quinze jours de traversée et d'escales, nous étions arrivés au terme de notre voyage. Les porteurs d'effets ne manquent pas ; nous avons pu faire transporter nos bagages et les monter chez notre gendre pour 2 florins, soit 4 fr. 50. Après nous être reposés pendant une heure, nous avons été visiter la ville ; il n'y a que deux appointements en bois du pays, la ville est propre, l'administration prévoit à l'établissement des rues. Il y a trois ans, il n'y avait pas de trottoirs, les rues étant limitées par les façades de maisons. On a construit les dalles et les *machoires* et il a fallu baisser le niveau de la rue proprement dite de façon à pouvoir les cylindrer.

La ville est partagée en huit zones marquées par les lettres : A, B, C, D, E, F, 1 B.W et 2 B.W. La première et la seconde sont les quartiers de la finance, de l'instruction et du culte ; les zones D, C et E sont affectées au haut et moyen commerce ; le quartier F est celui des constructions navales, du petit commerce et est fréquenté par les nègres Boches. Le quartier 1 B.W, *Combée*, est populaire ; il s'y trouve la scierie mécanique et la fabrique d'allumettes, il longe la rive droite de la rivière dans la direction du Nord. Enfin, le quartier 2 B. W. est celui occupé par les créoles du pays, lesquels ont un costume étrange ; c'est aussi le quar-

tier des cimetières et celui conduisant aux habitations vivrières et laitières approvisionnant la ville.

Il y a une ligne de chemin de fer allant de l'intérieur jusqu'à 130 kilomètres ; cette ligne a comme point terminus une station appelée *Cable station*, ainsi dénommée parce qu'on y traverse la rivière en cet endroit par un câble transbordeur. C'est une installation très pratique et facilitant la pénétration des forêts dans lesquelles se trouvent les mines d'or et les grandes exploitations. Sur le parcours de la route ferrée, se trouve une station de changement d'air appelée *République*. Il y existe un bel appartement appartenant au Gouvernement et qui est prêté aux hauts fonctionnaires. Ce pays et la ville sont traversés en tous sens par des canaux multiples qui facilitent les moyens de communications ; ainsi, les grandes rivières navigables sont reliées entre elles par des affluents et par des canaux creusés anciennement par des esclaves. Ces canaux, appelés *Crick's*, permettent de traverser le pays, dans la partie Nord surtout ; on peut aller en deux jours de Nikérie, sur la Guyane britannique, jusqu'à *Albina*, sur la Guyane Française, par les cours d'eau. Pour ceux qui ont peur d'affronter la voie de mer et qui ont le goût de l'exploration, cela est bien commode.

Il y a de jolies avenues bordées de mahony (acajou), de palmiers et de flamboyants, qui ont des kilomètres le long et forment des chemins de circonvallation de la ville avec les rues, longeant la rivière Surinam. Les rues sont bien entretenues et sont rechargées avec le gravois des bords de la rivière ; ce gravois consiste en de petits coquillages et du sable ; en se tassant, cela forme un corps solide et un bon pavage. Les plus grandes avenues sont : la *Graaven straat*, qui part de l'hôtel du gouvernement, passe devant le Câble français, les établissements d'instruction des Sœurs franciscaines, la Cathédrale, la Banque de Surinam, l'Hôpital militaire, le plus ancien cimetière de la Ville, le jardin botanique, *Hendrick School*, la sy-

nagogue portugaise, l'hôtel des Etats coloniaux (conseil colonial), par une petite rue perpendiculaire, la léproserie intitulée *Our House* (notre maison). Cette rue en avenue a plusieurs kilomètres et pénètre dans l'intérieur des plantations ; plusieurs maisonnettes coquettes bordent la rue de chaque côté et nous avons compté plus de 6 cimetières (juifs, protestant, luthérien et catholique). Nous avons remarqué que l'on néglige les nécropoles ; ainsi, le dernier cimetière juif est abandonné, les pierres tumulaires gisent éparses çà et là ; elles sont très larges (2 m. 50 × 1 m. 55), gravées en hébreu, impossible de lire les noms ni la date. D'après les renseignements recueillis de bonne source, il paraît que la place où est situé le temple réformiste bornant le *Heerenstraate*, était le premier cimetière juif de la colonie (dans le temple, on voit encore des tumulaires qui forment la dalle centrale), qui a été supprimé il y a environ 75 ans : Le gouvernement y fit exhumer les corps qu'on pouvait encore retrouver et transporta les pierres tombales dans le cimetière au sud de l'avenue dont nous venons de parler. Cela explique que les tombes n'existent pas ; on a déposé purement et simplement les pierres par terre. Dernièrement, en faisant des fouilles, en face du temple, pour certains travaux du service public, des multitudes d'ossements furent encore trouvés et inhumés dans le cimetière public.

Dans *Graven straat* se trouvent :

1° *La school* et la maison publique de conférences pour les gens de lettres ; c'est un club littéraire et artistique. Les écoles du gouvernement sont mixtes, sauf celles des congréganistes.

2° *La Heerenstraate*, dans laquelle nous habitons au numéro 56. C'est une des belles rues de la ville, partant de la place du gouvernement, du palais de justice, jusqu'à la rue *Prinestraat*. Elle possède à son extrémité une belle allée de mahoni (acajou). Dans cette rue, se trouve la maison du grand Rabbin portugais, le siège social et le magasin de ventes d'accessoires

de l'usine à gaz, les écoles maternelles, consistant en une école enfantine et une garderie gratuite qui s'appelle *Van Seyaan stein school* (protestante).

La ville est éclairée au gaz de houille ; les lampes sont à manchon ; la compagnie est une filiale de la grande société des Indes néerlandaises, de Java ; elle s'est installée à Paramaribo sous le gouvernement de M. Foek.

3° La *Streenbakkery straat* (Boulangerie en briques), le *Maayden straat* et le *Saramacca straat* représentent le noyau commercial de la ville. Sur le quartier bordant la rivière, se trouvent l'usine à gaz, les ateliers et dépôts du chemin de fer colonial, les vastes dépôts et magasins des compagnies d'exploitation du Balata, les ateliers de constructions maritimes, le temple luthérien, l'école protestante, l'usine à glace (*Ys Fabrick*). Au centre, on a les marchés, les monts de piété (un établissement tenu par un Chinois, l'autre par un Juif). Dans cette partie de la ville, sont situés les grands magasins *Bethencourt et Cie*, *Kersten et Cie* et plusieurs autres. La station centrale, la gare du chemin de fer et la statue de l'officier de la marine hollandaise *Ellertz de Haan* (explorateur, qui trouva la mort dans les bois de Surinam) sont placées dans le carrefour de *Princesstraat*, *Kayser straat*).

Cette portion de la ville est habitée par les Chinois, les Allemands et Nègres bochas ; elle est très peuplée et très active.

4° Il y a beaucoup de rues transversales intéressantes, très larges et très longues, toutes sillonnées de criques, commandées par des écluses et traversées par des ponts en brique et en bois.

5° Il existe trois parcs à citer :

A) La savane du gouvernement, donnant sur la rivière, qui forme la plus belle promenade publique, elle est entourée de jolis monuments ; a) le palais du gouverneur, magnifique monument en bois, construit au XVIII^e siècle, d'un joli style, entouré d'une grille et d'un magnifique jardin ; à l'entrée se trouve la

statue de l'ex-gouverneur Van Asch Van Wyck (1891-1894 et 1895-1896) qui a doté la colonie de réseaux de chemin de fer. A l'angle du jardin, on remarque la statue de *Barnett Lyon*, érigée en reconnaissance par les Indiens (Indous). Ce philanthrope vit encore et possède de vastes plantations dans la colonie ; b) le palais de justice, construit en 1774, qui est bien conservé ; c) l'hôtel des finances, où sont réunis tous les services du fisc (trésor, douanes, domaines, poids et mesures) ; d) la maison des Etats coloniaux ; e) l'hôtel du secrétariat général du gouvernement, édifice où sont centralisés tous les services administratifs et contentieux, le contrôleur colonial, etc.

B) La *palmeraie du gouvernement*, située dans le jardin donnant à l'autre façade de l'hôtel du gouvernement. Superbes allées s'entrecroisant de palmiers. Cette promenade publique a des bancs. La musique militaire s'y fait entendre le dimanche après-midi, à quatre heures.

C) Le club, qui donne au nord de la savane du gouvernement. Beau bâtiment aéré et confortable. Construit vers 1877, appartenant à une société privée et anonyme formée des habitants notables de la ville. Ses vastes jardins constituent une promenade privée qui est fréquentée par toutes les familles qui s'y rendent journallement. La musique s'y fait entendre les mardi et samedi. Une vaste salle élégamment ornée existe au milieu des jardins et certains jours les familles des abonnés et propriétaires viennent s'y livrer au plaisir de la danse. Ce bâtiment est bien aménagé, confortablement installé, le goût a présidé en tout dans sa construction. Il y a des salles de jeux, de billards, de lecture, etc.

Les principaux monuments à citer sont en premier lieu : *l'hôpital catholique*, appartenant aux pères Rédemptoristes, et dirigé par les sœurs de Hollande. C'est un monument en ciment armé, composé d'un corps principal relié par les bureaux de l'économat, de l'ascenseur électrique, la salle des pas perdus, le salon de

réception et le cabinet de consultation des médecins. L'aile droite est occupée par les hommes et l'aile gauche est réservée aux femmes ; au rez-de-chaussée, se trouvent les malades de la première et de la deuxième catégorie. Le deuxième étage est réservé au logement des Sœurs hospitalières. La salle d'opération forme la dépendance droite de l'édifice reliée par une galerie couverte, installation moderne bien aérée, bien éclairée, dont les coins ne forment aucune saillie ; tout y est prévu pour éviter les microbes. L'arsenal de chirurgie est complet et la table d'opération est articulée et de récente invention. Le matériel est grandiose et offre un confort inconnu à la Guadeloupe.

La dépendance de gauche est la cuisine, installation moderne, avec sous-sol pour conserver les approvisionnements. Contiguë à la cuisine, se trouvent les moteurs d'élévation de l'eau potable, recueillie dans de vastes citernes recevant les eaux pluviales des toitures de l'hôpital. Une tuyauterie amène l'eau au deuxième étage et la distribue dans toutes les salles, cabinets, etc. Notre établissement de Saint-Claude peut être comparé à celui d'ici, mais au point de vue hygiène, confort et matériel, on ne peut les comparer.

Le second monument : la cathédrale catholique toute en bois du pays, même le plancher. Elle a été édifiée sur l'emplacement d'un ancien temple juif. Les tours et les piliers sont sculptés avec grâce ; le travail est beau. Cette église est construite depuis une trentaine d'années. Dans la Crypte se trouve enterré le premier missionnaire catholique, le R. P. *Donders* qui évangélisa le premier la contrée et qui est en instance de canonisation, et les restes mortels de Mgr Groof et de Mgr Shepers, les deux dignes successeurs du R. P. *Donders*, qui cédèrent le diocèse aux pères Rédemptoristes en 1866.

Les autres évêques sont enterrés dans le cimetière, en face du jardin botanique. Ce sont Mgr J. Swinkels (1866-1875), Mgr J.-H. Shaap (1875-1889), Mgr J. Meeu-

L'évêque en fonction depuis 1911 est Mgr *Hh. Van Roosmalen*.

Le troisième est le Gouvernement et le quatrième le trésor public.

Puis, on peut citer : le Tribunal, la Loge des maçons juifs la *Concorde*, dans laquelle se tient une section de la Croix-Verte de Hollande, la deuxième église catholique, qui se trouve dans la partie est de la ville, achevée il y a à peine trois années, la Banque de Surinam, les Docks de la Compagnie hollandaise, l'usine à gaz, l'usine à glace, l'immeuble des travaux publics (combé).

Le jardin botanique est vaste, mais peu planté. Il n'y existe que des kiosques couverts en chaume. En face de la maison du chimiste, se trouvent des touffes de bambous ; là seulement, on a placé trois bancs pour les promeneurs. La maison de l'ingénieur Dwedern est située à l'entrée ; à l'extrémité nord-ouest du jardin, on remarque les quartiers javanais. On ne voit qu'une maison en bambou rappelant les constructions malaises ou javanaises ; le reste a été reconstruit en style du pays. Il y a là des jardins d'essais et des pépinières. Rien d'extraordinaire, les gazons ne sont pas bien entretenus comme à Roseau (Dominique). Le jardin possède un laboratoire de chimie qui consiste en un vaste hangar clos. On y rencontre de grandes variétés de palmiers, de bananiers, de citrons, d'arbres à caoutchouc, de cannes à sucre, de maïs et des bois du pays. La faune du pays n'est pas représentée.

Quelques jours avant notre arrivée un tigre des forêts voisines avait enlevé un enfant malais et l'avait dévoré. Un juge arrivant de Coranie, nous racontait avoir passé sur des serpents au débarcadère de cette petite commune de 2.000 habitants. Somme toute, quoique les accidents soient rares, il y a lieu de prendre des précautions quand on traverse la brousse. Le 10 décembre, un attroupement nous attirait sur les quais et, comme curieux, nous traversions la foule et arrivions à la hauteur de cette réunion. C'était un tigre

de 1 m. 50 de long sur 0 m. 70 de haut qu'un Indien venait d'abattre et qu'il cherchait à vendre. Une de nos connaissances l'acheta 25 florins (50 fr.) pour avoir la peau, et elle a dû payer autant pour la faire préparer.

La population est cosmopolite : les hauts fonctionnaires sont Européens (Hollandais) et, à part les créoles du pays, blancs et croisés descendants d'Européens, il existe les nègres descendants d'Africains, nègres boches (nègres des bois), fils de ceux qui n'ont jamais été esclaves et ont formé une tribu ayant un Grandman (gouverneur) ; ils portent un costume spécial. Le Grandman reçoit une somme annuelle de 4.000 francs du gouvernement et est reçu en audience par le chef de la colonie chaque fois qu'il le sollicite. Il existe plusieurs tribus de nègres boches, ayant à leur tête un capitaine en chef, qui reconnaissent la souveraineté du Grandman ; ce dernier est nommé pour la vie, par la réunion des capitaines. Quand la majorité en a assez, ou que le roi a mal géré la Communauté, il est assassiné et remplacé.

En outre, on y trouve des Français, des Allemands, Chinois Malais, Javanais, Coolies, Indiens, (descendants de Caraïbes et Galitis).

Les nègres boches descendent très souvent à Paramaribo ; ils habitent dans un quartier spécial appelé *Saramacca* ; il y en a qui séjournent presque continuellement en ville. Ils ont pour tout vêtement un pagne de toile qui couvre leur nudité ; d'autres sont vêtus d'une chemise en tissus barriolé et multicolore, leur tombant jusqu'aux genoux, sans manche. Ils parlent un idiome spécial appelé *nègre* et s'expriment aussi en taki-taki. Ceux qui habitent les forêts du Maroni s'entretiennent en créole cayennais ; ils sont idolâtres.

Le commerce est accaparé par les Allemands. La maison la plus importante est *Kersten et Cie* ; elle a, de plus, des filiales dans toute la ville ; elle possède tout un quartier renfermant les plus beaux magasins. Elle vend de tout et a un matériel d'incendie formi-

dable, manœuvré par un corps de pompiers, bien disciplinés et bien entraînés. Ces pompiers, qui font partie du personnel des magasins, sont casernés ; tous les employés de la maison *Kersten* sont logés dans un bloc d'appartements qui est la propriété de la société.

Ces Allemands sont intolérants et n'emploient pas de catholiques. Ils sont arrivés facilement à cet accaparement ; car, outre qu'ils ont introduit dans le pays la secte moravienne, ils choisissent eux-mêmes leur évêque (bishop) et ont, par ce moyen, le pouvoir spirituel sur une partie de la population.

En général, les commerçants sont pro-allemands et n'ont aucune sympathie pour la France. Cependant, il y a à citer une dizaine de notables ayant des opinions favorables aux alliés.

Anciennement, cette colonie s'approvisionnait en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis ; en ce moment, vu les difficultés de transports, elle s'approvisionne aux Etats-Unis et à Demerara.

Les magasins sont : *Kersten et Cie*, *Fogarty et Cie*, *Bethencourt et Cie*, *Nickerie store*, *B.-J. Lobato*, *Lim's Abrahm's* ; le siège social de la Compagnie du *Bauxite*, la compagnie française des mines d'or, la compagnie hollandaise ; ils sont installés à l'instar de ceux des grandes villes ; les épiceries méritent d'être citées : *Java-Store* appartenant à la *Fuente et Cie*, *Meyer's*, *Kerston*.

Il n'y a pas de service de voitures de louage ; il n'y a que quelques autos se louant 8 francs l'heure.

Le service de nettoyage se fait au moyen de charrettes pour les ordures (immondices) qui sont déposées dans des poubelles en bois sur la voie publique.

Le tout à l'égoût existe dans la ville.

La ville est sillonnée par des canaux nettoyés par le flux et le reflux de la marée ; des écluses dans chaque carrefour permettent le service de propreté. Tout de même, à marée basse, les rives boueuses de ces canaux doivent dégager des émanations pestilentielles.

ce qui explique les épidémies de malaria, de fièvre et les nombreux cas d'éléphantiasis.

La population est très hospitalière ; en général, elle comprend le français assez bien. On ne se trouve pas embarrassé comme à Demerara ou à Barbados.

Ces messieurs de la haute bourgeoisie parlent le français, car la langue hollandaise étant très peu répandue, ils cultivent dans les écoles métropolitaines les langues française, anglaise et allemande. Les gens qui ont fait leurs études, soit en Hollande, soit en Belgique, parlent bien le français. Ceux qui ont suivi les cours dans les écoles de la colonie comprennent le français, l'anglais et le parlent un peu.

L'instruction est élémentaire et de moyen degré ; il n'y a pas d'établissement universitaire ; les jeunes gens qui sont arrivés aux plus hautes classes sont obligés d'aller en Hollande prendre leur grade universitaire.

La religion réformiste domine, mais elle est bien divisée. Les Moraviens sont les plus nombreux, ce sont eux qui ont catéchisé le pays à la fondation de la colonie ; puis arrivent les Romains catholiques qui ont converti plus de 20.000 habitants et auxquels se joignent beaucoup de Chinois, de Malais, de Coolies, etc. Les Luthériens et les réformistes viennent ensuite. On compte aussi deux synagogues juives. Il y a beaucoup de ces derniers qui descendent de Portugais et d'Allemands. D'ailleurs, les cimetières sont remplis de pierres tombales gravées en hébreu et il y en a qui remontent à la période de colonisation (1671).

Le code Napoléon a été appliqué dans la Guyane Hollandaise jusqu'en 1913, date à laquelle il a été modifié, remanié suivant les mœurs et usages des Hollandais et de la Colonie. Il n'existe que deux tribunaux :

1° Un tribunal à un juge, président de Vries, qui juge, assisté d'un greffier, les contraventions, les affaires commerciales et civiles peu importantes, les contrats de travail, etc.

2° Une cour ou tribunal de première instance, ju-

geant en dernier ressort pour les grosses affaires commerciales (faillites), affaires civiles importantes, les affaires correctionnelles et criminelles.

Ce tribunal sert de tribunal d'appel pour les affaires passées devant le premier tribunal. Les affaires jugées par le deuxième tribunal ne peuvent être frappées d'appel que devant la Cour de Hollande.

Le Président de la Cour, M. Da Costa père, est chef de la justice dans le pays. Le tribunal de second degré possède son greffier et son parquet : les magistrats Van Praag, Buccaille, juge d'instruction, Reeberg juge, procureur général, Bauduin.

Les charges de notaires ont été instituées en 1838 ; antérieurement, ces fonctions étaient remplies par des clercs assermentés qui passaient les actes par devant le Président de la Cour. Il y a deux notaires à Paramaribo : Da Costa fils et Fisher. Le gouverneur, cependant, a le pouvoir d'en désigner deux autres s'il le juge convenable, ce qui fait que le nombre maximum de notaires est fixé par les décrets coloniaux à quatre. Il y a des avoués et des huissiers. Il existe aussi deux commissaires-priseurs reconnus par le gouvernement : M. Nassy et Fonseca ; en outre, il est toléré deux monts-de-piété, un tenu par un Chinois, dans la banlieue et l'autre par un Allemand, dans le grand quartier. Les ventes publiques doivent être affichées le dimanche et ont lieu le lundi d'après. Les monts-de-piété doivent se faire assister pour les ventes par un des commissaires-priseurs et ceux-ci dans l'exercice de leurs fonctions doivent être assistés d'un notaire.

POLICE

La police est sous les ordres directs du procureur général et ensuite des commissaires de districts. Chaque district possède sa police : celle de Paramaribo est très importante et bien faite ; elle est sous les or-

dres du chef de district, M. Nassy ; elle occupe un bâtiment spécial sur les quais, tout près du débarcadère, dans lequel se trouve le dépôt des pompes. A chaque carrefour est un poste de police et à l'extrémité du quartier 1 B. W. se trouve un poste de 3 hommes chargés de l'hygiène; c'est aussi le dépôt où l'on tue les chiens attrapés sur la voie publique sans médaille. On les embarque dans des charrettes closes, traînées par des ânes et quand ils sont en nombre suffisant, on les asphyxie au moyen d'un gaz délétère. Dans le pays, il faut payer une taxe pour son chien. L'autorité vous délivre une médaille numérotée, que vous suspendez au cou de votre animal par un collier. Tous ceux rencontrés sans cette marque, qui doit être apparente, sont saisis et exécutés, si on n'a pu les placer à la campagne.

PRISON

La prison publique est située au centre de la caserne d'infanterie, près du fort *Zélandia*, elle sert de prison civile et militaire. On n'y écroue que ceux condamnés à moins de 3 mois d'emprisonnement et les inculpés et accusés. Cependant, par faveur, le Gouverneur ou le P. G. peut autoriser les condamnés politiques à y purger leur peine. Il existe une prison centrale à l'arrière du fort *Amsterdam* où sont écroués les condamnés aux travaux forcés et ceux qui ont à purger plus de trois mois. Cette prison se trouve sur l'autre rive du fleuve et est reliée à la ville par un petit vapeur de l'administration faisant le trajet tous les matins.

ETATS CIVILS

L'Etat civil n'est pas, comme on pourrait le penser, dans les bureaux du commissaire du district, il se



se trouve dans les Dépendances de l'Hôtel des Finances (Trésor), à proximité des bureaux du gouvernement et du palais de justice.

A la tête de ce service, se trouvent un fonctionnaire du gouvernement et deux employés. Ceux-ci tiennent les registres de naissances et de mariages en double ; un exemplaire doit être adressé au greffe du tribunal supérieur.

Les mariages se font par le secrétaire du Gouvernement, assisté du chef de l'Etat-civil ou d'un délégué. Le mercredi, on marie gratuitement, le mardi on paie 10 florins et les autres jours, excepté le dimanche, 25 florins.

Les autres commissaires des districts font fonction d'officiers de l'Etat civil et la justice est rendue par un juge délégué du chef-lieu qui se rend à période fixe, à Nikérie, à Corony, à Albina et dans tous les autres postes.

L'Etat-civil régulier n'existe que depuis 1828 pour les hommes libres et les colons. En 1863, lors de l'abolition de l'esclavage, il a été établi celui des esclaves. On leur a donné des noms patronymiques en se servant du nom de leurs anciens propriétaires ; exemple : Leysner, Pleysner, Nerleys, Van Ansen, Nansen, Ansnini.

La seconde personnalité dans la colonie est le vice-président du conseil administratif dont le gouverneur est président de droit. Ce conseil administratif est absolument notre conseil privé de la Guadeloupe, il est composé de quatre membres, choisis parmi les notables, fonctionnaires, commerçants ou industriels. Le plus ancien en nomination est désigné par la Reine comme vice-président et, en cas de décès, de démission du gouverneur, il le remplace, jusqu'à nomination du nouveau gouverneur. La Reine a toujours la souveraineté de désigner l'intérimaire du gouverneur : c'est la Constitution.

Les représentants de la colonie sont nommés par scrutin restreint. Sont électeurs : les patentés, les no-

tables, fonctionnaires en retraite ou pas et les employés gagnant 1.400 florins par an (2.800 frs) ; les districts votent aussi. Ils sont au nombre de 13 représentants formant les Etats coloniaux de Surinam, ayant leur hôtel sur *Gravenstraat*, se réunissent au moins une fois par an et chaque fois qu'ils sont convoqués par le Gouvernement. Ils votent les taxes et lois du pays qui doivent être soumises à l'approbation de la Reine et ils arrêtent le budget annuel de la colonie qui, après avoir été soumis au conseil privé, doit être envoyé aux Etats généraux de la Hollande, et, sur avis favorable, est approuvé par la Reine. Le président des Etats Coloniaux est *M. Van Asch Van Vyck* et le vice-président *M. Dragton*.

L'assistance publique est admirablement installée ; elle le doit aux différents cultes existant dans le pays. Quand les protestants créent une œuvre d'assistance, immédiatement les catholiques en font autant et vice-versa ; cela établit une espèce de concurrence de charité populaire, ce qui rend service à la masse.

J'ai visité les Orphelinats de garçons et filles, les ouvroirs ; il y en a de protestants et de catholiques et ils sont subventionnés par la Colonie.

Il y a aussi une société de bienfaisance officielle dirigée par un comité de notables ; elle est aidée par une subvention parce que protestante, et elle dirige : 1° un asile de vieillards, qui reçoit les infirmes ne pouvant plus travailler, les ouvriers âgés, etc. ; 2° *Châtillon*, une léproserie publique. Ces établissements sont confortablement installés dans de vastes locaux et gérés par des économistes nommés par le gouvernement. Cette société est absolument la commission administrative des établissements de bienfaisance de la Pointe-à-Pitre. En dehors de cette léproserie, il en existe une protestante privée dénommée *Besthesda* et une catholique appelée *Mayella*.

Les journaux de la colonie sont :

Das West (rédacteur *Kraam*), *Surinam* (rédacteur *Van Ommeren*), *Surinamer*, journal politique, dirigé

par les curés, *Katholike Waarschuwer*, journal du culte catholique, *Protestanten Blad* (rédacteur Oliviera), et *Opder Uitkyk* (rédacteur Simmars), *Surinaamsche Bode* (rédacteur Valois Shmit), publication supprimée par suite du décès du rédacteur.

Il y a trois ateliers de photographie : *Delles Curiel*, *M. Klein* et *M. Oesterling* (dans le quartier des Kersten, Domine straat, Gengrypstraat).

Deux ateliers de dentistes : Docteur *Jessurun* (Gravenstraat) et Docteur *Bibaz* (Herrenstraat).

Quant aux hôtels *Maknitoch Hôtel*, *Hôtel de Mme Herst*, *Hôtel des Indes*, tous de second ordre. Ils n'ont certainement pas le luxe ni le confort de ceux de Georgetown (Demerara). Il en existe d'autres et des restaurants-café avec enseigne en français.

Le service d'immigration s'occupe spécialement des Hindous et Javanais, immigrants des Indes Néerlandaises ; les races indigènes, tels que les nègres boches, les Indiens, Caraïbes et autres sont du ressort du Secrétariat du gouvernement.

Les services fiscaux se concentrent à l'hôtel des finances et sont dirigés par l'administrateur des finances. De ce service relève : la poste, la douane, l'enregistrement, le domaine, la conservation des hypothèques, l'état-civil, le trésor public.

Le corps de troupes de 200 hommes qui occupe la caserne de *Zéclandia* est composé de créoles du pays et d'environ 50 Européens, qui sont détachés de l'armée des Indes néerlandaises, sous les ordres d'un capitaine. La loi militaire est obligatoire. En outre, de ce corps militaire, il existe une milice qui se compose de réservistes militaires et d'engagés volontaires commandés par un capitaine et plusieurs officiers ; elle a un effectif de plus de 500 hommes. Chaque semaine, des exercices en commun sont exécutés avec les troupes militaires. On pourrait appeler ce dernier corps la garde civique.

Le service des travaux publics s'occupe du port, rade, génie, câble transbordeur, réseau de chemin

de fer, bâtiments coloniaux, voirie vicinale, etc. Ce service est très important à cause du nettoyage des crics et du fonctionnement des écluses. Il est dirigé par un Ingénieur métropolitain ayant sous ses ordres des conducteurs et des commis-piqueurs.

Le service de santé est assuré par un médecin-chef à trois galons, militaire métropolitain, qui dirige l'hôpital militaire, établissement colonial recevant les fonctionnaires et les militaires. Les civils y sont admis moyennant paiement. Le médecin en chef est aidé par deux médecins militaires et accepte dans sa clinique le concours des médecins civils. Cet hôpital était tenu par les sœurs de Hollande mais, à la suite d'un différent avec les médecins, elles abandonnèrent leur poste. A ce moment, la population demanda à l'évêque de conserver les sœurs et on créa un hôpital civil qui ne suffisait pas ; ce qui détermina les catholiques à construire le bel édifice sur les terres de l'évêché. C'est le plus beau monument de la ville.

L'abattoir est situé sous le vent de la ville, sur la rive sud-est de Surinam. Rien d'extraordinaire.

La banque de Surinam est une société française, par actions, privilégiée, coloniale, à émission autorisée. Le privilège est prorogé d'année en année et il est même question de le supprimer si elle ne consent pas à faire des prêts à l'agriculture.

Les Etats coloniaux ont émis un vœu, que les Etats généraux et le Gouverneur ont appuyé. la Reine ne s'est pas encore prononcée. Cette Banque a un directeur qui n'a pas le droit de vote, car il est contrôlé par un directeur général, président du Conseil d'administration et par un censeur électif. L'administrateur des finances de la Colonie est aussi censeur légal.

Capital : Florins 700.000, soit 1.400.000 fr.

Directeur général, C. Calkoen.

Directeur, Dykmeester.

Commissaires : R. S. de Mesquita, Voorzetto, J. F. Voet, Loth, J. Da Costa, Henri Bosch.

Un service d'agriculture, dirigé par l'ingénieur agro-

nôme B. S. Huizinga, est chargé du jardin botanique, du laboratoire agronomique, hygrométrique, des essais de culture, des pépinières, etc.

Les fruits ont, en général, des vers dès leur maturité. Nous n'avons pu nous l'expliquer. Nous avons en effet remarqué cette particularité sur les sapotiles et les goyaviers.

Notre séjour a été plus qu'agréable. L'accueil sympathique qui nous a été fait par les familles amies de notre fille nous a vivement touché ; nous avons été confus de cette franche cordialité qui ne s'est jamais démentie un seul instant et ne s'est jamais refroidie. Le soir de notre arrivée, nous avons reçu la visite du docteur Jesserun, qui venait s'inquiéter de nos nouvelles et nous annoncer sa prochaine visite avec sa femme. Le lendemain, c'était une multitude de bouquets plus admirables les uns que les autres qui nous étaient présentés venant de la part des charmantes connaissances de notre famille. Nous avons été comblés d'attentions par les familles Jessurun, Lévy, Van Praag, Henry Bosch, Gadet, Devries, Da Costa et bien d'autres ; à tous envoyons nos remerciements les plus sincères et l'expression la plus vive de notre gratitude.

Les vingt-deux jours que nous avons passés à Paramaribo resteront gravés dans notre mémoire et dans notre cœur ; jamais ces amis que nous avons cités n'ont laissé échapper une occasion de nous être utiles ou agréables. Tous les soirs, c'étaient des rendez-vous, soit au *kiné* (cinématographe), soit chez ces mêmes amis qui nous recevaient, donnaient des soirées au cours desquelles nous ne nous sommes jamais séparés avant minuit. Nous nous expliquons l'hospitalité renommée qu'ont les Surinamois ; car, partout nous avons été accueillis, que dis-je ? fêtés, avec affabilité et avec la plus grande courtoisie. Ce n'est donc pas une légende, mais bien de l'alavisme, car l'auteur *Benoit* nous raconte la réception grandiose faite à Pichegru à Paramaribo.

Nous ne voudrions pas oublier ceux qui nous ont permis de relater quelques documents sur le pays : M. de Vries, qui s'occupe beaucoup de l'histoire judiciaire de son pays. Il est président du tribunal de canton et a collaboré à l'encyclopédie de Surinam, qui vient de paraître ; le fils Greeber, étudiant, qui nous a traduit plusieurs pièces et notes de l'encyclopédie ; notre ami M. Gadet, qui nous a conduit dans les visites des quartiers ; le révérend père de Groot, recteur catholique, qui nous a fait visiter l'hôpital, les écoles chrétiennes et les œuvres sociales catholiques dont nous reparlerons bientôt ; le notaire Da Costa, qui nous a fait l'historique du notariat à Paramaribo ; M. et Mme Van Praag, qui nous ont accompagné dans les excursions que nous avons faites dans les plantations et à New-Amsterdam ; M. et Mme Jessurun qui nous ont fêté chez eux par une soirée musicale très appréciée au dire de tous les amateurs présents ; M. et Mme Lévy, qui ont donné aux environs de la ville une soirée champêtre sur leur propriété appelée *Tourtonne*, soirée qui nous a permis d'apprécier la façon élégante avec laquelle la jeunesse de Paramaribo exécutait les danses et de prendre part à une fête de famille. Qu'ajouterons-nous encore ? C'est le conservateur de la Bibliothèque qui nous a aidé dans nos recherches d'auteurs français ; c'est M. Bosch, notre sympathique et dévoué Agent consulaire français qui, en dehors du charmant accueil que Mme Bosch nous a réservé, nous a procuré les statistiques du commerce et de l'industrie que le lecteur lira plus loin ; enfin, c'est M. J. A. Pollak, chef du domaine, qui m'a paru l'homme le mieux documenté du pays, qui m'a fait don de spécimens de quartz et a accepté d'être le délégué du *Musée Colonial* de la Pointe-à-Pitre à Paramaribo. A tous, à ceux que j'aurais pu oublier, je dis *merci du fond du cœur*.

Nous continuons le compte rendu de nos excursions et de nos investigations ; nous ne pouvons passer sous silence ce qui nous a le plus intéressé, devrons-nous

nous répéter : il s'agit de l'instruction et de l'assistance publique.

Le R.P. de Groot nous amena visiter les écoles catholiques : pour les garçons, l'école gratuite *Saint Peters-school* et l'école rétribuée *Saint Paulusschool*. L'école gratuite est dirigée par un père rédemptoriste, ayant pour collaborateurs des laïques brevetés ; l'école rétribuée et tenue par les frères de *Tilburg* (Hollande). L'instruction des classes enfantines est donnée par des tableaux et des jeux de lettres. Pour apprendre à lire, l'instituteur montre un objet ou un animal dont le nom commence par la lettre qu'il veut enseigner à l'enfant ; pour former un mot l'élève a un tableau colorié en carton sur lequel sont écrits plusieurs mots, il a une série de vignettes, de lettres en carton et il doit les poser de façon à former le mot ; j'ai trouvé cela très pratique. Les classes commencent à 7 h. 1/2 et prennent fin à 4 heures de l'après-midi ; de 9 à 9 h. 1/2, récréation et de 11 heures à midi, étude ; de midi à 1 h. 1/2, dîner.

Les Moraviens et le gouvernement ont des écoles publiques importantes.

L'instruction est très répandue. Chaque culte important a ses écoles. Nous avons aussi visité les écoles chrétiennes des jeunes filles, tenues par des sœurs franciscaines de Hollande. Là encore il existe des écoles payantes et gratuites ; les cours sont soignés des deux côtés, les classes sont dirigées par des sœurs et des laïques. Les salles sont très bien tenues et bien aérées les cours de récréation sont vastes, l'aménagement est sinon somptueux, du moins des plus confortables, nous n'avons pas d'installations semblables. Ces écoles occupent tout un bloc de maisons *Gravenstraat*, appartenant à l'Evêché. En dehors de 5 classes, il y a un ouvroir dirigé par une sœur assistée de jeunes filles ayant déjà quitté les classes mais qui y viennent pour se perfectionner. C'est un atelier de couture moderne qui occupe plus de cent enfants, les unes taillant, les

autres cousant ou brodant. Elles fabriquent encore des chapeaux de paille genre *Curaçao*. Il faut voir l'adresse de ces jeunes ouvrières, tissant ou tressant la paille. Il faut admirer leurs doigts de fée confectionnant ces chapeaux qui sont portés par tout le monde. Mais le bouquet a été la visite faite à la classe de langue française, dirigée par une sœur hollandaise, de parents français : *Sœur Lucienne*, nous ne pouvions dépeindre notre joie d'entendre une petite Chinoise nous réciter une fable de La Fontaine et trois autres jeunes filles nous lire des morceaux d'auteurs français. **Mon cœur de Français a battu à se rompre** et nous nous sommes engagés à envoyer à la sœur *Lucienne*, en Septembre prochain, quatre ouvrages de prix pour récompenser ces gentilles Hollandaises qui rendent hommage à notre langue. Il serait heureux que de bons Français en fassent autant.

Les Pères entretiennent un orphelinat d'Indiens (Hindous) et les sœurs un de toutes les races (Chinois, Coolies, Nègres, etc.). Ces établissements sont aménagés confortablement et bien gérés. Enfin la religion catholique entretient une léproserie installée sur le terrain de l'évêché. Cet établissement bien compris, où la charité chrétienne rivalise avec le dévouement des sœurs de charité, permet de faire oublier aux déshérités leur isolement forcé... Le dimanche, les parents sont autorisés à visiter les malades, les mardi et samedi dans l'après-midi l'orchestre des frères de Tilburg vient distraire ces malheureux. De multiples précautions sont prises pour éviter tout contact avec l'extérieur. Les lépreux ont leur jardin potager et il leur est défendu de sortir de l'enceinte de leur établissement. Une installation d'hydrothérapie permet au médecin, qui vient les visiter chaque jour, d'essayer de guérir ou de soulager ceux qui sont atteints d'aliénation mentale.

La colonie entretient des hospices de fous et de lépreux confiés aux protestants, sans compter un asile

de vieillards, entretenu par les soins du comité de Bienfaisance que j'ai déjà signalé.

On trouve à chaque extrémité de la ville et dans chaque bourgade des temples protestants méthodistes ayant une école publique à côté, dont souvent le pasteur est le directeur de l'école.

Nous avons visité aussi les synagogues des Juifs portugais et allemands, ainsi que l'église réformiste. C'est le pays où il existe le plus de cultes.

Dans le haut du *Gravenstraat*, il y a un temple hindou et dans le *Saramacca straat*, une pagode chinoise et javanaise.

La dernière excursion que nous avons faite a été des plus intéressantes ; nous avons quitté Paramaribo en auto, nous avons visité :

1° Le quartier du *Combé*, avec ses nombreuses criques et ses écluses centenaires ; nous avons vu l'installation des dépôts pour les immigrants hindous et javanais : ils sont installés convenablement et surveillés par un détachement de police sous la direction de l'interprète du gouvernement.

2° Le poste d'atterrissage du câble français.

3° Les plantations *Mon plaisir*, *Geyersbytt*, *Clivia*, *Morgenstand* et *Leensberg*, sur la rive gauche du Surinam. Ce sont des exploitations caféières et cacaoyères ayant sur le rivage de grands champs de cocotiers. La canalisation des criques permet l'irrigation des terres et facilite le transport des denrées au séchoir. Nous avons remarqué que chacun avait son hôpital, sa boutique bien achalandée, ses cases à travailleurs, construites conformément à l'hygiène moderne. La maison du maître ou du gérant est princière, car rien absolument ne manque à son installation.

Arrivés à *Leensberg*, notre auto a pris place sur un chaland à moteur à gaz et nous traversâmes le Surinam jusqu'à la rive opposée (2 kilomètres). L'installation du transbordeur marin n'est pas très moderne, mais elle est pratique pour les touristes et pour ceux

qui, de cette partie de la Colonie, vont pour affaires à Paramaribo. Elle m'a rappelée notre ancien bac de la *Rivière Salée*. C'est un grand chaland comme ceux de l'usine d'Arboussier (Pointe-à-Pitre, Guadeloupe), installé pour passagers avec une passerelle sur laquelle se place l'auto (il ne peut en prendre qu'une à chaque voyage) par le travers du bac ; la machine se trouve à l'arrière et la barre du gouvernail à l'avant. On paie 2 florins pour aller d'une rive à l'autre. C'est une entreprise privée installée par le propriétaire riverain pour assurer son service. Le chaland moteur fait 6 voyages aller et retour dans la journée ; et ce, toutes les heures. La colonie a jusqu'ici refusé de subventionner ce service public. Nous estimons que c'est un devoir pour elle d'assurer les voies et moyens, commodes et rapides, de communication. Il y a bien des petits vapeurs qui font le voyage des stations de la côte pour les travailleurs, départ le matin à 7 h., retour en ville à 6 h. du soir ; mais, avec le courant impétueux de la rivière, ce n'est pas un luxe que d'avoir un service pouvant transporter hommes et autos sur les deux rives les plus rapprochées du Surinam.

4° En atterrissant, nous rentrons à la belle plantation de *Noorburg*, cacaoyères et caféyères importantes, occupant plus de cent cultivateurs. L'agglomération des bâtiments lui donne l'aspect d'un petit village. Elle possède une installation parfaite pour le séchage et le broyage du cacao. C'est une petite usine avec voie ferrée.

Nous devons dire en passant que ces exploitations n'ont rien négligé pour la culture et les moyens pratiques de suppléer à la main-d'œuvre, qui est aussi déplorable que partout ailleurs.

Les maisons des maîtres sont toujours à signaler et il n'est pas rare de voir dans les allées féeriques qui y conduisent, des vestiges de l'ancienne splendeur : statues de marbre, piédestal en albâtre, des colonnes en briques rouges datant de plusieurs siècles, des pièces de fer représentant des saints ou des figures humaines, etc.

5° *Niew-Amsterdam*, village où réside le commissaire du district de la région, M. Grenada, qui nous a fait voir les remparts de l'ancienne forteresse dont les murs n'existent plus, ni les tombeaux des anciens gouverneurs, les prisons centrales (travaux forcés et peine de plus de 3 mois), les magnifiques jardins entretenus par les condamnés, l'ancienne poudrière, qui date de 1764, l'ancienne boulangerie du fort, les bureaux du district, le châlet du docteur résident, le sémaphore qui signale les bateaux qui franchissent l'entrée de la rivière, le lazaret qui se trouve en face sur une des rives du *Commewyne*. C'est un joli petit village possédant une église catholique, desservie tous les dimanches par les pères de Paramaribo.

Après avoir visité l'hôtel du Résident M. Grenada, nous le saluons et continuons notre route en longeant la rive droite du *Commewyne*.

Les terres des habitations *Zoelen* et *Geertruidenberg* sont plantées en cacaoyers, caféiers et arbres à caoutchouc (rubber). Cette dernière denrée d'exportation subit une crise causée par la maladie des arbres, le cacao aussi. Nous avons vu des arbres de ces deux espèces, malades au point de croire qu'ils ne produiraient plus. A la jonction des deux propriétés, il existe un village javanais et indien, avec un petit temple et formant une agglomération importante. Nous avons admiré sur une des criques hautes une étendue de lotus en fleurs, tout ce que l'œil peut voir de joli.

6° L'usine *Marienburg*, où nous avons fait halte, est la plus ancienne de la colonie, installation modernisée, identique aux nôtres à la Guadeloupe, sauf le vide barométrique qui n'existe pas. L'usine et la distillerie étaient en marche... Nous avons pu avoir d'un contre-maitre, M. de Fonseca, quelques renseignements sur la fabrication. Le défibreux fonctionne avec régularité, les moulins donnent une bonne pression et les appareils à cuire offrent entière satisfaction. L'usine a un rendement de 80.000 à l'hectare ; elle peut passer aux 4 moulins 85.000.000 de kgr. de cannes

qui, à 10 %, donnent 85.000 sacs de sucre. Elle possède une voie ferrée importante, 2 locomotives aidées par des criques, pour l'enlèvement de la récolte ; elle fait du sucre turbiné de premier jet et de second jet ; elle ne possède pas de wagons basculeurs, c'est un treuil à vapeur qui prend les pesées de cannes et jette sur la chaîne ; le reste est comme chez nous. Il existe sur cette exploitation un hôpital qui mérite d'être signalé pour son installation pratique et hygiénique. Il est dirigé par une jeune fille, Mlle Fisher, dont le père est notaire à Paramaribo. Cette jeune fille riche appartenant à la Croix-Verte de Hollande, s'est dévouée à ses compatriotes, tant il est vrai que dans les associations philanthropiques on trouve du dévouement.

Cette usine occupe un personnel si important et se trouve si éloignée de la ville, qu'elle est desservie par un yacht et les travailleurs, au nombre de 2 à 300, sont logés par la société dans de délicieuses petites villas qui bordent la grande allée conduisant à la fabrique. C'est un vrai village, qui possède son médecin, son église, sa prison, son corps d'agents de police et ses écoles ; le gouvernement sauf l'hôpital et le médecin qui sont à la charge de l'usine, paie les frais de ces établissements publics.

Après avoir visité les bureaux de l'exploitation sucrière, nous partîmes pour la limite du district. Nous traversâmes des propriétés caféières, cacaoyères, appartenant à des propriétaires résidant en Hollande, louées à des compagnies ou gérées par des fondés de pouvoir. Ces propriétés sont : Leliendal, Lorgillet, Alkmaan (qui appartient au gouvernement), Nyd en Spyt, Mon trésor, Kralnyk, Nederzerg, Vriendsbeleideh, Ouderzerg et Spiernigsheek.

Nous visitâmes *Mon Trésor*, appartenant à une société hollandaise, dirigé par des Hambourgeois. On nous fit un accueil très cordial, nous prîmes le thé et ensuite nous vérifiâmes les usines à sécher et à décortiquer le café, installations intéressantes comme il n'en existe pas à la Guadeloupe. Nous assistâmes à la

capture d'une caïman dans une crique de l'habitation. L'animal fut pris par un lasso et il nous fut montré quelques minutes après sa mort. C'est une hideuse bête et il paraît qu'elles pullulent dans ces parages.

Nous retournâmes le soir à 6 h. à Paramaribo, traversant le fleuve à nouveau.

Le lendemain, nous fîmes un voyage en chemin de fer avec notre ami Van Praag, qui nous a facilité nos excursions. Nous allâmes jusqu'à Sarron. Nous visitâmes l'orphelinat des fillettes, établissement du gouvernement, contigu à une école et église moraviennes.

En face, nous avons pu apprécier une des industries du manioc, véritable usine pour manipuler ce tubercule. On en fait du tapioca, des casaves et de la moussache, qui se vend pour amidonner les vêtements et aussi pour les filatures, qui l'emploient au lieu de la chaux. On ne connaît pas à Surinam ce que nous appelons « farine de manioc ». L'installation est à vapeur : elle se compose d'une hâcheuse, d'un décanter, d'un séchoir cylindrique à serpentins, puis de séchoirs à tiroirs pour conserver le tapioca.

Enfin, nous avons visité les étables de la maison *Kersten* contenant 200 vaches, les unes plus belles que les autres, fournissant le lait aux deux tiers de la population de Paramaribo et possédant une magnifique et superbe baratterie, qui fournit du beurre pour la pâtisserie importante des *Kersten*.

Nous ne pouvons passer sous silence ce qu'a fait à Surinam la Congrégation des Rédemptoristes au point de vue du catholicisme. Nous avons emprunté au compte rendu de la mission les renseignements suivants, trop heureux de pouvoir les mettre sous les yeux de ceux qui nous ont fait l'amitié de nous lire.

En 1866, commence le compte rendu, que nous devons à l'amabilité de S. G. M., en vue d'une réorganisation du culte catholique dans la colonie, le Pape confia l'administration de ce service à la congrégation du Saint-Sauveur et nomma Mgr Swinkels à la tête de la nouvelle mission. Les Catholiques, à ce moment

là, formaient un total de 12.000 âmes, dont 7.000 à Paramaribo et le reste disséminé dans toute la colonie. Paramaribo était desservi par deux églises paroissiales ; celle de Saint-Pierre et Saint-Paul et celle de Sainte-Rose. Dans les districts, l'on avait déjà créé deux autres paroisses, une à Batavia (léproserie) et l'autre à Coronie.

La nouvelle mission se mit à l'œuvre avec amour et confiance, établit différentes œuvres catholiques, créa des écoles etc. Le nombre des croyants augmenta en raison de tous ses efforts et déjà en 1869, l'on dut agrandir la Cathédrale pour qu'elle put contenir la foule des fidèles.

En 1883, malgré le dernier agrandissement, la mission constata la nécessité de commencer la construction d'une nouvelle cathédrale, trois fois plus grande que l'ancienne et rien qu'en bois, elle est un bijou d'architecture, grâce au talent du savant frère-architecte Francesca Harmes. Elle fut inauguré le 10 Juillet 1888.

Dès le début, la mission porta toute son attention aux chœurs de femmes et d'hommes et lorsque l'on put compter sur le concours du frère Pins, organiste de renom, débarqué ici en 1876, le chant s'en alla s'améliorant et en 1881 on put compter sur des chorales bien exercées. Le zèle et l'enthousiasme des choristes atteignirent une limite inconnue à l'arrivée, en 1890, d'une orgue puissante pour l'accompagnement du chant. Sous la direction du frère Anselmus, nouvelle organiste de la cathédrale, la chorale de la cathédrale continue à maintenir sa renommée.

Pour constater le beau résultat obtenu depuis 1866 à ce jour, voir le tableau des paroisses.

Le chapitre suivant ayant trait à la propagande de la mission dans les districts donne les dates où furent établies des stations catholiques sur différentes plantations, dénombre les églises construites et fait mention des efforts faits pour convertir les nègres boches et les indiens arborigènes. Puis un paragraphe constate les difficultés éprouvées dans la conversion des

coolies, qui forment un nombre de 25.000, le quart de la population. Trois églises (paroisses) dans les districts leur sont ouvertes, où ils apprennent le catholicisme et reçoivent des soins spirituels. En outre, deux écoles, une à Livorno et l'autre à Kroonenburg, donnent l'instruction aux enfants coolies exclusivement. Une maison d'éducation située près de l'hospice catholique prend soin des enfants coolies. Une cinquantaine d'enfants y reçoivent une éducation chrétienne des sœurs.

Première Partie du compte rendu du jubilé de la mission catholique de Surinam avant 1866.

Depuis 1866, la Congrégation des Rédemptoristes a beaucoup fait au point de vue du catholicisme ; antérieurement à 1817, les premiers missionnaires, les Franciscains, sont venus évangéliser la Guyane Hollandaise et ont réussi à établir le culte de Dieu en 1684. Il travaillaient continuellement et avaient beaucoup d'espoir pour l'avenir.

Deuis 1817, la religion catholique romaine a fait de grands progrès ; l'instruction de la jeunesse commence. Hors de la ville de Paramaribo, se forme des postes de mission et la religion s'implante de plus en plus à la satisfaction des missionnaires.

Les missionnaires qui se sont le plus distingués sont Mgr Groof et Mgr Schepers.

C'est surtout le territoire de la plantation de **Batavia** qui donne un résultat complet.

Nikrie et encore plus Coronie commencent à agréer la religion catholique. Les missionnaires visitent toutes les plantations et répandent l'instruction aidés par une congrégation de sœurs qui s'est offerte pour s'en occuper.

Instruction Catholique.

La première école catholique fut ouverte en 1854, sous la direction d'un instituteur hollandais P. D. Kock (ne pas confondre avec Paul de Kock) qui quitta le service de la mission deux ans après, ce qui occasionna la fermeture de l'école. Un second essai eut lieu en 1856 par l'ouverture d'une école pour jeunes filles, confiée à six sœurs franciscaines de Rosendaal, dont deux possédaient le brevet supérieur. Successivement furent ouvertes une école payante pour la bourgeoisie (avec 56 élèves), une école gratuite (avec 40) et une école maternelle également gratuite (avec 80 élèves). L'émancipation des esclaves, en 1863, fit cesser bien des contrariétés. Mgr Schepers obtint même, en 1865, une subvention de 3.000 florins du Gouvernement colonial pour ses écoles. En résumé, voici le progrès accompli ; en 1875, ouverture de l'école des garçons, avec environ 80 élèves, d'une école publique près du couvent des sœurs *Gravenstraat*, différentes autres écoles *Saramaccastraat*, *Steenbakkersg*. L'enseignement dans les districts fut confié aux curés. Des écoles furent également ouvertes chez les Indiens, mais durent être bientôt fermées. Une école à Liverno fournit l'instruction aux orphelins. En 1880, la subvention du gouvernement ayant été portée à 6.000 florins, de nouvelles écoles furent établies, notamment l'école de garçons *Gravenstraat*, près de la Cathédrale, l'école pour filles *Burenstraat*.

Sous l'administration de Mgr Wellfingh (1889-1906), l'instruction catholique prit un grand essor. Ouverture de l'école Saint-Gérard à Albina, celle de Sainte-Claire à Nikerie et celle de Sainte-Thérèse à Coronie ; agrandissement de plusieurs écoles, établissement de deux nouvelles écoles maternelles. Entre temps, Mgr Wellfingh put s'assurer le concours des frères de l'instruction chrétienne de Tilburg. Un exemple montrant combien l'instruction donnée par la mission catholi-

que est appréciée mérite l'attention. En 1907, lors de la célébration du cinquantenaire de leurs établissements dans la colonie, la Reine Wilhemine nomma la sœur Englebetta, seule survivante du premier contingent, chevalier de l'ordre Orange-Nassau. La subvention coloniale fut de nouveau augmentée et portée à 14.000 florins en 1909, ce qui permit l'ouverture de plusieurs nouvelles écoles. Les écoles subventionnées avaient, en 1911, un total de 2.622 élèves ; les écoles non subventionnées comptaient 535, tandis que les maternelles hébergeaient un total de 635 enfants.

Œuvres de bienfaisance.

A l'arrivée de la mission à la Guyane, voici la situation qu'elle y trouva au point de vue de la bienfaisance. Chaque enfant orphelin, né de parents libres, recevait, jusqu'à sa treizième année, une allocation mensuelle de 7 florins du gouvernement, ceux nés dans l'esclavage 5 florins ; ces orphelins étaient confiés aux différents comités ecclésiastiques sous la haute surveillance d'un directeur nommé par le gouvernement. Mgr Schepers réunit les orphelins du culte dans une maison située *Gravenstraat*, que lui avait cédé le gouvernement. Ce fut le premier orphelinat catholique, dirigé par la veuve Himmen et comprenant les orphelins des deux sexes.

En 1874, le gouvernement colonial prit la résolution d'unir dans un seul orphelinat à *Landsgrood*, tous les enfants orphelins sans distinction de cultes, à moins que les différentes sectes religieuses ne prissent à leur charge contre une indemnité mensuelle de 5 florins. La mission garda ses orphelins. Les filles confiées aux sœurs et les garçons placés chez des catholiques commus. En 1875, la mission se rendit acquéreur d'une plantation nommé *Liverno*, située non loin

de la ville et y établit un orphelinat pour garçons qui, à part une instruction élémentaire, furent formés pour l'agriculture. Cet orphelinat fut transféré pour plusieurs raisons près de l'église Saint-Boniface en 1889. Jointe à l'orphelinat fut créée une école et depuis l'on ne constate que du progrès. En 1915, cet orphelinat hébergeait 45 garçons.

L'Orphelinat pour filles, créé en 1861 par Mgr Schepers, fut d'emblée une institution florissante. En peu d'années, il a fallu l'agrandir, puis en construire un nouveau sur le terrain des Sœurs *Gravenstraat*, en 1868.

Après plusieurs agrandissements, la mission se vit obligée d'acquérir une maison contiguë du couvent des sœurs pour pouvoir loger 66 orphelins et 42 sœurs d'une façon convenable. Dix ans après, en 1913, un nouvel orphelinat fut construit sur le terrain du couvent et les filles, au nombre de 53, y furent transférées. Depuis 1890, la subvention du gouvernement pour l'orphelinat catholique fut portée à 10.000 florins, ce qui est peu en considération que la mission se charge d'environ 240 orphelins des deux sexes. (Le florin vaut 2 fr. 20 de notre monnaie.)

La Léproserie.

Le sort de ces malheureux ne pouvait laisser indifférents les membres de la mission et, dès 1835, Mgr Groof se chargea des soins spirituels des lépreux, en établissant un poste sur la léproserie *Batavia*. Un des prêtres de la mission, le père Donders, sacrifia sa vie pour la cause sainte et résida 30 ans à Batavia où il fut contaminé sur la fin de ses jours. Grâce à cet apôtre des lépreux, l'amour pour ses déshérités régna parmi les missionnaires et son exemple fut non seulement suivi, mais poussa vers l'amélioration du sort des lépreux. Mgr Wulfingh, peiné de l'état déplorable

de l'établissement de Batavia, engagea, en 1890, des pourparlers avec le gouvernement colonial pour charger la mission des soins de tous les lépreux catholiques ou autres. Une convention fut signée, adoptée par les Etats Coloniaux, mais rendue nulle par la reine-régente, sur la protestation unanime des autres cultes.

Alors il décida la création d'une léproserie purement catholique, ce qui put se réaliser grâce à un legs de 20.000 florins et le concours spontané des sœurs de charité de Tilburg (Hollande). L'établissement Gérard-Mayella, modèle du genre dans la colonie, où plus de 110 lépreux reçoivent les soins de 14 sœurs, témoigne de ce que peut faire le zèle et l'amour des missionnaires.

Assistance aux Malades.

Depuis 1906, sur la demande du chef militaire de l'hôpital, les sœurs de charité de Tilburg s'étaient chargées du service des infirmières. A la suite d'un différend entre la supérieure des sœurs et le docteur Kock, chef alors de l'hôpital, les sœurs se décidèrent de quitter l'hôpital. La population, voyant avec regret le départ de ces sœurs, s'adressa à Mgr Meeuwisser, le priant de garder les sœurs et d'ouvrir une maison de santé qui serait dirigée par elles. Ce qui eut lieu. Quelques années après, en 1913, cette maison ne pouvant contenir tous les malades qui désiraient s'y faire soigner, on décida la création d'un hôpital catholique. Une souscription publique rapporta 5.500 florins ; un prêt de 30.000 florins consenti par le gouvernement à la mission permit la réalisation de ce projet et ainsi, depuis l'année dernière, les portes de cet établissement sont ouvertes aux malades de tous les cultes, qui y reçoivent les soins les plus dévoués. Provisoirement, il n'y a de place que pour 70 lits.

Caisse d'Epargne Catholique.

Etablie en octobre 1908, cette institution compte actuellement 343 membres (hommes) et 267 adhérentes. D'après le dernier rapport (1914-1915), les économies des membres s'élevaient à 90.251 florins. Avec le consentement du comité dirigeant, une somme de 48.399 florins fut retirée pour prêt à l'hôpital et, dans le courant de cet exercice, une somme de 18.396 florins fut versée.

Patronages.

Plusieurs patronages, sous les auspices de la mission catholique, travaillent au point de vue religieux, bienfaisance, et concourent à l'œuvre sociale.

Une mention spéciale doit être donnée au patronage pour la fabrication des chapeaux de Panama. Mgr Van Roosmalen ayant constaté les heureux résultats obtenus dans l'île de Curaçao par le tressage des chapeaux de Panama, résolut de s'assurer le service de Curaçao à qui fut confié un cours dans cette branche de l'industrie au *Patronage Maria*. Institué en 1910, ce patronage répond pleinement à son but qui est de procurer un honnête gagne-pain aux jeunes filles pauvres ou nécessiteuses, en les empêchant de succomber à la tentation, de mal tourner.

La Presse Catholique.

Depuis 1891, la mission possède son imprimerie et commença la publication de son premier journal *De Katholieke Waarschewer* (L'avertisseur catholique). En 1905, agrandissement de l'imprimerie, acquisition

d'une presse à moteur. Pour répondre aux demandes d'insertion d'articles et pour pouvoir s'occuper des questions n'ayant pas un caractère purement religieux, le journal dut changer de format et prendre un autre nom. Dès 1896, le nom de *Katholiek Waarschuw* fut remplacé par celui *De Surinamer*, et cet hebdomadaire paraît deux fois par semaine. Il compte, parmi les 1.200 abonnés, des personnes des différents cultes...

Quelques annotations concernant Surinam

Situation. — Frontières. — Histoire.

Surinam ou Guyane hollandaise est située sur la côte nord-est de l'Amérique du Sud entre 2° et 6° de latitude nord et 54° et 58° de longitude occidentale de Greenwich.

C'est la seule possession hollandaise sur le continent de l'Amérique et au milieu des trois Guyanes.

Elle est bornée au nord par l'Océan Atlantique ; à l'Est, le Maroni la sépare de la Guyane Française ; au sud, elle est séparée du Brésil par la chaîne de montagnes de Toemock-Hoemak et d'Acarai, à l'ouest par le *Courantyne* qui est la limite avec la Guyane anglaise.

Le Maroni prend sa source de la chaîne de montagnes de Toemack-Hoemak à presque 20° de latitude nord et 54° de longitude occidentale et coule du sud au nord, il porte le nom de crique de Maroni à presque 30° 19' de latitude nord et 54° 5' de longitude occidentale. A ce point il se joint avec l'itanie qui prend sa source à l'Est jusqu'à Lawaique, se joint avec Tapanahonie, venant du sud-ouest à 4° 23' de latitude nord et 54° 27' de longitude occidentale et qui coulent ensuite vers le nord sous le nom de Maroni et se précipite à la mer à presque 5° 53' de latitude septentrionale et 54° de longitude occidentale près de *Galibi*.

La *Courantyne* prend probablement sa source à la chaîne de montagnes d'Acarai, à peu près à $10^{\circ} 49'$ de latitude septentrionale et 58° de longitude sous le nom de *New River*, il coule dans la direction N.-N.-O., puis dans la direction N.-N.-E. jusqu'à ce qu'il se précipite dans la mer à environ $5^{\circ} 54'$ de latitude nord et $57^{\circ} 6'$ de longitude occidentale.

Surinam fut découvert probablement en 1494 par Alonso Ojedo et Juan de Lacosta sous le commandement d'Amérique Vespuce. En 1593, la Guyane fut possession espagnole ; les premiers Européens vinrent s'y établir en 1630 (60 Anglais). Quelque temps après, les Hollandais essayèrent de s'y établir sous la direction de Picterse de Vries (1634) et les Français sous la conduite de De Noailly (1640) mais sans résultat. Le roi Charles II d'Angleterre donna le 2 juillet 1662, la colonie à Lord Willoughby comte de Parham, qui en avait pris possession depuis 1650. Pendant la 2^e guerre anglaise, le pays fut conquis par les Zeelandais, sous la direction des capitaines Abrahams Krynssen, Jules Lichtenbeg et Maurice de Rama, dont la conquête fut affirmée à la paix de Bréda (31 juillet 1667).

Dès 1667, la colonie resta en possession des Hollandais jusqu'en 1779, lorsque les Anglais s'en emparèrent. Ces derniers la rétrocédèrent à la paix d'Amiens 1802, à la République Batave. Ils s'en emparèrent à nouveau en 1804.

Le 20 Novembre 1815, à la Paix de Paris, le pays fut adjugé au Royaume de Hollande et la reddition eut lieu l'année d'après (février 1816). Dès lors la colonie resta Hollandaise. Par conséquent, Surinam ne resta que 12 ans en possession des Anglais.

Le pays a une superficie d'environ 150.000 km² (15.000.000 H.) Il peut être divisé en deux parties : 1^o La Bande de 50 km de large (basse) qui n'est pas entièrement fertile. La moitié (25.000 H.) est cultivée, le reste est couvert de bois dans lesquels on trouve des terrains sablonneux et des marécages peu profonds mais vastes. 2^o L'intérieur remontant vers le sud est

presque tout couvert de hauts bois qui sont entourés de savanes au nord. A plus de 100 Km. de la côte on commence à rencontrer des montagnes de plus de 1.300 mètres de hauteur telle que la montagne de Wilhelmine ; Emma ; Nassau ; Van Asch Van Wyck ; Eillerts de Haan ; Oranje ; Toemock-Hoemak et Aca-raï. Les principales rivières de la Colonie, où l'on trouve les chutes d'eau et le rapide des fleuves, coulent du Sud au Nord. Ce sont de l'Est à l'Ouest : la rivière frontière le Maroni, le Surinam, le Sarramacca, le Copenhame et la rivière occidentale Courantyne. Les plus petites rivières sont le Commewyne se joignant au Surinam à l'Ouest, après avoir pris le Cottica et le Tempati. Puis le Sturnau rivière à gauche, et le Para ; à droite de Surinam River, le Tibitie, le Nikérie qui après avoir pris le Maratakka, se précipite dans le Courantyne. On trouve presque dans toutes ces rivières des îlots. Les rivières communiquent entre elles par des ravines assez grandes (criques) ce qui permet de voyager, par exemple, du Courantyne au Maroni. On préfère mieux le voyage par mer (celui-ci étant plus court), parce que le voyage par les rivières est souvent obstrué par des arbres déracinés.

Le climat de Surinam est humide et chaud. On distingue 4 saisons : le petit et le grand temps de pluie, le petit et le grand temps de sécheresse. Au temps sec, les nuits sont bien fraîches. La mortalité est assez nombreuse ; la population indienne (coolies) subit 2 % de leur effectif et les Javanais 1 % ; la différence entre ces races provient de ce que les Coolies se nourrissent mal, par économie ; les Créoles perdent 2 % des leurs, ils succombent aux privations et au dur travail des bois.

La population de ce pays est très faible ; elle est de 101.000 habitants, à peu près 67 individus par kilom.2. Elle est fortement mélangée et consiste d'un petit nombre d'Européens, puis de Créoles ; les Coolies sont au nombre de 22.000 ; les Javanais 8.600 ; les Nègres, les Galibis-arrawags et les Nègres-boches 50.000. Il y

a plusieurs sortes de cultes : ce sont les Juifs, les Catholiques romains, les Protestants, les Hernhutes (protestants allemands métropolitains), les Mahométans, les Malais, les Hindous, les Chinois, les Japonais (les Nègres boches, les arrawakas, les Caraïbes, les Galibis et Arraroots sont des idolâtres). Le peuple indigène parle un patois mélangé de la langue hollandaise, de la langue anglaise et d'un idiome ; il s'appelle négro-anglais ou taki-taki.

La Colonie est domaine de la couronne royale de Hollande, elle est administrée par un Gouverneur qui a le pouvoir de nommer les fonctionnaires et de leur accorder des congés. Le Secrétariat est le bureau spécial du Gouverneur où viennent toutes les propositions des autres administrations et d'où partent toutes les affaires de l'Administration de la Colonie. Pour ce département, le Secrétaire du Gouverneur est chef, il est aussi chef de l'Etat-civil et du Protocole.

Le Procureur général est chef de la Police. L'Agent général est chef de l'Immigration et de la Colonisation. L'Inspecteur de l'Instruction est chef de toutes les écoles et l'Inspecteur de la Santé dirige les hôpitaux et le service de Santé. Le Service des Travaux Publics est confié à un ingénieur hollandais qui s'occupe en même temps du Département du Commerce. Le Capitaine des Troupes est Commandant-Chef de la Place, il est assisté d'officiers ayant le titre de Sous-chefs militaires. Un Département d'Agriculture ayant à sa tête un ingénieur agronome, veille aux intérêts agricoles de la Colonie. La direction des Finances et des Domaines est confiée à un Trésorier dénommé Administrateur des Finances et Domaines.

La Colonie est protégée par un contingent militaire à la tête duquel se trouve un Capitaine d'Infanterie, il existe aussi une garde civique ou milice non casernée commandée par un Major. Le lundi les troupes régulières s'unissent à la milice et font l'exercice et la théorie militaires.

La Colonie se divise, en dehors de la capitale *Paramaribo*, en douze districts qui sont : Nikerie ; Coro-

nie ; Para supérieur ; Para inférieur ; Surinam ; Saramacca supérieur ; Saramacca inférieur ; Commewine supérieur ; Commewine inférieur, Cottica et Maroni.

Des Commissaires sont choisis par le Gouverneur pour administrer les districts, ils sont au nombre de 9 ; ils adressent leurs rapports mensuels d'administration au Secrétariat général du Gouvernement où se concentrent tous les services de la Colonie.

Un Conseil supérieur propose les lois à appliquer à la Colonie et établit le budget annuel ; après avis du Gouverneur les décisions de ce Conseil sont expédiées en Hollande ; après avoir subi l'étude des Chambres des représentants des Pays-Bas, elles sont approuvées ou rejetées par la Reine.

Les cultures actuelles sont celles du cacao, du café, de la canne à sucre, du riz, et des arbres à caoutchouc.

L'exportation de bananes, suivant l'exemple de la Jamaïque, ne dura que quelques années (1906 à 1913). La culture et l'exploitation du balata (arbres à caoutchouc) est importante. Les plantations de riz et de maïs sont en pleine prospérité ; mais ne suffisent pas à la consommation locale. En 1916 on a récolté 3.000.000 de kilogrammes de riz ce qui n'a pas empêché l'importation de cette denrée. 23.422 oranges furent exportées en 1914 et 85.025 en 1915, l'état de guerre en arrêta l'expansion. On cultive pour la consommation locale la banane, le manioc, la pomme de terre (patata), le fruit à pain (brood boom), etc.

A côté de l'Agriculture qui n'exploite qu'une surface de 25.000 hectares, on fait l'élevage des bestiaux qui n'est pas importante. On élève des cochons, des bœufs, des chèvres et des oiseaux de basse-cour. On exporte : 7.000 bœufs, 275 chevaux, 450 ânes, 200 mulets, 2.600 chèvres, 100 moutons et 3.200 cochons ; en 1915, il fut exporté 36.330 peaux et en 1916, 52.811. Les indigènes joints aux 6.000 Guyanais anglais qui émigrent annuellement, s'adonnent à l'industrie du balata (caout-

chouc) qui est très importante depuis quelques années. Quoique le travail fut arrêté le 30 septembre 1914 et subit une crise, cette industrie prospère et son exploitation accuse 1.000.000 de kilogrammes de gomme représentant la valeur de 3.500.000 florins soit 7.000.000 de francs.

L'exploitation des mines d'or n'est pas très intéressante quoique employant 3.000 indigènes, elle n'a jamais été rémunératrice. Le mercure a été découvert ces temps derniers, mais il n'a pas été encore exploité.

Le bauxite (aluminium) découvert, il y a deux ans, est exploité par une Compagnie américaine et est en pleine voie de prospérité. Quelques commerçants avaient pensé exploiter les mines de cuivre, de plomb, de houille et de diamant de la Colonie ; jusqu'ici aucune société régulière ne fonctionne. Une Compagnie hollandaise dénommée *Merkuur* exploite les terrains présumés possédant des gisements de pétrole ; elle est à sa période de recherche et d'études techniques.

Le commerce en bois n'a pu encore se développer malgré la quantité et la variété d'essences et de bois de construction. Le bois le plus dur et qui est employé pour les constructions est le greenhart ou bois vert, qui, malgré sa découverte très ancienne, n'a pu être exporté avantageusement. Le revient de ces bois de charpente, de menuiserie et d'ébénisterie est élevé vu les difficultés de voies de pénétration. On se sert des criques et des rivières pour amener les bois à Paramaribo et dans les autres centres ; la ligne de chemin de fer en transporte quelquefois sur des wagons. Le travail des bois se fait généralement par les nègres boches, il a été exporté en 1915, 32.111 kilos et en 1916, 38.218 kilos de bois madré pour l'ébénisterie et la menuiserie.

On vient de commencer à faire récolter par les coolies la fève de tonka qui est répandue dans la forêt et qui embaume. Puis dernièrement on a découvert plusieurs espèces de gomme de colophane ; il en est arrivé très peu.

La pêche est de grande importance pour la nourriture du peuple ; on la fait avec deux goëlettes ; les poissons pris sont conservés dans les chambres réfrigérantes de l'usine à glace *Strater Esser*, ou sont salés.

En temps de paix, les communications avec l'Extérieur sont faciles. Départ tous les quinze jours pour Trinidad, Curaçao, Venezuela, Haïti et la Hollande par New-York ; *Les Antilles* y touchait 2 fois par mois en allant à Cayenne. Depuis la guerre, aucun service n'est régulier ; cependant le service de la côte est assuré avec Demerara et la Guyane Française par 3 vapeurs de 200 T. appartenant à la Colonie de Surinam.

Il y existe une station importante du Câble Français qui relie la Colonie avec Martinique, le Brésil et la Guyane française, il est question d'y établir une installation de télégraphie sans fil. La Colonie se divise y compris la capitale Paramaribo en douze districts : *La frontière de Paramaribo* va de la rivière Surinam le long des plantations Combé et ma Retraite jusqu'à Combé et Mahonglaan ; ensuite le long du côté septentrional de l'allongement de Mahonielan jusqu'à Tourtonneloen ; puis sur le côté occidental dans la direction du Nord jusqu'au point où cette digue est coupée par l'allongement de la frontière nord de la plantation Overleg et Vlyt ; de ce point de rencontre dans la direction occidentale jusqu'au bout Nord-Est de cette plantation, puis le long du côté nord de la plantation Overleg jusqu'au Nord-ouest, et de là, suit l'allongement du chemin de Charburg à la mer ; ensuite le long du côté est de ce chemin jusqu'à la bifurcation de la ligne longeant le côté nord de la plantation *Industrie*, de ce point d'intersection le long du Nord jusqu'au bord septentrional de la crique de Sommelcdyk. (Nom d'un ancien Gouverneur assassiné ou fusillé par onze soldats ; d'après une autre version, ce Gouverneur impopulaire avait été assassiné par les déportés hollandais et français qui s'étaient révoltés.)

Plus loin jusqu'à la plantation *Mon Divertissement*, suivant sa portée orientale et méridionale jusqu'au nord de la Caussée (Grande route) à Kwata, continuant par la première Chaussée jusqu'à Gemeenen Lando'weeg, allant au Nord de la plantation *l'Hermitage* à la rue de Wanier, à la crique de Domine jusqu'à la rivière Surinam.

Nikérie. — Le district de Nikérie borné par l'Océan, suivant la partie orientale de l'embouchure de la crique de Koffiemakka à l'embouchure de la crique de Péruna sur le Copenname ; à l'Ouest à la frontière de la Guyane hollandaise et de la Guyane anglaise ; au Sud par le Brésil, et à l'Est à la ligne partant de l'embouchure de la crique de Koffiemakka à la mer par la rivière Nikérie.

Coronie. — Le district de Coronie est borné au Nord par l'Océan, à l'Ouest par le district de Nikérie, au Sud par la ligne orientale de l'embouchure de la crique de Koffiemakka à l'embouchure de la crique de Péruna sur le Copenname, à l'Est par la rivière Copenname.

Saramacca inférieur. — Le district de Saramacca inférieur est borné au Nord par l'Océan et par Coronie, à l'Ouest par le district de Nikérie, au Sud par une ligne passant de l'embouchure orientale de la crique de Colombe sur la rivière de Saramacca avec embranchement de Tibitie et de Coeswine ; à l'Est de l'Océan Atlantique dans la direction sud de la plantation Curaçao et le côté occidental de cette plantation jusqu'aux étangs (polder) de Saramacca ; longeant les étangs (polder) puis allant droit jusqu'au coin Sud-Ouest de la plantation de Broomshoop, allant jusqu'au Nord-Ouest de la plantation de *Libanon*.

Saramacca supérieur. — Le district est borné au Nord par le district de Saramacca inférieur,

à l'Ouest au district de Nikérie, au Sud à la frontière du Brésil, à l'Est par la ligne du coin Nord-Ouest de la plantation *Libanon* à l'Ouest et au Nord de cette propriété, à Onoribo, à Osembo, au coin Sud-Ouest de la plantation *Quatre enfants* entre *Konigsbergen* et l'Hermitage, de là jusqu'au Sud-Est de la plantation (*Paradys*) jusqu'à la rivière *Saramacca*, De là jusqu'à l'embouchure de la crique *Midendrinetie* (*Minuit*), suivant cette crique jusqu'à *Fossi Bergi*, la rive méridionale de *Saramacca* avec les fleuves et criques qui y débouchent.

Surinam Inférieur. — Le district comprend à l'exception du district de la ville, le terrain qui est borné au Nord par l'Océan, à l'Ouest par le district de *Saramacca inférieur*, au Sud du district *Saramacca inférieur* jusqu'à la plantation *Broomshoop* et plus loin à une ligne allant de l'Ouest de cette plantation dans la direction nord des étangs de *Saramacca*, jusqu'à la rivière *Suriman*, la traverse et suit la plantation *Miernory* jusqu'à l'est de la rivière *Surinam*.

Para Inférieur. — Le district de *Para inférieur* est borné au Nord par les districts de *Surinam* et de *Surinam inférieur*, à l'Ouest, *Saramacca inférieur* et supérieur, au Sud par le *Para supérieur* puis la rive droite de la crique *Miendrinetie* (*Minuit*), suit la place d'arrêt *Fossi Bergi* jusqu'au point où la rivière de *Para* coupe au Nord-Ouest de derrière du mont *Sanaï*, à l'Est à la rivière de *Para*, les terrains *l'Unia*, la nouvelle *Espérance*, le terrain *Suisse*, la montagne des *Lions*, *Gage d'Amour*, *Niew Door*, *Miroababo*, la *Bonne Aventure* et plus loin le *Gage d'Amour* jusqu'au terrain *Ouverwacht* (*Tout à coup*), à l'Ouest longeant les terrains éloignés de la rive gauche de la rivière *Para* à l'exception des terrains *Ouverwacht* (*Tout à coup*) et *Osembo* qui appartient au district de *Pari inférieur* et le long de la rivière *Surinam*.

Para supérieur. — Le district de Para supérieur est borné au nord par le Para inférieur, à l'Ouest par le Saramacca supérieur, au Sud et à l'Est par la rivière Para avec les criques qui y tombent jusqu'aux plantations *Trois frères* et *Porto Bello* appartenant au district de Surinam supérieur puis longeant les plantations *Oronibo* et *Watering* jusqu'à Doormede (Diamètre) puis suit la rivière Surinam.

Surinam supérieur. — Ce district est limité au Nord par le district du Surinam inférieur, Commewyne inférieur et Cottica borné au Nord par les plantations Mepentibo, Peperbot et la Liberté, par les terrains des criques de Poulus Surinam jusqu'au point Nord-Est de Oud-Kroowenburg jusqu'à la rencontre de la plantation Sinabo ; à l'Ouest aux districts Para inférieur et supérieur et Saramacca supérieur ; au Sud au Brésil, à l'Est par la rivière Surinam.

Commewine inférieur. — Ce district est limité par l'Océan au Nord ; à l'Ouest par le Surinam inférieur ; au Sud par le Surinam supérieur, à l'Est par le Cottica, par la plantation *Mon affaire* jusqu'à *Ractica* la rive gauche de Coresburg, de la crique d'Oulana jusqu'à la section de la rive gauche du Commewine jusqu'à Coppenburg avec la rive droite du Commewine ; allant vers le nord le long des plantations et terrains de la crique de Waroppe et le canal de Waroppe jusqu'à la mer.

Commewine supérieur. — Ce district de Commewine supérieur passe de la rivière Cossica, de Sommelsdyk jusqu'aux plantations de Niew-Clarenbeek ; à l'Ouest, au district de Cottica et Surinam supérieur, puis une ligne partant de Cottica jusqu'à la plantation Sinabo vers le sud et qui va jusqu'aux terrains situés sur la côte occidentale du Conmetewame ; au Sud au tracé de 1876 entre les rivières Surinam et Maroni, à l'Est aux rives de Commewine avec les criques y débouchant.

Cottica. — Ce district borné au Nord par l'Océan ; à l'Ouest par les districts de Commewine inférieur et Surinam supérieur ; au sud par les districts du Surinam supérieur et de Commewine supérieure ; à l'est par la rive orientale de la rivière Cottica et les criques Copasimasanga et Wane.

Maroni. — Ce district borné au Nord par l'Océan, à l'Ouest par les districts de Cottica, de Commewine supérieur ; au Sud par le Brésil et à l'Est par la Guyane française.

Etudes scientifiques sur Surinam.

Huit exploitations de découvertes scientifiques ont été entreprises pour étudier le pays et les mœurs des indigènes du Surinam.

La première a exploré Nikérie supérieur, fut dirigée par le D^r H. Van Cappell avec le concours des notables du règne ; les autres ont été entreprises par la Société géographique royale hollandaise, les rapports ont été publiés ; voici la nomenclature :

I. — *Expédition de Nikérie.* — 13 Août au 4 Novembre 1900. — *Chef* : D^r H. Van Cappell ; *membres* : C. Van Drimmelen, D^r J.-E. Fullehen, H. Van Cappell Jr, auxquels s'étaient joints pour la découverte des mines d'or : J. Hanen, J.-C. Cintzest, G. Wind.

Il a été édité des rapports sur cette exploration :

DR. VAN CAPPELL : *Les indigènes du district de Nikérie.* — Aventures et résultats généraux d'une expédition à travers la partie occidentale de la Colonie de Surinam en Septembre et Octobre 1900, Baarn-Paris 1903.

C. VAN DRIMMELLEN. — *Carte de revue du Maratakha et du Nikérie*, traduite en français, éditée et rééditée dans un ouvrage « Au travers des forêts vierges de la Guyane hollandaise, Baarn-Paris, 1905.

LE MÊME. — *Histoire nègre (Anansitori's)* dans la

feuille mensuelle illustrée d'*Elsevier* Novembre 1904, traduites par l'interprète M. H. Nahar.

E.-H.-M. BEEHMAN. — *Essai sur la constitution géologique de la Guyane hollandaise* (district occidental) suivi d'une étude pétrographique. Baarn-Paris, 1907.

II. — *L'expédition de Coppename*, 5 Août au 28 Novembre 1901. *Chef* : L.-A. Bakhuis ; *membres* : A.-J. Van Stockum, H.-A. Boon, Dr (arts) W. Loth.

Le rapport de cette expédition a paru dans l'ouvrage périodique de la Société géographique hollandaise en 1902, page 625 à 682, avec carte géographique du Cours supérieur de Coppename. — Echelle 1/200.000^e.

III. — *L'expédition de Saramacca*, du 31 Octobre 1902 au 27 Avril 1903. A.-J. Van Stœkum ; *membres* : A. Pulle, P.-Y. de Kork et J.-H. Van Gelder.

Le rapport a aussi paru dans la feuille périodique n° 21 (1904) pages 80, 122, 127, 310, 651 à 1.069 avec 3 cartes de détail (n° 3, 4 et 10) et une grande carte (n° 11) du cours supérieur de Saramacca, réimprimé avec renseignements commerciaux sous le titre : « Un voyage de découverte chez les indigènes de Surinam. » Journal de l'expédition du Saramacca (324 pages) avec illustrations, cartes. G.-P. Fière ou Thiérie, Amsterdam 1905.

IV. — *L'expédition de Goménie*, du 28 Juillet 1903 au 8 Janvier 1904. *Chef* : A. Franssen, qui a fait partie de l'expédition Lorentz en Nouvelle-Guinée et dont une chute porte son nom.

La chute d'eau de Mankebo a été exploitée par MM. Van Brien et B. Van Faber.

V. — *L'expédition de Tapanohonie*, du 5 Juillet au 9 Décembre 1905. Pour la seconde fois, M. Franssen est chef, M. Gøje est chargé de la partie ethnographique. Il a été édité un volume intitulé : *Contributions à l'étude sur les Indiens de Surinam*, paru en 1906.

VI. — *L'expédition de Toemock-Hoemak*, du 3 Juillet 1907 au 24 Novembre 1907 dirigée par M. Gøje.

VII. — *L'expédition de Surinam*, du 30 Juin au 30 Novembre 1908, dirigée par W.-S. Eilertz de Haan,

accompagné du Dr Tresling sur le courant supérieur de la rivière Surinam.

VIII. — *L'expédition Courantyne*, du 19 Juin 1910 au 2 Avril 1911 dirigée encore par W. S. Eilertz de Haan, accompagné par le D^r Hulk. Le lieutenant de la marine hollandaise W. S. Eilertz de Haan, chef de la mission a succombé le 29 août 1910 à Steiniwport sur le Grand Rio où il fut enterré. Un des membres, M. Kaysser prit la direction et amena l'expédition à bonne fin.

Beaucoup d'auteurs ont écrit sur la Guyane hollandaise :

1^o *Description Générale, historique, géographique et physique de la Colonie de Surinam*, par Philippe FERMIN, docteur en médecine, publiée chez E. Van Harrevelt à Amsterdam en 1769.

2^o *Essai historique sur la Colonie de Surinam avec l'histoire de la nation juive*, rédigé par les Représentants juifs portugais, publié à Paramaribo en 1788.

3^o Le plus important, c'est la *Description de la Guyane ou des Côtes sauvages de l'Amérique du Sud* par Jan-Jacob HARSUICK, édité à Amsterdam par Gerrit Trielenburg en 1770.

L'auteur a été le Directeur général de la Cie des Indes occidentales, puis de la Cie de Surinam, il a habité pendant longtemps la Colonie et son ouvrage est la reproduction exacte de ce qui s'est passé à cette époque. Les Surinamois reconnaissent que c'est l'ouvrage le plus complet qui ait été écrit sur la Colonie ; malheureusement il est édité en hollandais et il m'a été impossible de pouvoir y prélever des extraits.

4^o MALOÛËT. — Dans sa *Collection de Mémoires et Correspondances officielles sur l'Administration des Colonies et notamment sur la Guyane française et hollandaise* (Tome III), cet ancien administrateur des Colonies rapporte son voyage à Surinam. Ces relations qui revêtaient deux caractères : mission diplomatique et mission d'études, sont très intéressantes et m'ont permis d'établir un extrait que je suis heureux d'ajouter à mon journal de voyage.

5° P.-J.-BENOÏT. — *Voyages à Surinam* avec gravures, cartes et plans, ouvrage édité à Bruxelles en 1839 par la Société des Beaux-Arts, 11, place du Grand-Sablon.

6° Prince ROLAND-BONAPARTE. — *Les Habitants de Surinam* (notes avec gravures, cartes et plans), magnifique album édité à Paris en 1883, à l'imprimerie A. Quantin, 7, rue Saint-Benoit.

La bibliothèque du Prince Roland-Bonaparte, 22, Cours de la Reine, en a fait don à la bibliothèque coloniale de Paramaribo. — L'autographe accompagne l'ouvrage.

Extrait des commentaires de l'ouvrage de Malouët

(Tome III)

La Guyane hollandaise a été aussi visité avec intérêt par M. Malouët qui y séjourna 49 jours, accompagné de Mme Malouët, de M. Metterand, habitant notable qui a été fait conseiller plus tard et du sieur Mentelle, ingénieur. Il fut reçu par le Gouverneur Népveu à l'Hôtel du Gouvernement, les honneurs militaires lui furent rendus comme à un envoyé spécial ; cependant il y était venu pour enlever la méfiance du Gouvernement hollandais au sujet des réfugiés nègres-marrons et pour étudier le défrichement des terres basses et l'irrigation des marais. Pendant son séjour, il réussit à réconcilier le Colonel N. qui commandait les troupes régulières avec le Gouverneur et assurer l'unité de vue parmi les notables. Le Gouverneur Népveu, originaire de Paris, et parent de Népveu célèbre par Boileau, était arrivé mousse à Surinam et y a été successivement commis, secrétaire, premier greffier, substitut fiscal et enfin Gouverneur, il avait cent écus de rente, il avait l'entière confiance de la Cie de Surinam, et comme ami Rendorps directeur principal de la Cie désigné ambassadeur en France ; il nourrissait l'ambition de le remplacer à Amster-

dam. Le Colonel N. était un subalterne parvenu, il était au courant de son métier et avait capté la confiance du prince d'Orange (Stathouder), ce qui explique la mésintelligence existante entre le Gouverneur Directeur Colonial de la Cie et le Colonel désigné par le Gouvernement de Hollande.

La seconde personne de la Colonie était le commandeur Texier, homme de vrai mérite, né à Hambourg, mais français d'origine ; puis il y avait les capitaines Fridérici et Guérek, excellents hommes de guerre.

La justice était dirigée par M. Dugers, fiscal ou procureur général, jeune homme de la plus haute expérience comme magistrat, lauréat de l'Université de Leyde et du collège supérieur d'Amsterdam.

Le parti de l'opposition était dirigé par Mr Stéverende, ancien conseiller de police, ennemi du Gouverneur.

Le Gouverneur Nepveu avait aussi à ses côtés son gendre de M. Menezzaguen propriétaire et négociant, qui était ami de la France.

Cette mission de M. Malouët consistait d'abord à enlever les suspicions du Gt hollandais sur l'acceptation sur notre territoire des 3.000 nègres-marrons des deux nations d'Oca et de Saramacca (Guyane hollandaise). Ces émigrés étaient établis à 30 lieues des établissements hollandais sur notre terrain, dans une position où ils n'avaient rien à craindre ; ils étaient attachés à leurs villages, à leurs plantations. La tâche du contrôleur Malouët a été facilitée par une indiscretion du Colonel N. qui lui avoua avoir chassé les nègres-marrons exprès au-delà du Maroni, en outre le Gouverneur avait arrêté la poursuite des nègres et avait établi un cordon de défense sur le Maroni près d'Albina ce qui n'était pas l'avis du Colonel Commandant militaire. Se rangeant aux vues du Gouverneur et appuyant théoriquement et non pratiquement les vues du Colonel, M. Malouët s'attira les bonnes grâces des deux chefs, les réconcilia et trouva en eux, deux auxiliaires précieux qui ont facilité sa tâche d'études.

∴

Départ de Paramaribo pour Guadeloupe le 17 décembre 1917 à deux heures de l'après-midi ; nous avons pris le *Kóningen-Wilhelmine*, petit vapeur de 200 tonnes, appartenant au gouvernement de Surinam, bien aménagé, éclairé à la lumière électrique.

Arrivée devant Coranie (villé de Surinam), à deux heures du matin. Après avoir déposé la poste de Paramaribo et pris celle pour Demerara, le vapeur leva l'ancre le 17 décembre, à quatre heures du matin et fit route pour *Springlands*, petite bourgade de la contrée de Berbice (Guyane britannique), dans l'estuaire du Corantyne, en face de Nikerie, dernière ville de Surinam, à l'extrémité de la Corantyne.

Arrivée à Springlands, à deux heures et demie de l'après-midi. Pendant que le bateau embarque 1.000 sacs de sucre pour Demerara, nous avons été visiter l'agglomération de 500 travailleurs de l'usine à sucre du même nom.

Le flux et le reflux de la Corantyne est aussi terrible que ceux du Surinam. Chaque exploitation sucrière, le long de la rive, possède un appontement en bois du pays de 5 mètres de haut, à marée basse et 2 mètres à marée haute, ce qui donne un aperçu de la différence du niveau de la rivière. Sans compter que quand la marée monte et refoule le courant impétueux de la rivière, il se forme une agitation indescriptible des ondes ; on se dirait en plein océan et le vapeur a brisé trois fois ses amarres ; pour ne pas être emporté dans l'intérieur, il a dû mettre machine en avant et n'a pu être maintenu à l'appontement qu'avec des câbles d'acier.

Nous avons quitté ce petit port à six heures du soir et, après une traversée des plus pénibles, nous sommes arrivés le 19 décembre à Georgetown (Demerara, Guyane Anglaise). Il n'est pas difficile de savoir qu'à 5 ou 6 milles, on est près à entrer dans les rivières, car l'eau est boueuse, tandis que, quand on quitte les

estuaires, on ne fait pas la côte ; on prend le large pour éviter les récifs ou bancs de boue dure, créés par le flux et le reflux des nombreuses rivières et fleuves se jetant à la mer.

Nous apprenons, en arrivant, que le vapeur de la *Royal Mail Steam Gy*, la *Chaudière*, quittait Demerara à 7 h. du soir pour Trinidad. Nous n'hésitons pas, nous prenons un repas chez Miss Combes et nous allons faire le transfert de nos bagages, arrêter nos passages et choisir notre cabine. A 5 h. $\frac{1}{2}$, nous étions installés sur ce paquebot. C'est un vapeur pouvant prendre 200 passagers de première classe, bien aménagé, confortablement installé.

J'ai pu prendre contact avec le *Chef Stewart* et nous avons eu une cabine à 4 couchettes pour nous deux.

Inutile de dire que le ventilateur fonctionnait tout le temps, car il faisait une température tiède.

Au moment de partir, nous apprenons qu'un crocodile avait happé un petit Hindou qui jouait au bord de la rivière. Quel pays ! Dans ces Guyanes, je me demande comment il n'arrive pas plus d'accidents cousés par les reptiles venimeux et ces batraciens amphibies, sans compter que l'air est infesté de corbeaux se posant sur les toitures, y déposant leurs fientes et empoisonnant l'eau potable. Dans ces pays, il n'y a que l'eau des pluies, car l'eau de la rivière est impropre à la consommation et ne sert que pour l'usage domestique.

Nous avons quitté Demerara à six heures du soir et le 21, à huit heures du matin.

TRINIDAD

Nous étions à Port-of-Spain (Trinidad), après une traversée éreintante. Nous déclarons, en toute conscience, que jamais nous n'aurons le pied marin, heureusement que nous n'aimons pas les voyages. Nous avons été reçus par Miss Emilie Vanosost (commis-voyageur) employée de la maison *Stephens*, amie de nos enfants Audebert,

qui nous avons télégraphié de Demerara. Grâce à l'extrême obligeance de cette amie, nous avons pu débarquer sans encombre, passer rapidement en douane et nous rendre à l'Hôtel de Paris, situé *Abercrombry street*, appartenant à un Corse, M. Guiseppi. L'hôtel est très bien aménagé et bien tenu, on n'y trouve même un luxe auquel nous n'étions pas habitués chez nous.

Nous avons été installés au n° 20, bonne chambre à deux lits donnant à l'Est, le service n'est plus le même qu'à Demerara, ou Suminam ; déjà on se rapproche de nos habitudes : café le matin au lit ; 8 heures, petit déjeuner et 7 heures dîner. Il n'y a plus ce thé ou ce café au lait traditionnel dans les pays anglais et hollandais. Les domestiques sont en livrée et comprennent bien le français ; on parle français, anglais, espagnol, portugais. Nous n'avons pas eu de difficulté avec la douane pour nos bagages, la même formalité a eu lieu à bord pour l'identité et les effets sont visités au *custom house*. La douane est sévèrement faite, mais correctement ; heureusement que nos effets n'ont pas été visités, car nous avons une magnifique aigrette (don d'une de nos amies de Paramaribo) qui aurait pu nous créer bien des difficultés. Il paraît qu'on verbalise ceux qui introduisent les plumes d'oiseaux, la loi qui protège les *birds* est appliquée ici dans toute sa rigueur. Il n'y a qu'un oiseau qu'il est permis de tuer, c'est le corbeau, qui infecte l'eau des toitures. Comme les canaux boueux n'existent pas ici, la salubrité est sûrement bonne ; la ville est admirablement entretenue, on n'a pas besoin d'oiseaux de proie pour le nettoyage.

Je ferai un peu d'histoire en établissant mes impressions de séjour et je signalerai à mes compatriotes les sites remarquables que j'ai visités ou à visiter.

Tout d'abord, citons les auteurs que j'ai lus à Trinidad et donnons en grande ligne les références sur lesquelles ils ont étagé les documents qui leur ont permis de faire connaître à la génération actuelle l'histoire de Trinidad. En première ligne, c'est l'ouvrage

du docteur Verteuil, paru à Londres en 1858, et celui de Hart (Daniel), publié à Trinidad en 1866 et qui n'ont jamais été traduits en français ; puis les notes historiques de M. Leotaud, parent de l'agent actuel de la Compagnie générale Transatlantique. Vient en quatrième ligne, l'ouvrage de Pierre-Gustave-Louis Borde, édité à Paris en 1876, à la librairie Maisonneuve et Cie, 25, quai Voltaire. C'est l'ouvrage historique le plus complet qu'on puisse avoir, sur la découverte de la Trinidad, sa conquête et sa colonisation. Il a puisé ses documents, comme il l'avoue, aux meilleures sources, les archives de l'île ayant été dévorées par les insectes. Enfin, c'est le journal d'un Missionnaire Dominicain des Antilles Anglaises appelé R. P. M. Bertrand Cothonay, intitulé *Trinidad*, édité à Paris en 1893, chez Victor Retaux et fils, 82, rue Bonaparte, qui contient un récit vécu et journalier du R. P., agrément de renseignements historiques, ethniques ; sévère au point de vue religion, mais véridique.

Les œuvres citées par les auteurs nommés plus haut sont :

1° ABBAO y LASIERRA (Fray Inigo). — *Historia geográfica, civil y natural de la isla de don Juan Batista de Porto-Rico*, publiée en 1866 à Porto-Rico.

2° ALCEDO (Colonel Don Antonio de). — *The Geographical and the general dictionary of America and West Indias with additions*, éditée chez A. Thomson esq., London, 1812.

3° ANGUIANO (Fr. Mathée de). — *Vida exemplar de Fr. Francisca de Pomphara*, Miss don. chap. XXI.

4° BALME (le père François). *Notes extraites de la définition de la Province de Cataluna*. M. S. de la Bibliothèque de Barcelone.

5° BARALT (Rafaël Maria). — *Resumen de la Historia Antigua de Venezuela*. Paris, 1841.

6° BEARD. — *Life of Toussaint Louverture*. London, 1853.

7° BLANCO. — *Documentos para la historia de la vida publica del Libertor de Colombia*. Caracas, 1875.

8° CAULIN (Fray Antonio). — *Historia corografica, natural y evangélica de la Nueva Andalucia*. Caracas, 1841.

9° CHARRAS (marquise de). — *Naturalizacion de Rosa de Gannes*. M. S., 1787.

10° CODAZZI (Augustin). — *Resumen de la Geografia de Venezuela formado sobre el plan de Balbi*. Paris, 1840.

11° Collections of State Papers relative to the war against France. London, 1796, 1797 and 1798.

12° DESALLES (Adrien). — *Histoire générale des Antilles*. Paris, 1847.

13° DRAPER (Lienton at Col. Edward alwred). — *An address to the British Public on the case of Brigadier-general Picton*. Londres, 1806.

14° DUTERTRE (R. P.). — *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*. Paris, 1667.

15° EDWARDS (Bryan). — *The history civil and commercial of the British west Indies, with a cartination to the present time*. London, 1819.

16° ESQUEMELING (John). — *Bucaniers of America ; or a true account of the most remarkkble assaults committed*. London, 1684.

17° FREE MULATTO. — *An address to the Right hon. Earl Bathurst, His Majesty is principal Secretary of state for the Colonies*. London, 1824.

18° GUMILLA (El Padre Joseph). — *El Orinoco ilustrado*. Barcelona, 1791.

19° HART (Daniel). — *Trinidad and the other West India Islands and colonies*. Trinidad, 1866.

20° JOSEPH (E. L.). — *History of Trinidad*. Trinidad, 1840.

21° LABAT (Le Père). — *Nouveaux voyages aux Isles d'Amérique*. Paris, 1722.

22° LERY (de). — *Mémoire sur l'île de la Trinité*. M. S., 1786.

23° MARTIN (Montgomery F. S. S.). — *History of the British Colonies*. London, 1834.

24° MEANY (Diégo). — *A Translated abstract in En-*

glish of the Illustrious Board of Cabildo from year 1733 to June, 1813. M. S.

25° *Papiers parlementaires. Reports by the House of Commons, 1823-1827.*

26° REYNAL (l'abbé). — *Histoires politique et physique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes.* La Haye, 1774.

27° SAINT-LAURENT (Roume de). — *Considérations sur l'établissement d'une Colonie en Vile de la Trinité appartenant à la cour d'Espagne.* M. S., 1777.

28° SYDNEY-DANEY. — *Histoire de la Martinique.* Paris, 1846.

29° THIERS (Adolphe). — *Histoire de la Révolution française.* Paris, 1839.

30° VERTEUIL (Docteur L. A. A. de). — *Trinidad its Geography natural, ressources, administration.* London, 1858.

31° WALLAND SAWKINS. — *Report on the Geology of Trinidad, or part the first of the West India-Survey.* London, 1860.

Nous publierons l'histoire de la domination espagnole pendant la colonisation de 1498 à 1797 à la fin de nos mémoires, par des extraits de l'ouvrage de Borde ; pour le moment, nous continuons nos impressions, en donnant des renseignements fournis par de notables et anciens habitants de l'île et puisés dans l'ouvrage du R. P. Bertrand.

La Trinidad est baignée au nord par la mer Caraïbe ou des Antilles, à l'est par l'océan Atlantique, au sud par le canal qui la sépare du delta de l'Orénoque et à l'ouest par le golfe de Paria. La forme est un parallélogramme rectangle peu allongé dans deux angles étirés en caps ou promontoires appelés pointes, de l'espagnol Puntas. Elle fait partie de l'archipel des Antilles, c'est la plus méridionale du croissant des petites Antilles, elle est aussi une des plus grandes, des plus riches et des plus importantes. Elle fut découverte en 1498 par Christophe Colomb à son troisième voyage à travers l'océan Atlantique qui, en partant, avait fait vœu de donner le nom de la Sainte-Trinité à

la première nouvelle terre qu'il rencontrerait. Après une navigation pénible, le matin du 31 juillet, il aperçut à l'horizon trois pics offrant l'emblème du mystère chrétien. Ravi, de ce qui lui parut être une manifestation céleste, Colomb posa le pied sur l'île et la nomma la Trinidad, en français : *la Trinité*.

C'était une terre habitée par des tribus sauvages et portant un nom indien qui signifiait *Terre des Colibris*. En 1780, un gentilhomme français, M. le Saint-Laurent, établi dans l'île de la Grenade, s'avisa de visiter la Trinidad ; charmé de la fertilité du sol, il passa un contrat avec le gouvernement espagnol, dont le résultat fut une immigration considérable de colons français qui transformèrent bientôt l'île et assurèrent sa prospérité.

En 1797, l'Angleterre, en lutte avec l'Espagne, équipa une flotte pour capturer Trinidad ; trop faible pour résister, le Gouverneur espagnol se rendit et la colonie de la Trinidad devint possession britannique.

L'île de la Trinidad a une superficie de 2.820 kilomètres carrés ; le sol, d'une merveilleuse richesse, produit en abondance la canne à sucre, le cacao, le café, le tabac, le maïs, le coco. Toutes les plantes et les essences des tropiques y abondent comme à la Guadeloupe ; la température est un peu plus élevée que chez nous, le thermomètre se maintient pendant l'année entre 32 et 33 degrés centigrades. Elle ne connaît que deux saisons : l'une sèche, qui occupe les premiers mois de l'année, l'autre humide, qui occupe l'autre période. Placée en dehors de la zone des cyclones, cette île échappe aux catastrophes terribles qui ruinent nos malheureuses colonies de la Martinique et de la Guadeloupe. On ne cite pas de tremblements de terre qui aient amené des conséquences désastreuses ; la fièvre jaune ne sévit qu'à de rares intervalles ; l'état sanitaire est très bon. La Trinidad a une population de 300.000 habitants (30.000 Hindous et Chinois), elle possède des gisements de pétrole et des mines d'asphalte importantes qui sont en pleine exploitation maintenant.

On y rencontre des Européens de toutes nations : Anglais, Français, Espagnols, Italiens, Allemands (qui sont internés en ce moment et dont les biens ont été saisis par le gouvernement), Portugais, Brésiliens et Vénézuéliens.

La capitale de Trinidad est Port-d'Espagne. Le premier groupement des conquérants a été formé à la pointe des Paria, où ils établirent un fort qui s'appelait *forteresse de Paria*. Vers l'an 1500, les chercheurs d'or (El Dorado) formèrent une bourgade peuplée d'Espagnols indianisés qu'ils appelèrent Porto ; plus tard, après modification de la langue, appelée Puerto de los Hispanioles ou port des Espagnols. A ce même endroit existait un ancien village indien du nom de Conquerabia, c'est aujourd'hui Puerto de Espana ou Port-d'Espagne : Port-of-Spain. C'est une des plus belles et des plus grandes villes des Antilles, elle se présente tout d'abord au voyageur qui pénètre dans le golfe de Paria, par les bouches du Dragon, chenal situé entre deux îlots, formant la pointe Nord-Est de l'île, à l'entrée du port. C'est une vaste plaine à pente insensible, arrosée par deux petites rivières : Sainte-Anne et Maraval, elle peut contenir plus de 500.000 habitants. Son port est grand et sûr, fréquenté par toutes les régions du globe. La ville a été reconstruite après un incendie, au commencement du XIX^e siècle ; elle possède des rues bien alignées, de gracieux squares, des monuments publics que nous citerons plus loin. Les inventions modernes y favorisent le bien-être et le commerce, elle possède des fabriques de glace, de biscuits, de bière, de savon, d'allumettes, de chocolat. Elle est éclairée à l'électricité et au gaz ; la compagnie d'électricité a non seulement l'éclairage de la ville et des particuliers mais possède aussi un réseau de tramways électriques qui sillonnent la capitale dans tous les sens ; elle a le réseau urbain, puis les branches de la banlieue : Ste-Anne, Belmont, St-Clair, St-James, St-Vincent. L'usine se trouve contiguë au grand cimetière *Lapeyrouse* et donne sur la mer. Un réseau de chemin de fer relie le chef-lieu aux

autres villes, qui sont des centres d'exploitation et de population : Arima, St-Joseph, San-Fernando, Princes town, etc. Des steamers desservent le littoral, toutes les villes de la colonie sont desservies par mer toutes les semaines. Une gare splendide et moderne est sur Marine Square et les bureaux de la compagnie, la station centrale et ateliers sont sur la *South Quai*. Les communications avec l'Europe étaient très fréquentes avant la guerre ; par les paquebots transatlantiques français, anglais, hollandais et allemands, les lignes canadiennes, américaines et vénézuéliennes assurent le service postal et maritime avec le continent. La *West India Telegraph Cy Ltd.* assure l'expédition des dépêches télégraphiques avec l'extérieur. Un service important de téléphones assure les communications avec tous les centres de l'île et le service urbain. La ville est partagée en 13 quartiers : Savannah (N.), St-Vincent Warf, La Basse (sud-est), Dry River (sud), La Ventille (est), Belmont (N.-E.), Ste-Anne (N.), Champs-Elysées (N.), Perulands (O.), Wood Brook (S.-O.), Corbeaux Town (S.), New Town et St-Clair. Cette réunion de races amène un mélange de religions. Les catholiques sont en majorité, mais il y a aussi un grand nombre de protestants de diverses sortes, des disciples de Confucius des Bouddhistes et des mahométans. Port-d'Espagne est le centre d'un archidiocèse catholique comprenant : Ste-Lucie, St-Vincent, Grenade et Tobago, l'archevêque est un dominicain anglais ; il a pour principaux collaborateurs des religieux dominicains de la province de Lyon et une vingtaine de prêtres séculiers. Il existe dans la ville cinq magnifiques églises et des grandes chapelles construites en pierre de taille ; citons d'abord la Cathédrale, située *Marine Square* (magnifique promenade publique), parallèle à la rue longeant les quais, construite au XVIII^e siècle, sous le Gouvernement de sir Rap.-James Woodfort Baronet, le 21 juillet 1787 (ce gouverneur est décédé le 16 mai 1828 et repose dans la cathédrale du côté de l'évangile), elle fut terminée en 1832. Puis il y a l'église du Rosai-

re, dont le clocher est inachevé, située angle Park street et Henry street ; ensuite, l'Eglise du Sacré-Cœur, située Richemond street, construite en 1882, achevée en 1894 ; l'église St-Patrick's, située New-Town (nouvelle ville), entre Warner street, Picton street, Tragorette road et Marival road.

Puis celles de second ordre : Ste-Anne, Ste-Marguerite, St-François, chapel of the couvent of the noby name, construite en 1905. Le culte protestant possède une magnifique cathédrale en mur, véritable monument appelé *Holy Trinity Cathédrale*, située Hart Street, en face du Square Brunswick ; elle possède un carillon enchanteur composé de tubes métalliques, construit en 1823, donnant la gamme chromatique de l'ut au si. C'est la première fois que j'ai joui d'une audition de sons de cloches aussi suave et que j'ai vu un mécanisme aussi ingénieux.

Il y a aussi d'autres temples moins importants, entre autres un en face du Square Victoria. J'ai même rencontré un prêtre Indien, tatoué au visage et vêtu de blanc avec un turban ; les Hindous sont mahométans ; ils fêtent tous les ans leur *Hossé*, paraît-il ; les autres sont idolâtres, ils ont fini par abandonner leur Timeditel ou leurs Pâques, pendant lequel se passaient des orgies. Les protestants sont moins divisés qu'à Demerara et Surinam. Ils sont presbytériens, luthériens, welseyens, méthodistes ; Seventh-Day adventist, créée en 1904, située Oxford street. La congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie dirigent un florissant collège situé *Frederick street* et le couvent se trouve sur Abercromby street. Les sœurs de Saint-Joseph de Cluny dirigent un pensionnat et desservent les écoles de San-Fernando, St-Joseph, Arima, Diégo-Martin, Tumpuma.

Il existe dans le pays quatre couvents de Dominicaines dont un cloître ; ces sœurs assurent le service des œuvres d'assistance et de bienfaisance telle que : la léproserie de Cocorite, située à 5 kilomètres de la Capitale, les orphelinats de garçons et de filles, les

infirmières des prisons, l'asile des vieillards, la maison correctionnelle, etc.

Le Gouvernement a aussi de nombreuses écoles, entre autres : le *Queen's, royal college*, situé à l'angle de *Queen Park Savannah*, faisant le carré de Ste-Chair Avenue, Maraval road, Hayer street et Alexandra street. Eastern Ecole, située Flame street, Cokerston street, Georges street et Nelson street. Les services de police et d'incendie sont admirablement bien organisés. La brigade centrale de police, située St-Vincent street et l'hôtel des pompes angles rues Hart et Abercromby sont des monuments remarquables. Quant au dépôt central des pompes, c'est une caserne ; les pompiers sont casernés, il y a un matériel très important d'incendie ; plusieurs pompes à vapeur et une automobile-alarme surmontée d'une cloche est appelée, en cas de sinistres, à parcourir les rues de la Capitale. La ville est parsemée de squares, les uns aussi bien entretenus que les autres ; nous citerons d'abord : la *Queen's Park Savannah*, magnifique parc clos dans lequel se trouve le champ de courses (race stand), une piste pour bicyclettes, concours de foot-ball, etc. ; le service des trams fait le contour de cette belle place. Autour de cette promenade publique, on remarque les monuments suivants : au nord, le Gouvernement édifié en pierre, situé dans un joli jardin proprement entretenu, puis le *Botanic Gardens*, le jardin d'expérimentation et deux terrains de pâturage dans lesquels sont en liberté les vaches de plusieurs familles de la ville. A l'est, les villas des principaux négociants, le cercle des Ecossais, le couvent des Sœurs, l'Hôpital colonial. Au sud, la *Victoria Institute* (Musée), la salle des spectacles, le *Queen's Park Hotel*, le grand cercle des artistes, la Loge des maçons ; à l'Ouest, l'Eglise protestante *All Saints*, le *Queen's Royal college*, l'Evêché et les villas des millionnaires de la ville.

2° Le Woodford square, au nord duquel se trouvent : la Bibliothèque publique (Library) et la maison de ville (town hall) ; à l'est, la station centrale des téléphones, au sud la cathédrale protestante et à l'ouest

un magnifique monument en brique et pierres de taille peint en rouge, surmonté d'une coupole servant à la grande cour de justice et aux bureaux du gouvernement.

3° La Marine square allant des quais St-Vincent à Essex place ; sur cette splendide avenue se trouve une puissante installation de télégraphie sans fil, la cathédrale catholique et, plus loin, le buste de Christophe Collomb. Au nord se trouvent : le siège social de la Trinidad Shipp et Trad Cie, le dépôt général des travaux publics, l'hôtel des finances, contenant : le Trésor, la Banque du Gouvernement de Trinidad, le fisc, l'Agence de la Royal Mail St. Cie, les Hôtels, les plus beaux magasins en tissus et quincailleries, le Siegert factory, l'établissement des Pauvres (St-Vincent-de-Paul), l'Agence de la Compagnie Générale Transatlantique ; au sud, les grands magasins du Haut commerce (Gordon, etc.), les bureaux de T.S.F., l'Union Club, la Colonial Bank, la Royal Bank of Canada, le Presbytère de la Cathédrale, la fabrique de farine de blé, etc.

Enfin, on peut citer encore : Harris Square, situé entre New street, Frederick street, Abercramby street et Oxford street.

Victoria square, situé Park street, Duke street, Richmond street et l'asile correctionnel.

Queens park crick ground, situés entre Tragarate road, St-Clair square et une quantité de places publiques. Havelock street, St-Clair street et Gray street. Les principaux marchés sont : Fish market, sur les quais, à une des extrémités de Marine Square ; le marché aux légumes, situé Charlotte street, Georges street, Queen street, Prince street.

Il y a de très beaux hôtels, en dehors de l'Hôtel de Paris et Park Hotel : la India Hotel, Standard Hotel, Royal Standard Hotel ; statues Duke street, au débarcadère, Charlotte street.

La prison, qui occupe le quartier Garden street, New street, Frederick street est un ancien édifice approprié à cet usage.

L'asile des fous est à l'extrémité nord de la ville, près du grand réservoir de la conduite d'eau, quartier Ste-Anne ; c'est un établissement spacieux, bien aéré, confortablement organisé, tenu par des laïques, il occupe tout un bloc de la ville dans le quartier New-Town, situé Tragarete road, Maraval road, Gray street, et touche à un établissement d'élevage (laiterie de G. F. Bushe). Les deux réservoirs de la conduite d'eau se trouvent : le plus grand, dans le quartier extrême *Champs Elysées*, sur les terres *The Earl of Dundonald*, et le second, section Ste-Anne, à l'extrémité de la station *Ariapita road*.

Il y a plusieurs cinématographes, artistement installés : je citerai : 1° London Electric Théâtre, situé French street ; 2° celui situé dans le quartier Sorzaville et deux autres que je n'ai pas visités. La ville ne possède que deux grands cimetières *Lapeyrouse cimetary*, en ville, et *Westers cimetary*, à l'extrémité ouest.

L'abattoir est à l'extrémité sud-est, sur le prolongement des quais Sea view, For road.

La ville est très bien entretenue, les habitants comprennent, tous, le patois gadeloupéen ; la plus grande partie parle français ; l'hospitalité est aussi bonne que chez nous et nous trouvons même qu'on estime beaucoup le Français à la Trinidad.

Après avoir parcouru la ville dans tous les sens, nous nous sommes mis à visiter la banlieue et les sites à proximité ; d'abord, le 23 décembre, nous avons pris le tram, après avoir assisté à la messe dans l'église du Rosaire, seule église où l'on prêche et chante en français. Nous avons été visiter l'Asile des Pauvres (St-Antoine-de-Padoue) tenu par les Sœurs St-Vincent-de-Paul, puis l'orphelinat des garçons et des filles, spacieux établissements sur une petite élévation ; en entrant se trouve le logement des Sœurs, vaste immeuble, puis une grande cour bien ombragée où les enfants prennent leurs ébats ; à l'une des extrémités se trouve l'immeuble des garçons avec réfectoire, au rez-

de-chaussée ; à l'autre, la partie réservée aux fillettes. Il faut voir la propreté, l'ordre et la tenue qui y règnent. Ces enfants ont leur école et leurs ouvroirs dans l'enceinte. Nous avons terminé cette matinée par un tour dans les rues et avenues de Belmont.

L'après-midi, nous avons pris le tram pour un shilling, nous avons visité les différents quartiers de Ste-Anne ; nous avons été au point terminus du rail et après, nous avons gravi la petite côte de l'église Ste-Anne, modeste sanctuaire respirant la piété ; le presbytère est à côté. Après avoir admiré les magnifiques villas de ces parages ; la maison blanche, appartenant à un richissime et la maison aux 99 fenêtres, ancien collège franco-venezuélien, aujourd'hui, vendu à un richard de la Trinidad. Nous nous sommes rendus au grand réservoir de la conduite d'eau de la ville, situé à l'extrémité du quartier Ste-Anne. Ce sont de magnifiques bassins en ciment, deux débourbeurs et un servant de digue ou réservoir, ornés sur les bords de vases en ciment contenant des lataniers ; le garde-fou est en ciment armé ou concret, comme on dit là-bas.

Le lendemain nous avons visité la Bibliothèque coloniale, monument construit en 1902, par des souscriptions et un don du roi, j'ai loué des livres sur l'histoire du pays, ce qui me permet de renseigner mes compatriotes ; les volumes proviennent d'une ancienne bibliothèque qui fut léguée au dit Etablissement. Il y a beaucoup d'ouvrages en français, parmi lesquels deux histoires du pays écrites en notre langue.

Dans l'après-midi, nous avons admiré la flore et la faune de l'île au *Musée Victoria*, monument datant de quelques années, dans lequel est installé aussi un club d'intellectuels ; à part l'ancre du navire de Christophe Colomb, découverte en 1887 qui y est exposée, le Musée Lherminier de la Guadeloupe peut être comparé à celui de Trinidad : les collections géologiques, minéralogiques et botaniques sont identiques comme exposition et aussi complètes.

Le lendemain, nous avons pris le tram jusqu'à la

station extrême de Cocorite, petite baie située à environ 5 kilomètres de la ville, où se trouve un beau café appelé *Sea-View*, confortablement installé avec buvette, salle de danse, salon, un pianiste exécute des séries de partitions. C'est la promenade favorite des Trinidiadiens, qui s'y rendent en foule dans la soirée et le dimanche ; c'est le *Poucet* et le *Gosier* de la Guadeloupe, chiquement installés et cent fois plus fréquentés. On y trouve de tout : sorbets, sandwiches, jambon, confiseries, pâtisseries, chocolats, thé, boissons, etc. Après avoir quitté cet endroit, qui nous a fait souvenir des sites de la Grande-Terre, nous nous rendimes par le tram suivant, (il y en a un toutes les demi-heures, allant ou venant), à la cocoterie du gouvernement, grande exploitation de cocos sur les 50 pas géométriques ; nous avons constaté la quantité de plants en réserve et l'organisation du domaine colonial. Là, nous avons été au point terminus du tram et nous avons visité une cacoyère, exploitation agricole semblable d'ailleurs à celles de la Guadeloupe.

Le mercredi 26, nos amis Goveia et Sylva, directeurs des grands magasins *Fogarty's*, nous conduisirent au monastère de Ste-Benedick, situé sur la colline dominant le bourg de St-Joseph, à 600 mètres d'altitude, d'où on a une vue splendide jusqu'à la mer, embrassant les quatre fabriques de sucre qui sont installées dans la plaine au pied de la montagne près de la mer.

Ce sont des moines portugais de la Congrégation du Brésil qui ont bâti ce monastère en 1913 ; ils sont trois prêtres, 10 novices et 20 frères, tous ouvriers ou artistes. Les constructions, le matériel entier, les décors, l'installation ont été exécutés par les 20 frères, la plupart Boches. Il faut se rendre compte de la valeur des travaux exécutés si loin et si haut, de la difficulté qu'ils ont eu pour créer, le chemin montant en zig-zag ; défricher le terrain, transporter les matériaux, pour établir leur conduite d'eau. On trouve, en dehors du monastère, un hôtel pouvant contenir

20 touristes, un café-restaurant, tenu par des sœurs de Ste-Benedick, attachés à l'ordre. Une foule de pèlerins s'y rendent journellement pour assister aux cérémonies, pour accomplir un pèlerinage, et pour admirer ce tour de force accompli par la volonté religieuse. Le monastère est dirigé par un abbé, révérendissime supérieur D. Mayeuil de Caigny, ayant la croix d'Evêque, portant la mitre et se faisant précéder de la crosse ; il a comme secrétaire le novice D. Willibrodus Luiten, flamand de naissance. Les pères sont Belges et sont très affables ; quant au révérend père il nous a fait visiter son monastère, la prise d'eau, c'est un savant, modeste, aimé dans toute la contrée et remplissant sa mission catholique à la satisfaction de tous et vénéré par ses collaborateurs. Nous avons parlé longuement du R. P. Donders dont le dévouement aux lépreux de Surinam est légendaire, et il m'a appris que la canonnisation de ce missionnaire est imminente. Après avoir lûché, nous sommes descendus à pied et avons regagné la ville par nos autos ; nous avons traversé les bourgs de Tunapuna, San-José (ancienne capitale de l'île) et San-Juan. Ces trois bourgs ont dû connaître une certaine splendeur, car il y a encore de jolis villas et des bazars d'un luxe inconnu chez nous. J'ai admiré ces étalages à l'instar de ceux des grandes villes, ces villages sont peuplés en grande partie d'Hindous. La voie ferrée traverse ces endroits qui sont très fréquentés par les touristes et les colporteurs ; elles servent de transit pour les denrées dirigées sur Trinidad. A quelques kilomètres de la ville, se trouve la cocoterie Gordon Grant, c'est quelque chose comme 150 hectares de plantés en cocos, puis en arrivant dans la banlieue de la ville, on aperçoit l'abattoir, la grande fonderie de chemin de fer et l'atelier des travaux publics, qui prépare l'asphalte pour les rues et exploitent les carrières avoisinantes pour procéder à l'agrandissement de la ville en comblant les marais. Il m'a été rapporté qu'il y a à peine 60 ans, le rivage touchait aux murs de la Cathédrale, tout le terrain des quais

et de Marine Square a été établi par le comblement en roches volcaniques et autres...

Dans cette partie de la ville, le terrain est marécageux, comme celui du Carénage de la Guadeloupe, ce qui cause cette grande quantité de moustiques (marin-gouins), qui infestent la Capitale ; on est obligé d'avoir des moustiquaires pour éviter leurs piqures.

J'ai visité les manufactures de biscuits, de chocolat, de papier d'emballage fait avec de la pulpe de bois, allumettes, etc.

Les chantiers des travaux publics m'ont intéressé ; ils possèdent des rouleaux compresseurs à vapeur de 5 à 6 tonnes et des brûloirs pour asphalte (bitume), des défonceuses, etc... L'asphalte brut ne s'emploie guère en ce moment, c'est un résidu de la distillation de l'asphalte auquel on a déjà extrait le pétrole qu'on mélange avec du ciment dans la proportion de 1/4 ciment et 3/4 de cette matière. Le produit ressemble au coaltar et se livre en fûts de 200 litres environ. Les rues de la ville qui sont réparées par ce procédé sont splendides. Elles sont piquées à 15 centimètres, on les surcharge de 10 centimètres de cailloutis volcaniques semblables aux nôtres et les 5 centimètres restant sont emplis avec du caillouti fin allié avec du ciment et le produit de l'asphalte ; le lendemain, le rouleau compresseur passe dessus et la rue est en parfait état ; les rues sont cylindrées comme les nôtres, mais ne possèdent pas de cuvettes, elles s'alignent simplement avec les bordures de trottoirs. Le dépôt général des Travaux publics se trouve sur Marine Square et les ateliers occupant les prisonniers sont à l'extrémité de l'endroit appelé *Laventille*, sur la route de San-Juan. Les ponts sont en fer et ciment armé, il en existe encore en bois. La jetée est en concrète (pierre de taille non aplanie et du ciment avec des parcelles de fer).

Après avoir visité le lendemain de Noël les asiles, nous avons eu une pensée d'admiration pour le fondateur d'un refuge de vieillards (hommes et femmes), le Saint Archevêque Spactapietra, décédé à la fin du XIX^e siècle ; il faut voir la façon grandiose avec la-

quelle sont installées les salles ; la discipline spirituelle et morale qui existe dans ces asiles subventionnés par le Gouvernement. Nous nous sommes rendus à la petite église de N.-M. de Laventille, la Fourvières de Port-d'Espagne, elle est située, paraît-il, à la même distance de la ville que Fourvières l'est du centre de Lyon ; elle domine sur une colline la ville de Port-d'Espagne comme Fourvières la ville de St-Pothin. C'est aussi un remarquable calvaire comme celui des Aymes, installé sur une pente qui conduit au couvent des sœurs Espagnoles Dominicaines, les quatorze stations du chemin de la croix sont placées à distance. Elles sont en terre cuite et l'œuvre d'un Trinitadien Mgr Fabien. Le Vendredi Saint, on y fait le chemin de croix et des milliers de personnes le suivent très pieusement. La Chapelle nous dit-on, est du style Bénédictin ; j'ai appris que l'appellation architecturale provenait qu'elle avait été construite par le Fr. Benoit. On monte au haut de sa belle tour en pierre et on s'éivre de la plus magnifique vue qu'on puisse avoir. En contemplant cette rade remplie de bateaux, la belle ville étendue à vos pieds sur une longueur et largeur de plusieurs milles mètres ; puis ce réseau de chemin de fer, ces trams électriques sillonnant les rues, ces cours d'eau qui courent à la mer ; de l'autre côté la montagne verdoyante, les plaines de la Maraval ; on reste extasié ! C'est dans cette chapelle que les Portugais fêtent annuellement le 27 août la *Nossa Senhora de Monte*, il y a même des Portugais qui y assistent dans leur riche et pittoresque costume. C'est un lieu de pèlerinage très fréquenté et les touristes ne manquent jamais d'y aller.

Le 30 décembre, dimanche, nous avons pris une auto pour aller à la Bréa visiter le lac d'asphalte et les raffineries de pétrole ; nous avons quitté Port-d'Espagne à sept heures du matin ; après avoir traversé le quartier de Laventille, nous avons vu le village de San-Juan créé par le Gouverneur Chacon au XVIII^e siècle, une modeste église avec son presbytère, un petit temple protestant, une brigade de police et quel-

ques maisons ; il y a une belle épicerie bien achalandée et bien installée appartenant à M. Mauvel Ferreira. A San-José, je me suis arrêté pour visiter l'église de l'ancienne capitale, joli monument en pierre du XVIII^e siècle, qui contient les reliques des missionnaires assassinés à la période de colonisation, les restes d'un Evêque et d'un gouverneur de l'île. Il y a une plaque de marbre indiquant, tant du côté de l'évangile que du côté de l'épître, les noms et dates. C'est une coquette petite ville qui, après avoir été la première capitale de l'île, a été abandonnée et relevée par le gouverneur Chacon à la prise de possession de l'île par les Anglais. A citer : le presbytère, la maison de ville, la police ; la ville est sillonnée de rues et parsemée de villas aussi jolies les unes que les autres. Puis nous avons traversé la paroisse de Caronie, baignée par le plus grand fleuve de l'île, navigable tout au moins jusqu'à un gigantesque pont suspendu qui permet le passage d'une rive à l'autre.

Nous avons visité les bourgs de Curepe, Caroni, Cunapia, Chaguanas, Couva, California et nous avons fait halte à la Pointe-à-Pierre, pour visiter en détail les usines américaines pour la rectification du pétrole et de la gazoline, ce sont des établissements modernes occupant plus de 2 hectares de superficie. Ne parlant pas anglais, nous n'avons pu avoir la démonstration des opérations, cependant nous les avons suivies attentivement. L'huile noire passe d'abord dans des appareils d'où on en retire un pétrole de première qualité, semblable à celui que nous recevons à la Guadeloupe ; puis on rectifie le pétrole qu'on transforme en gazoline. L'usine est distante des maisons des chefs et employés ; tout le personnel est logé. La compagnie a un immense garage et plusieurs automobiles, elle s'appelle la *Lease Hold*. Elle a un appontement et une bouée à la mer sur laquelle vient l'extrémité de la tuyauterie conduisant aux vastes citernes de la plage. Cette installation est pratique comme tout ce que font les Américains ; l'huile est amenée dans les réservoirs de l'usine par une tuyauterie souterraine

de plus de 50 kilomètres, venant des usines à extraction (puits ou lacs).

De là, nous avons été à San-Fernando, deuxième ville de la colonie, bâtie en amphithéâtre de la mer à la montagne ; c'est un endroit de changement d'air ; le gouverneur de la colonie y possède une villa ; à citer comme monuments : l'église catholique, le temple protestant et la librairie-bibliothèque, situés sur la grande place à l'extrémité de laquelle se trouve l'hôpital. Les magasins sont très bien installés, vitrés ; il existe des succursales des maisons Stephens, Bonanza, etc.

Les quais sont à voir, la station des chemins de fer et la gare des vapeurs qui font le service de la côte. On trouve des autos de louage à raison de 3 dollars l'heure et des hôtels. La ville s'étend sur la pente de la colline, elle possède de jolies maisons d'habitation. Jusqu'à ce point, nous avons remarqué des cocoteries, trois grandes usines à sucre et beaucoup de grandes cacaoyères intercalées. A côté des plaines de cannes à sucre se trouvent des plantations de cacaoyers, la même terre est aussi bonne pour les deux cultures. A citer aussi une usine à citron, jus et citrate, etc. De San-Francisco, nous nous sommes dirigés à la Bréa, en passant par Orapuche et Brighton ; c'est un territoire avoisinant la mer, parsemé de marécages et de petits mornes plantés en cacao. Nous avons été sur l'étang d'alphaste, nous ne nous sommes pas trop aventurés, car c'était mou, il était près de midi, des petits noirs se baignaient dans les canaux d'eau traversant en tous sens le lac. Cette eau est douce, nous l'avons goûtée, elle a le goût terreux identique à celle provenant d'une potiche neuve. Il me semblait marcher sur du caoutchouc durci, nous avons visité l'usine qui fond les blocs d'asphalte, l'importante tonnellerie, puis plus loin l'usine à distiller et à rectifier, appartenant à l'Asphalte Cie. Cette compagnie a une installation importante, pour embarquer ses produits, un appontement de 5 à 600 mètres à l'extrémité duquel vient aboutir le câble transbordeur qui vient directement de

l'usine près du lac. Après avoir extrait le pétrole, la matière qui reste est envoyée à une autre usine qui se trouve plus au nord sur la côte et, là, elle subit une préparation pour servir au terrassement et à la réparation des routes.

Les puits sont situés un peu plus loin à l'autre extrémité, ils sont installés rudimentairement : une pompe mue par une petite machine à vapeur, ces pompes sont à la base d'un échafaud gigantesque qui a servi probablement à fouiller les puits. Le liquide qu'on en extrait est noir, épais, sentant le pétrole ; il est dirigé par une tuyauterie à l'usine à rectifier.

Cinq kilomètres plus loin se trouvent les mêmes installations et puits appartenant à la Compagnie anglaise *United British*.

En dehors de ces trois grandes compagnies d'exploitation, il en existe de moins importantes : *Barrack pore*, *Napparima Ltd.*, etc. On m'a même assuré qu'il y a aussi des naturels qui habitent ces régions qui ont aussi leur tuyau clandestin ; ils font entrer dans les terres avoisinantes un tube et l'huile jaillit. Ils la recueillent, la préparent rudimentairement et la vendent à Port-d'Espagne. De là, nous avons été visiter les récentes installations dans la montagne de Fysabad, installation d'extraction envoyant par des tuyaux à la Pointe-à-Pierre l'huile brute pour être travaillée. J'ai admiré les sources de l'huile sortant naturellement de terre et captée dans de vastes mares, qui forment des dépôts d'huile brute, qui répandent une forte odeur de pétrole.

Puis nous sommes retournés à Port-d'Espagne en passant par Siparia, petit village du sud de l'île, possédant une malheureuse petite église dans laquelle se trouve la Vierge miraculeuse noire, vénérée par les Hindous madras ; on y va en pèlerinage. Après avoir traversé le village de Debe, nous sommes retournés à San-Francisco, d'où nous nous sommes dirigés sur Port-d'Espagne. En revenant, nous avons failli ne pouvoir arriver à Carupe, car le Caroni, à la suite des pluies de la veille, débordait, et les plaines avoi-

sinantes étaient noyées ; on ne voyait même pas la route ; nous y avons passé ayant 40 centimètres d'eau, jusqu'aux portes de l'auto.

Le 27, nous avons assisté à une soirée au petit théâtre *Olympic*, situé dans le quartier de Belmont. Les frères Bell, mexicains, donnaient une représentation musicale, athlétique, gymnastique et vues cinématographiques. On s'est beaucoup amusé de la séance des poupées parlantes, présentées par un ventriloque ; ces poupées articulées étaient vivantes.

La Noël et le premier de l'An, nous avons été à la messe, à l'église du Rosaire, qui a pour curé le Révérend *Père Marie Joseph*, un saint Dominicain septuagénaire, qui prêche en français. D'ailleurs, c'est l'église française, on chante en français, on prêche en français. Puis, nous nous rendîmes à la Pâtisserie Suisse *Frédéric street*, où nous avons délecté des pâtés et du fromage tête de porc, servis par de gentilles dames.

Excursions.

Le vendredi et le samedi 5 janvier, nous avons été explorer le nord de l'île, grâce à l'amabilité de l'ami Macedo, qui avait mis à notre disposition son automobile et qui nous a réservé un cordial accueil à sa maison de campagne à *St-Peters*, quartier de *Carénage*. Le premier jour, nous avons visité l'église, unique monument de la commune et la petite chapelle *ex-voto* des marins à la Vierge Reine des Flots ; ces deux sanctuaires ont été restaurés dernièrement par M. Macedo ; on y va en pèlerinage tous les ans. Le second jour, nous avons été à l'atterrissage du câble anglais, station balnéaire surveillée par la troupe, située à *Macquerite Bay*, distante de 11 milles de Port-of-Spain. Puis nous nous sommes rendus à Chayearamas, où se trouve le dock flottant pouvant recevoir des navires de 10.000 tonnes. Nous avons vu le dock plonger, remonter au niveau de la mer avec facilité,

soulevant deux vapeurs de 1.500 à 2.000 tonnes, qui font le service courant de la côte. Ce dock se trouve dans une baie enfermée n'ayant pour issue que deux *Bocas* (bouches) garanties par des flots qui les masquent à la vue des navires entrant dans le golfe de Paria. Il est d'une seule pièce, structure en fer ressemblant aux grands ponts jetés sur les rivières de l'île. Les machines à assécher sont placées sur un des montants et les soupapes à immersions sont sur l'autre montant. C'est imposant à voir, et cette structure massive est mue avec une facilité surprenante.

Sur le parcours de la route, nous avons traversé le Over The saddle, Manzanilla beach, Salabya-bay, Blue-Bassin. Ce dernier endroit est station balnéaire d'eau douce provenant d'une cascade de 90 pieds de hauteur tombant dans un grand bassin naturel, fréquentée par les gens de la ville. A signaler une gigantesque entreprise non achevée, celle du percement du canal séparant la presqu'île de Chayearamas s'avancant dans la mer, du reste du pays, commencée par un gouverneur de la Colonie, pour faciliter l'entrée des navires au dock flottant. Ce canal percé de main d'hommes, traverse un lagon et est inachevé.

Dimanche 6, nous avons été visiter le parc de l'hôtel du gouvernement et entendre la musique militaire qui a exécuté de beaux morceaux sous le kiosque de la promenade publique. Toute l'aristocratie de la ville s'y était donnée rendez-vous. Visite au Consulat de France, luxueusement installé et dont le titulaire, M. Paul Serre, est aussi aimable que distingué.

Nous avons quitté la Trinidad le lundi 7 janvier, par le vapeur canadien *Chaleur*, à 5 heures de l'après-midi ; après une traversée de 20 heures, nous sommes arrivés à Barbade le mardi matin à 11 heures, débarquant chez notre neveu Collomb pour y séjourner jusqu'au Jeudi 10 au soir, afin de prendre le *Guyana*, de la Québec Line, pour nous rendre à Basse-Terre (Gua-deloupe).

TRINIDAD
FABRIQUES DE SUCRE

TONNES DE SUCRE	NOMS DES USINES	COMMUNES
20.890	Usine Ste-Madeleine,	Carapichaima.
6.505	Waterloo,	San Fernando.
5.340	Caroni,	Caroni.
4.840	Brechin Castle,	Couva.
4.553	Tennants Southern Group,	San Fernando.
4.285	Bronte,	San Fernando.
3.934	Woodford Lodge,	Chaguanas.
3.102	Tacarigua Factory,	Tacarigua.
3.006	Tennants Mission Group,	San Fernando.
2.899	Esperanza,	California.
1.880	Forres Park,	Claxton Bay.
1.050	Reform,	Reform.
892	Craignish,	Princes Town.
859	Hindustan,	San Fernando.
196	Mon Désir,	San Fernando.

MOYENNE

Exportation : £. 5.378.573.

Importation : £. 4.429.813.

1916 : Sucre, 64.231 T.

Mélasses, 495.563 gallons.

Rhum, 915.589 gallons.

Cacao, 482.870 cwt.

Café, 11.378 livres.

Asphalte, 106.142 T. rectifiées.

— 7.503 T. brutes.

Coconut, 14.537.318.

Bitter, 27.742 gallons.

STATISTIQUES

1915 : 8.591 naissances. — 5.795 décès. — 982 mariages. — Immigrants, 624.

**Histoire de la Colonisation de la Trinidad (d'après
l'ouvrage de Borde et du Révérend Père Bertrand).**

L'île de la Trinidad fut découverte par Christophe Colomb à son troisième voyage, le mardi 31 juillet 1498 ; il débarqua à la Pointe de la Galera ou pointe de la galère, c'est à ce point que les géographes firent leur point de départ des longitudes sud-américaines. (Humboldt, *Voyage aux Régions équinoxiales*, tome VIII, chap XXIV, p. 491.) Aujourd'hui, cette pointe porte le nom de *punta de la Galeota* ou de la Galiotte, celui de la Galère étant, par une erreur impardonnable des géographes modernes, désormais réservé à la pointe N.-E. de l'île. Puis Colomb ayant besoin de radouber ses navires, chercha un mouillage sûr, il aperçut de l'autre côté de la pointe la belle baie de Guaya-Guayara avec ses plantations ; il ne réussit pas à y mouiller, les ancres ne mordant plus sur les fonds de pierre. Il continua sa route, il entra dans la baie de Moraga où il fit de l'eau et arriva au Punta de la Playa ou pointe de la Plage (sud de l'île), belle plage de la baie, aujourd'hui Erin, nom celtique donné par un Irlandais, qui l'a habitée au XVIII^e siècle. Il prit possession au nom du Roi d'Espagne, en y plantant une croix. Le pays était habité, puisqu'on reconnut des empreintes sur le sable et qu'on ramassa sur le rivage des ustensiles de pêche. Colomb fut émerveillé de la fraîcheur et de la verdure de l'île : une végétation luxuriante. Il reconnut une terre qu'il appela *Isla-Santa* (île sainte), c'était pourtant le delta de l'Orénoque qu'il désirait si ardemment découvrir. Le 2 août, il acheva de longer la côte méridionale de l'île jusqu'à la pointe Jicacos qu'il appela *Punta del Arenal* ou pointe sablonneuse, nom du reste caractéristique qu'on n'a pas conservé. Au rocher élevé qui se trouve près de cette pointe, il donna le nom de *El Gallo* ou le Coq, et il mouilla ses navires en cet endroit et prit contact avec les insulaires (Caraïbes). Il y essuya une tempête et il perdit une ancre de l'une de ses caravelles ; il

donna à cet endroit le nom de *Boca de la Serpe* (bouche du serpent. Il leva l'ancre et pénétra dans le golfe de Paria. Il remarqua que l'eau de la mer était douce, l'eau des fleuves qui se jettent dans le golfe étant plus légère que l'eau salée surnage longtemps à la surface de celle-ci avant de s'y mêler ; il l'appela *Mar dulce* ou mer douce. Tel fut le premier nom du golfe de Paria. Ayant décidé de faire route pour Saint-Domingue, il traversa le golfe et atteignit les passes du Nord qui sont traversées par de redoutables courants. Il leur donna le nom de *Bocas del drago* ou bouches du dragon (W. Irving, *Life and Voyage of Columbus*, book X, ch. 11, p. 353). Continuant sa route à l'Ouest, le 5 août, il longea un long promontoire, dans l'espoir de trouver un passage moins dangereux ; à cette terre détachée de l'île il donna le nom de *Tierra de Gracia* ou terre de Grâce et non celui d'île. Les terrains étaient habités et cultivés, l'amiral fit débarquer un détachement sur les ordres du capitaine *Pearo de Terremos*, l'Européen à qui échoit l'honneur de mettre le premier le pied sur le nouveau continent. On remarqua que les habitants étaient partis et une multitude de singes sur les arbres environnants. C'était le 5 août 1498. Les naturels de l'endroit vièrent à bord le soir et ils déclarèrent que le pays s'appelait *Paria*. Le mardi 7 août, il continua son exploration jusqu'au cap qu'il appela *Punta de la Aguja* (pointe de l'aiguille) ; pendant trois jours il sonda, mais le vendredi 10 août il trouva la mer douce, calme et peu profonde et retourna son chemin ; c'était le delta de Guarapiche (De Sorgues, *Histoire de Colomb*, t. III, ch. I, p. 17), et il ancrâ le 19 août à St-Domingue.

Les naturels de l'île.

Les naturels de l'île l'appelaient *Cairi* (la terre des Colibris) (Sir W. Raleigh, *Voyage to Gujana*, p. 17), le nombre des peuplades indiennes établies dans l'île, au

moment de la découverte, s'élevait à sept : Les Aruaccas, les Chaïmas, les Tomaques, les Chaguanes, les Salives, les Quacas et les Caraïbes. Cette dernière peuplade se divisait en 5 tribus : les Nopoïos, les Yaïes, les Carine pagotos et les Cumanatotes (Humboldt, t. III, ch. IX, p. 341). Il ne reste dans l'île que des descendants des Chaïmas (Larente, *Œuvre de Las Casas*, t. I, p. 66). On dit que les terminaisons en gotos indiquent une origine caraïbe.

La Trinidad semble être destinée à rester un pays polyglotte ; outre le patois créole qui est le langage populaire, on y parle le français, l'anglais l'espagnol, le portugais et un grand nombre de dialectes africains, chinois et indiens orientaux. A en croire Jean de Lael, ces tribus sauvages obéissaient à deux chefs suprêmes : Buchunar et Maruane ; les Aruaccas étaient toujours en guerre avec les Chaïmas. Elles avaient des relations avec les Nopoïos des bords de l'Orénoque et il y avait quelquefois des réunions dans les villages qu'ils appelaient Parico (sir W. Raleigh, p. 41).

L'autorité était exercée par un chef appelé Cacique, dans les chroniques espagnoles, mais portant à Trinidad le nom de Acariwanas (sir W. Raleigh). Les naturels de l'île avaient des armes : le bart ou espèce de massue, l'arc, le carquois, garni de flèches et un bouclier en bois ; ils se livraient à l'agriculture, la chasse et la pêche. Les produits des champs n'étant pas ici, comme dans les Petites Antilles, uniquement destinés à l'usage particulier des producteurs, les Indiens de l'île en faisaient un grand commerce d'échange contre de l'or, des amulettes de pierres, des perles... avec les voisins de la côte du Paria, du Bas-Orénoque, de l'île Marguerite. Ils appelaient guanin, l'or ; gayapos, piquet pour travailler la terre ; conucos : plantation ; manares : tamis ; culebras ; pioche à manioc ; guargaris : éventail à souffler le feu ; guyares : hottes à charger sur le dos ; carbet : maison publique ; chinchowos : maison ; couï : callebasse. Ils pratiquaient la polygamie ; chez les Caraï-

Des il y avait la langue des hommes et celle des femmes, il y avait aussi la langue des vieillards (P. Gumilla, *Orinoco illustrado*, t. II, ch. XXIV, p. 285). C'est une erreur de croire qu'ils étaient anthropophages ou cannibales, ils scalpaient les morts après la bataille pour garder leurs chevelures comme trophées de leurs victoires. Leurs lois se réduisaient à la peine de mort pour l'adultère et au supplice du pal pour le vol. Leur religion admettait l'immortalité de l'âme et avait pour objet la conjuration des mauvais esprits : quelques peuplades adoraient le soleil, la lune et les étoiles, d'autres vouaient un culte, aux serpents et crapauds. Ils étaient livrés aux soins d'un pioche appelé Mariri par les Caraïbes ; c'était le sorcier, le médecin le prêtre tout à la fois. (Raynal. *Histoire philosophique et politique*, t. IV, p. 27, et Fr. A. Caulin, *Historia de la N. Audalucia*, t. 1, ch. XII, p. 88). Deux opinions contraires se demandent si les Indiens de la Trinidad étaient autochtones ; d'après une opinion vraisemblable, ils descendraient de la Floride, trop à l'étroit dans leur pays et chassés par leurs ennemis, les Caraïbes auraient passé dans leurs pirogues aux îles Lucayes, puis à Ste-Croix et dans toute la chaîne des petites Antilles, et enfin à la Trinidad et sur le continent Sud-Américain. On croit que cette migration eut lieu vers l'an 1100 de notre ère. Cette opinion se fonde premièrement sur ce que certains Indiens de la Floride parlaient une langue près la même langue que les Caraïbes et secondement sur le nom de Barrare ou homme de mer, : il n'y a rien encore homme venu par la mer que donnaient les Caraïbes simultanément aux Européens et à eux-mêmes. (Humbolt, t. IX, ch. XX V, p. 33 ; P. Labat, *Voyages aux Isles de l'Amérique*, t. IV, ch. XV, p. 333).

Ici je fais un résumé de ce que j'ai retenu des différents ouvrages sur le pays, grâce à l'extrême obligeance de M^{lle} Emilie Vanosost, commis-voyageur de la maison Stephens Ltd., qui, pendant les vacances de Noël, dimanche, 1^{er} de l'An et les soirées, se faisait un plaisir de me lire les principaux passa-

ges des ouvrages en anglais et en espagnol ; nous lui adressons ici nos sincères sentiments de reconnaissance.

Colomb, comme nous l'avons vu plus haut, étant arrivé le 19 août 1498 à St-Domingue, qui était son Gouvernement Général, souffrant de la goutte et atteint d'une ophtalmie, il n'avait pu retourner en Espagne et s'était contenté d'y diriger un de ses navires en envoyant sa relation de la découverte de l'île de la Trinité des cartes, des rapports, des documents, des objets d'or, des perles etc., au souverain d'Espagne Ferdinand. L'évêque Fonseca prêchait la croisade dans les Indes (Amérique) et faisait miroiter aux yeux des incrédules les honneurs qu'ils auraient en arrivant à conquérir le Nouveau Monde, cela s'explique car il était le surintendant des affaires des Indes et l'ennemi implacable de la gloire de Colomb. Il encouragea donc la première et l'une des plus célèbres expéditions, celle d'Alonso de Ojeda, natif de *Cuenca*, dans la Nouvelle-Castille ; il lui offrit l'autorisation nécessaire et l'équipement de sa flotille. Mais comme Ojeda n'était ni marin, ni riche, il s'associa le célèbre pilote Juan de la Cosa (comme lui compagnon de Christophe Colomb) et le marchand florentin Amerigo Vespucci. Il partit le 20 Mai 1499 du port de Sancta-Maria, situé en face de Cadix et, au bout de 24 jours, il atteignit la côte de Surinam, de là il remonta au nord en côtoyant le littoral et entra dans le golfe Paria par la bouche du Serpent, en traversant les bouches de l'Essequibo et de l'Orénoque ; il fut surpris de l'immense volume d'eau douce que vomissaient ces deux grands fleuves dans l'Océan. Arrivé à la Trinidad, il fut reçu par les Indiens avec cordialité, il trouva les marques toutes fraîches de la visite de Colomb. Après avoir visité la côte jusqu'au cap de Vela, il fit voile pour St-Domingue ; ses navires étant en mauvais état. Il retourna en Espagne en Juin 1500, avec un chargement d'Indiens qu'il vendit comme esclaves ; au retour, Amerigo Vespucci, qui n'était même pas marin, eut le talent de se faire

nommer pilote mayor de la casa de Contratacion ou chef pilote au tribunal de Commerce pour les affaires des Indes. Parvenu à ce poste, important, il se mit à dresser des cartes marines, où il se permit de désigner le continent nouvellement découvert par Colomb sous le nom de *tierra de Amerigo* ou terre de Amerigo et répandit des relations de son voyage de société dans lesquelles il falsifia les dates ; il omet les noms de ses associés, il s'attribue l'honneur de la découverte du Nouveau-Monde ; tel est l'ignoble procédé par lequel le Nouveau-Monde porte le nom d'Amérique. Barnalt ajoute même : s'il était vrai, qu'Amérigo Vespucci eût le premier reconnu la côte de Paria, la postérité se justifierait difficilement d'avoir élevé cet aventurier ignorant au rang de rival du grand Colomb par l'adaptation de son nom pour désigner le continent occidental.

Pour être plus restreint, car il faudrait des volumes pour raconter les extraits compulsés des différents ouvrages, je cite seulement des actes et par période :

1499-1504, voyage de Pédro Alonso Nino et Christoval Guerra ; ils visitent aussi l'île de Trinidad. Ce sont les premiers navigateurs qui entrent dans le golfe de Paria par les bouches du Dragon.

Voyage de Vincent Yanez, Pinzon. Découverte du Brésil et de la rivière des Amazones.

Voyage de Diégo de Lepe.

Deuxième voyage de Christoval Guerra.

Deuxième voyage de Alonso de Ojeda (traite des Indiens).

1505-1527, à la faveur de la loi de 1504, les armateurs se livrent de plus en plus au commerce d'esclaves indiens. L'île de Trinidad devient un des principaux points d'approvisionnement pour les armateurs. Des atrocités sont commises par les armateurs de la traite des Indiens à la Trinidad. Don Bartholomé de Las Casas s'émeut de si graves excès ; il était né à Séville en 1474 d'une famille espagnole, d'origine française ; il avait reçu une éducation soignée à l'Université de Salamanque et obtenu ses grades. Il

accompagna en 1502 le gouverneur Oranda à Saint-Domingue et, en 1510, était ordonné prêtre dans cet île. Les religieux s'intéressaient au sort des Indiens et les avaient pris sous leur protection. En 1516, Las Casas fut nommé protecteur universel des Indiens; en 1523 il prit l'habit de l'ordre de St-Dominique, il fit plusieurs voyages en Espagne, revendiquant leurs droits devant les assemblées et il rédigea de nombreux mémoires (Lorente, *Œuvres de Las Casas*). Il fut l'apôtre des Indiens et en convertit des milliers au catholicisme ; en 1544 à l'âge de 70 ans, il fut nommé évêque de Chiapa (Mexique). Les ennemis ne lui manquaient pas et il fut accusé, à faux, d'avoir établi ou conseillé d'établir la traite des noirs. La traite des noirs prit naissance en 1443 ou 1444, sous le règne de l'infant Don Henri ; ce sont les Portugais, qui, les premiers, allèrent chercher ces esclaves sur les côtes, de la Guinée, qu'ils vendaient aux Espagnols. Ce ne fut que plusieurs années après que ces derniers se mirent à faire, à leur profit, la traite des noirs ; en 1474, les noirs étaient nombreux à Séville. Une cédula de cette année établit l'un d'eux Mayoral ou chef des nègres ou des mulâtres des deux sexes résidant en cette ville. Ils étaient employés au service de la canne à sucre qui se cultivait alors dans le sud de l'Espagne. C'est un fait digne à remarquer que l'esclavage des noirs a suivi la culture de la canne à sucre ; comme celle-ci, il s'établit successivement en Espagne, à Madère, aux Açores, aux Canaries et enfin en Amérique ; en 1501, à St-Domingue. On voit dans les histoires que j'ai parcouru qu'en 1503, le gouverneur de St-Domingue *Oyando* demande au roi d'Espagne à faire cesser l'introduction des noirs. L'organisation du travail et les exigences des travaux des mines amenèrent un découragement parmi les noirs, qui ont fomenté, des désordres jusqu'au XIX^e siècle et le cardinal Zimenez prédisait, dès lors, que les noirs, doués d'un caractère entreprenant, s'y révolteraient en se multipliant et feraient un jour peser sur les Espagnols, le joug que

ceux-ci leur imposaient. (Raynal *Histoire philosophique et politique*, t. IV, p. 642.)

1528-1531. — On apporta la négligence pour la conquête de Trinidad ; sa richesse et sa situation la font choisir comme base des opérations sur les provinces limitrophes de l'Orénoque 1530. Le Contador de Porto-Rico, Don Antonio Sedeno, en entreprenant la conquête après avoir obtenu le gouvernement de l'Espagne, il débarque sur la côte méridionale et il est bien reçu par le cacique Chacomar, dans la baie d'Erin. Il s'y installa et y construisit un camp retranché pour se défendre contre les attaques des Indiens dont il se méfiait, qu'il appela *Casa fuerte de Paria* ou forteresse de Paria. Il laissa le fort sous la direction de Juan Gonzales et partit pour Puerto-Rico. Après son départ, les Indiens d'Uriapari livrèrent de sanglantes batailles aux Espagnols et assiégèrent le fort. Les assiégés tinrent bon jusqu'en 1532.

1532-1540. — Le roi n'ayant pas de nouvelles de Don Antonio Sedeno, nomma Don Diego de Ordaz comme *adelantado* (gouverneur) de tout le vaste territoire compris entre la mer des Caraïbes au nord et la rivière des Amazones au Sud. C'était un héroïque compagnon de Fernand Cortez, il partit de San-Luce avec une forte expédition ; arrivé à l'embouchure de l'Amazone, il fit naufrage et, dans deux canots, il put attérir à l'embouchure de l'Orénoque et de là au golfe Paria. Là il apprit que les Espagnols étaient assiégés dans un fort à Trinidad ; furieux de voir son territoire occupé, il envoya son trésorier Geronimo de Ortal s'emparer du fort et de faire prisonniers ceux qui y étaient enfermés. Le fort fut pris, une partie de la garnison se rendit et l'autre fut envoyée explorer les canots de l'Orénoque. L'expédition ne fut pas heureuse et Don Diego de Ortaz partit pour Cumana, il laissa la forteresse de Paria à la garde d'Augustin Delgado.

Don Antonio Sedeno porta plainte contre Don Diego de Ortaz ; ce dernier fut emprisonné et il fut empoisonné ; ainsi périt un des hommes les plus marquant

de la conquête américaine. Don Antonio Sedeno partit pour Cubagure, capitale des Indes ; il arriva au moment où Alonso de Herrera, nommé lieutenant de Don Diego de Ortaz, y débarqua. De vives altercations eurent lieu entre Sedeno et Herrera touchant la propriété de la forteresse de Paria. Sedeno reprend possession du fort par ruse, puis repart pour Trinidad. Aussitôt son départ, Herrera se rend à la forteresse qui lui fut livrée par son commandant Bartolome Gonzales. A cette nouvelle, Don Antonio Sedeno part de la Trinidad et vient tomber à l'improviste sur la forteresse dont il s'empare. Le traite Gonzales et le rival Herrera sont mis aux fers et conduits à la Trinidad avec les soldats prisonniers ; la garde de la forteresse est confiée au capitaine Augustin Delgado. Don Antonio Sedeno exerça son autorité avec tant de violence que la cour royale de St-Domingue envoya un juge à la Trinidad pour réprimer ses abus ; Sedeno protesta et refusa de s'y soumettre. Les soldats d'Herrera le délivrent et le conduisent à la forteresse de Paria qui lui est livrée. Les violences de Sedeno ayant augmenté par l'évasion de son rival, ses soldats se révoltent et partent pour Cubagua, se voyant abandonné, il part pour Porto-Rico et laisse à la Trinidad son lieutenant Augustin Delgado. Entre temps, Geronimo de Ortal est nommé par la Cour d'Espagne le successeur de Diego de Ortaz, et il arrive à la forteresse de Paria pendant qu'Alonso de Herrera, son ami, qu'il avait conservé comme lieutenant, partait à la conquête des trésors de Rio-Meta et y trouvait la mort. Ortal se rend à la Trinidad et gagne à sa cause le lieutenant de Sedeno, puis part pour Cubagua et retourne à la forteresse de Paria ; il se livra au commerce des esclaves indiens. Les Espagnols de Porto-Rico s'enthousiasment pour les richesses de Rio-Meta; Sedeno tire parti de cela pour former une nouvelle expédition à la conquête de Trinidad. Il embarque ses premières troupes sous les ordres du capitaine Juan Baptista et livre combat à Delgado sur le territoire de Maracapane, mais il fut repoussé. Pendant ce temps,

G. de Ortal organisait une expédition à la conquête des richesses de Rio-Meta, expédition qui eut le sort des autres, et les troupes se débandèrent, les unes allèrent à Coro, les autres sur différents points du Vénézuëla. Augustin Delgado, pendant l'expédition, avait tenu tête aux Indiens ; mais, blessé à l'œil par une flèche empoisonnée, il succomba. Don Antonio Sedeno arriva au secours de son lieutenant, mais les Espagnols qui formaient ses troupes, le forcèrent d'abandonner la conquête de l'île et de se mettre en marche pour le Rio-Meta. Sur les instances d'Ortal, un autre juge lui est envoyé de St-Domingue, ce qui provoque une nouvelle résistance de Sedeno, qui se refusa de répondre aux questions du juge ; il le fit même emprisonner et transférer à Cubagua, puis il poursuivit sa marche sur le Rio-Meta. Peu de jours après, à peu de distance du but, une femme esclave mêla du poison aux aliments qu'elle lui avait préparés et lui ravit ainsi la vie en 1540 au milieu d'horribles souffrances ; sa bande se dispersa. Une profonde négligence apportée à la conquête de la Trinidad dura encore 30 années ; la notion d'une contrée fabuleuse, riche en or et en pierreries, se répand de plus en plus parmi les Espagnols. Ce pays imaginaire se transporte peu à peu des rives de Rio-Meta au revers oriental des Andes, de la Nouvelle-Grenade, affecte d'abord au souverain de la contrée le nom de *Dorado* ou doré s'applique plus tard à ses Etats. La Trinidad, par sa situation, est appelée à subir le contre-coup de la plupart des expéditions faites à la recherche de ce Dorado. Triple expédition de Don Sebastien de Delalcazar, Don Gonzalès Ximénès, de Quesada et Nicolas Federmam, puis deux autres expéditions de Herman Perez de Quesada et de Gonzalo Pizarro. Un sieur Francisco de Orellano descend le cours de l'Amazone, traverse le golfe de Paria pour se rendre à Cubagua, se joint à une expédition de Philippe de Husten et à celle de Don Juan de Villegas et de Alonzo Perez. Il faut faire mention de l'expédition de Don Pedro de Ursua, entreprise en 1560 ; au nombre des gens em-

barqués se trouvait un sieur Lope de Aguire, homme d'un naturel inquiet et féroce qui monta une cabale, tua les chefs et s'empara du pouvoir, puis traversa le golfe de Paria, s'empara de l'île Marguerite et de la personne du gouverneur Juan Villandrando, vola le trésor royal, mit à feu et à sang la ville et les campagnes. Le tyran, attaqué par des troupes supérieures, fut battu, tua sa fille de sa propre main et se fit ensuite tuer par ses gens en 1561. Il y eut encore deux autres expéditions de Don Diego Fernandez de Zerpa et de Don Pedro Malaner de Silva. Ces entreprises échouèrent et jetèrent un grand nombre de blessés et de malades espagnols parmi les Indiens.

C'est ainsi que se formèrent, vers 1560, deux bourgades sœurs peuplées d'Espagnols indianisés ; l'une sur la rive droite de l'Orénoque, à son confluent avec le Coroni, vis-à-vis de l'île Fojardo, et l'autre sur le golfe de Paria, à l'île de la Trinidad. La première, nommée Santo-Tome-de-Guyana ou Saint-Thomas de la Guyane, occupait le site d'un ancien village indien du nom de Conquerabia. La deuxième bourgade, dont le nom est devenu Port-d'Espagne, est aujourd'hui la capitale de l'île. A l'époque où nous voilà parvenus, les deux villes précitées étaient déjà fréquentées par les Français, Anglais et Hollandais, qui venaient y trafiquer avec les Indiens. Souvent même les corsaires de ces trois nations pénétraient dans le golfe de Paria et remontaient l'Essequibo et l'Orénoque, à la recherche des navires espagnols, qu'ils voulaient intercepter en reprèsailles du droit de capture qu'exerçait l'Espagne sur tout navire étranger surpris au-delà des Tropiques.

Don Juan Ponce entreprend la difficile conquête de la Trinidad et cette seconde entreprise fut désastreuse et ne réussit pas.

Deux missionnaires Jésuites vinrent évangéliser les Indiens de l'île, réussissent à les ramener à de meilleurs sentiments, puis ils se rendent à St-Tome-de-Guyana, qui fut détruit de fond en comble par les Hollandais en 1759, sous le commandement du capitaine

Adrien Jamson. A la suite de ce désastre, les deux religieux et tout le reste de la population, réduits à la misère, se rendent à Cumana ; épuisés, ils moururent, et, parmi eux, le vénérable Père Llauri. Le Père Julian de Vergara, qui survécut, fut prié de se retirer par la suite dans la mission de Casannanare.

1580-1594. — Le mythe du *Dorado* finit par se fixer dans la région de l'Orénoque, voisine de l'île de Trinidad et il s'établit une nouvelle légende, les imaginations ardentes en sont plus que jamais enflammées ; l'adelantado Ximénès de Quesada revient d'Espagne pour reprendre ses poursuites de conquête. Il parcourt les rives de plusieurs rivières tributaires de l'Orénoque, en quête de la chimérique contrée et il y trouve la mort. Son héritier, Don Antonio de Berrio y Oruna, s'engage par serment à consacrer sa vie à la conquête du *Dorado*. Il fait à Santa Fe de Bogota les préparatifs d'une nouvelle expédition. Il se met en route par le *Cosanare* et le *Meta* et arrive enfin dans l'Orénoque.

Mais la descente du fleuve a été funeste, les embarcations furent coulées et les débris de l'expédition atteignirent le territoire du cacique Caraparua ; les Espagnols en reçoivent un accueil cordial. Berrio y Oruna ne se trouve pas découragé, il prend possession de l'île de la Trinidad comme base de ses prochaines opérations, sur la partie orientale de la Guyane. Il se rend à la Marguerite et à Cumana pour se procurer du renfort. Le gouverneur de Cumana, Don Francisco de Videz, s'arroge des droits à la possession de la Trinidad et de la Guyane et suscite contre Berrio l'animosité du Cacique Morequito, des bords de l'Orénoque.

Don Antonio de Berrio travaille à l'établissement de son autorité dans l'île et sur le continent ; il fonda, en 1591, une nouvelle ville de Santo-Tome de Guyana, à 12 lieues à l'est de la première ; c'est cette ville dont les ruines existent encore sous le nom de Vieja-Guyana et de la Fortalezas et El Castillo ou les forteresses et le château-fort.

A celle de l'île de Trinidad, il donna le nom de San

José de Oruna, en mémoire de sa mère ; il la construisit à deux lieues à l'est de Puerto de los Hispanioles, sur une petite éminence au pied de laquelle coule la jolie rivière appelée aussi St-Joseph. A la distance d'une bonne lieue, au confluent des rivières du Caroni et de St-Joseph, il établit un port qu'il nomma Porto-Grande ou Grand port. Il éleva des remparts pour la défense de la ville et il y fonda un couvent ou hospice sous l'invocation de son patron San-Antonio ou St-Antoine. Ce fut à des religieux qu'il en confia l'administration, les Pères Fr. Juan de Perralta et F. Domingo de Santa Agunda. Mais il n'abandonnait pas sa marotte du *Dorado* et il expédia huit mille hommes à la tête desquels il mit un moine instruit, qui furent tous assassinés par le Cacique de Morequito, qui se réfugia à Cumana, chez son protecteur Vides. Aussitôt instruit de la présence de Morequito à Cumana, le Gouverneur Berrio envoya des troupes le réclamer à Vides, qui le mettent à mort et ravagent son pays. Puis le Maese de Camp est envoyé en Espagne avec 300 hommes et Don Antonio mande à son fils, de venir le rejoindre ; on procède à l'acquisition des chevaux et des mules pour une nouvelle expédition à la conquête du *Dorado*.

1595. — La Reine Elisabeth d'Angleterre prend la défense des Provinces Unies de Hollande contre Philippe II d'Espagne et il se fait de nombreuses expéditions dans le Nouveau-Monde. Une des plus célèbres est celle entreprise par sir Walter Raleigh. A peine a-t-il connaissance des légendes espagnoles sur le *Dorado*, qu'il forme le projet de s'emparer de la Guyane et le capitaine Widdon, envoyé en reconnaissance, arrive à l'île de la Trinidad. Un autre marin anglais, sir Robert Rudley, y vient à la rencontre de Raleigh ; il est rejoint par le capitaine Ponham et va croiser avec lui dans la mer Caraïbe. Sir Walter Raleigh débarque à la Punta de Brea pour faire radouber ses navires ; il contourne la baie de Naparuna et vient mouiller à Puerto de los Hispanioles. Il offre aux Espagnols de trafiquer avec eux et se dit en route pour

la Virginie. Un Cacique lui apprend que la capitale est à deux lieues du mouillage et que les Espagnols sont en petit nombre. Berrio apprend l'arrivée de Raleigh, inquiet, fait demander des secours au gouverneur de Cumana et de la Marguerite. Les caciques se plaignirent à Raleigh de la cruauté des Espagnols le priant de les en débarrasser. Raleigh tombe à l'improviste sur la garnison de Puerto de los Hispanioles et marche sur la ville naissante de San-Jose de Oruna qu'il réduit en cendres ; Berrio est fait prisonnier. Puis, rejoint par deux autres navires de son expédition, il regagne la Punta del Gallo, pour se lancer à la conquête de la Mano del Dorado. Cette expédition échoua et Sir Raleigh retourne à Londres avec les débris. Don Antonio de Berrio recouvre la liberté.

1596-1597. — Les notions les plus merveilleuses sur les richesses de la Guyane sont répandues en Espagne par Domingo de Vera ; il obtient le permis illimité, embarque 300 hommes et trouve l'argent nécessaire. Des militaires de tous rangs et des familles nobles et bourgeoises se joignent à l'expédition ; douze religieux et dix séculiers y sont aussi attachés.

La patente de Ximénès de Queseda est transférée à Berrio y Oruna, avec adjonction de la Trinidad et de la Guyane ; cette grande expédition de plus de 2.000 hommes arrive à Puerto de los Hispanioles. Le Maese de Camp y apprend la capture de Berrio et la prise de possession de l'île par le gouverneur de Cumana. Un armistice était conclu à San Tome de Guyana entre Berrio et de Vides. Les lieutenants de Vides avaient capitulé à San Jose de Oruna et l'expédition débarque à Puerto de los Hispanioles.

Les Espagnols sont plongés dans la désolation ; Domingo de Vera envoie à Berrio des secours en hommes et en provisions. Il lui expédie toute une colonie d'Espagnols par voie de la Guaira, mais les envoyés le désertent, font argent de tout et s'établissent à Caracas. Le Maese de Camp, de peur de manquer de provisions, expédie une partie de son monde à San Tome de Guayana, les pirogues sont dispersées par un

gros temps, quelques-unes d'entre elles sont assaillies par les Indiens et les Espagnols mis à mort. Malgré le dévouement des religieux qui les accompagnaient, les provisions venant à manquer, Domingo de Vera se résout à envoyer à San Tome de Guyana le plus grand nombre d'Espagnols qui lui restent ; aux horreurs de la famine vient s'ajouter la maladie, une épidémie de plaies malignes vient prendre sur les malheureux Espagnols ; Don Antonio de Berrio envoie l'ordre de leur permettre de quitter l'île. Un grand nombre de familles et de religieux partent pour l'Espagne, la Marguerite, Caracas et Santa Fe de Bogota. Il ne se fixe à la Trinidad que le quart environ de toute cette nombreuse expédition et le Maese de Camp de Domingo de Vera meurt.

1598-1617. — A peine Don Antonio de Berrio reçoit-il ses premiers renforts, qu'il se met à pousser des reconnaissances pour s'assurer de la situation de la Mause ; les renseignements qu'il recueille s'accordent à la placer sur les bords du Rio-Paragua, tributaire du Caroni. Il prépare une grande expédition de tous les hommes valides qu'il a sous la main, sous le commandement du Portugais Alvare Joye. Cette expédition, forte de 300 hommes, se met en marche et s'établit sur la montagne de los Tertunos ; dans cet endroit malsain, les Espagnols sont accablés de maladies. Profitant de leur état de faiblesse, les Indiens les attaquent et en font un horrible carnage. Ils ne réussissent à gagner San Tome de Guyana qu'au nombre de 30. L'effet produit sur la population de la ville, à la vue de ces faibles débris, était désolant et Don Antonio de Berrio était assailli par des solliciteurs au désespoir. Les Espagnols forment le projet de se libérer de son autorité en l'assassinant ; ils en sont détournés par un religieux. A la nouvelle de cette conspiration, il se détermine à leur accorder la liberté de quitter son gouvernement et un grand nombre d'entre eux sont partis accompagnés de deux religieux. Ils s'engagent sans pilote dans les canaux inextricables du delta de l'Orénoque et meurent presque tous

de faire ou de la main des Indiens, parmi eux les religieux Fr. Juan de Peyuela, Fr. Manco Algas. Don Berrio ne survit pas à ce nouveau désastre ; déjà vieux et accablé, il ne tarde pas à suivre au tombeau les conquistadors Sedeno et Don Juan Ponze et son Maese de Camp Domingo de Vera. Son fils Don Ferdinand de Berrio lui succéda ; mais il était jaloux et ses plaintes restées secrètes sont portées contre lui à la Cour d'Espagne. Don Savecho Alguiza ex-gouverneur de Vénézuéla vint procéder à une enquête à la suite de laquelle il est destitué, Alguiza prend les rênes du gouvernement et Don Fernando de Berrio se rend en Espagne pour plaider sa cause au Conseil suprême ; le Roi consent à lui remettre son gouvernement après une administration de 4 ans par Don Diego Palomque. En attendant, il est nommé à un poste important à Santa Fé de Bogota et Don Palomque vient prendre les rênes du Gouvernement entre les mains d'Alguiza ; à peine installé, il reçoit l'avis d'Espagne de la prochaine invasion d'un corsaire anglais et l'ordre de prendre les mesures nécessaires. Les couvents de San Tome de Guyana et de San Jose de Oruna passent de la juridiction de la province de Santa-Fé à celle de la province de Cauca.

1618-1622. — Dès l'année qui suit sa première expédition, sir Raleigh envoie sir Lawrence Kaymis en reconnaissance dans l'Orénoque ; il essaie, d'en organiser une seconde, mais sans succès. A la mort d'Elisabeth, il est délaissé à la cour ; accusé de conspiration contre Jacques I^{er}, condamné à mort, il est enfermé pendant 13 ans à la tour de Londres. L'opinion publique, à la fin, lui fait recouvrer la liberté, mais sans être grâcié de la sentence de mort qui pèse sur lui. A peine libre, il obtient la permission d'entreprendre une autre expédition à la conquête du Dorado, sous la condition de respecter le territoire espagnol. Avec les fonds de sa femme et de quelques marchands, il vient jeter l'ancre à la Punta del Gallo, de la Trinidad. Malade, hors d'état de commander, il envoie Keymis et son fils sur l'Orénoque, à la tête de

300 hommes et il reste à la Trinidad, pour visiter les galions espagnols et visiter l'île. L'expédition débarque du dehors de San Tome de Guyana, elle tombe dans une embuscade où succombe le fils de sir Walter Raleigh. Il y eut un combat acharné à San Tome, dans lequel le Gouverneur Don Diego Palomeque fut tué ; la ville est prise d'assaut, mais réduite en cendres. Les blessés espagnols sont déposés au couvent et les femmes et les enfants sont transportés à trois lieues dans la forêt. Les Anglais fouillent les décombres de la ville et la campagne sans découvrir les richesses qu'ils convoitent ; ils exploitent sans plus de succès l'Orénoque et ses affluents voisins, ils sont attaqués plusieurs fois par les Espagnols, aidés par les Indiens des environs. Sir Lawrence Keymis évacue la Guyane et regagne la Trinidad, il est accablé de reproches par sir Walter Raleigh ; dans son désespoir, il se donne la mort et les Anglais, désabusés, demandent à s'en retourner en Angleterre. Si Walter Raleigh est obligé de se courber, d'autant que l'ambassadeur d'Espagne réclamait contre la violation du territoire, espagnol ; il arrive en Angleterre, il est remis à la tour de Londres et décapité en vertu du jugement qui pesait sur lui.

Pendant ce temps, les Indiens profitent de la faiblesse des Espagnols pour se retourner contre eux. Don Fernando de Berrio arrive juste à temps pour les sauver. Il relève la ville détruite et gouverne paisiblement l'île de la Trinidad et le continent jusqu'à sa mort en 1622. La période des luttes sanglantes de la conquête est terminée. Les Indiens insoumis se sentent trop faibles désormais pour attaquer les Espagnols ; ils sont mis en *comiendas* et paient le tribut de la capitulation. (Puisqu'ils ne payaient pas la dime, étant des *peones*, travailleurs journaliers.) Les *comiendas* ou commandeurs groupaient les Indiens en villages, les soumettaient à la loi commune en leur imposant un tribut de la capitulation, dont les caciques et fils aînés de ces chefs étaient exempts. Le revenu de cet impôt servait à payer les magistrats, les religieux,

les hôpitaux et le reste revenait au commandant. Tout en conservant les caciques, les Espagnols avaient eu le soin de rendre leur dignité tout à fait honorifique ; c'était une gloriole pour les chefs d'avoir un titre, puisqu'ils se contentaient à un moment donné de celui de capitán ou capitaine.

La Trinidad était donc composée, à cette époque des nationalités suivantes : Espagnole, Anglaise, Française, Hollandaise, Portugaise, créole (de l'espagnol *criollo*, qui signifie engendrer, produire, élever) de produits américains, issus d'Européens, nègres ou esclaves noirs, mulâtres, sang mêlé issu du propriétaire blanc et de l'esclave noire, de métis (mot provenant de l'Espagne *mestizo*, produit issu d'individu non pas de races mais d'espèces différentes), produits par les blancs et les indiennes ; des zambos ou cagneux, produit du nègre et de l'Indien, en enfin des races caraïbes, etc.

Il est bon de parler de la Constitution du pays à cette époque : Cette population de races et couleurs différentes était dirigée par un gouverneur ou capitaine général, présidant à la fois aux destinées de l'île de la Trinidad et de la Guyane ; ces deux contrées, depuis la conquête de Don Antonio de Berrio y Oruna ne formant qu'un seul et même gouvernement, sous la dépendance de la vice-royauté du nouveau royaume de Grenade. Vu les expéditions de Dorado, le Gouverneur, avait les pouvoirs militaires et diplomatiques les plus étendus et illimités pour la justice ; il était assisté, pour la justice, d'un juriconsulte nommé et salarié par le roi, qui avait le titre d'assesseur du gouverneur ; on ne pouvait en appeler les décisions qu'à l'audience royale de Santa-Fé de Bogota (Cadazzi. *Geografía política de Venezuela*, p. 204. Une autorité aussi absolue ne pouvait s'exercer sans contre-partie ; elle était tempérée dans chacune des deux capitales par une corporation électorale appelée *Cabildo* ou *Ayuntamiento*, c'est-à-dire assemblée. Cette corporation tout à la fois politique, législative, administrative et municipale, était d'origine démocratique. Le *cabildo*

était élu chaque année par les contribuables et était présidé par deux alcades ou magistrats ; les pouvoirs des deux magistrats étaient égaux, cependant le premier élu avait le pas sur le second, qui était considéré comme suppléant. Ces alcades avaient sous leurs ordres des Regidores ou officiers municipaux, aussi élus et qui remplissaient les fonctions de juge de paix. Chacun d'eux avait son tribunal légal ; en outre des délits et contraventions, en jugeait aussi les crimes de peu de gravité, tels que les larcins et vols sans effraction. Comme pouvoir administratif et municipal, le cabildo avait à sa charge l'inspection de la halle et du marché, la police des places publiques, des rues, l'administration des domaines publics et des droits d'importation et la perception des constructions et revenus publics.

Les lois en vigueur étaient celles de 1681, Chap II. *La recopilacion de leyes de los reynos de las Indias*, Compilation des lois du royaume des Indes).

En 1644, Don Antonio de Berrio avait institué un troisième tribunal confirmé par lettres patentées royales sous le nom de Santa Hermandad ou Ste-Confraternité ; ce tribunal inquisitionnel, établi à Trinidad, a existé même pendant l'occupation anglaise ; transformé en société laïque, la Santa Hermandad a duré jusque vers le milieu du siècle dernier ; on peut même dire, d'après Borde, qu'elle est encore en existence sous le nom nouveau de Confrérie du Saint-Sacrement.

Quoique les couvents ou hospices étaient sous la direction de celui de Caracas, l'île entière était sous la juridiction spirituelle du diocèse de Porto-Rico ; c'était l'évêque de Porto-Rico qui nommait le curé et le vicaire de la paroisse de Don José de Oruna. Le pays n'était pas très cultivé, les Indiens ou autres ayant beaucoup négligé les champs ; cependant, les principales cultures étaient : tabac, coton, café et roucoux (le cacao n'était pas planté à cette époque), bananes, manioc, légumes de toutes espèces. Ils étaient plutôt éleveurs de bœufs et de cochons (d'après

Reynal, les forêts en étaient peuplées). Des marchands de l'île Marguerite, de la côte de Cumana et les Hollandais de l'Essequibo remontaient le Caroni pour échanger le sel, les étoffes, les spiritueux contre du tabac, coton, cuir et viandes salées, mais ces échanges se faisaient à San-José ou à Puerto de los Hispanioles.

San-José, ville capitale, comptait à peine 600 âmes ; elle comprenait 60 feux et des ouvrages de défense, ces édifices étaient une *Casa-Fuerte* ou château-fort, qui servait de caserne à la garnison, un *Casa Real* ou Palais du Gouverneur. Un Cabildo servait de salles de caset et de tribunal, une église, un couvent ou hospice, le tout couvert de chaume. Il n'y avait qu'une autre agglomération d'Indiens et d'Espagnols, c'était Puerto de los Hispanioles ; nul autre point de l'île n'était habité par les envahisseurs.

1027-1640. — Il faut que nous jetions un coup d'œil sur les événements qui se passaient à ce moment en Europe et principalement en Espagne.

L'Espagne, à la découverte du Nouveau-Monde, achevait de s'unifier ; c'est de l'année même du premier voyage de Ch. Colomb que date la prise de Grenade ; mais bien qu'elle eut acquis des forces par son unification, elle n'occupait encore qu'une place secondaire dans le système politique de l'Europe. Elle ne commença à acquérir une véritable importance que par les richesses que lui apportèrent ses colonies transatlantiques, sa marche ascendante est continue. L'or américain, remué par la main habile de Ferdinand le Catholique, la met bientôt à la tête des Nations, elle était à l'apogée de sa grandeur avec le Mexique et le Pérou ; l'or affluait dans les caisses de l'Etat sous le règne de Philippe II et la ruine de la puissance espagnole sous Philippe III. Philippe IV, parvenu au trône, subit des guerres désastreuses, dont le contre-coup se fit sentir aux colonies ; à ce moment, on réunit l'île de la Trinidad, les deux provinces de Cumana et de la Guyane sous un seul gouvernement dit de la Nouvelle-Andalousie. Les manufactures de l'Espagne ne pouvant

suffire à la Colonie, il se produisit un développement de commerce illicite les étrangers, qui cherchèrent à s'installer aux Antilles et à la Guyane. En 1625, pendant la guerre de trente ans, les Français et Anglais, par une bizarre coïncidence, débarquent le même jour aux deux points opposés de la côte de Saint-Christophe (Saint-Kitts). Les premiers sous la conduite d'Esnambuc et les seconds sous le commandement de sir Thomas Warner. D'après Byron Edward, *History of the B. V. Indies* à part Trinidad, les petites Antilles n'étaient encore habitées que par les Caraïbes. Au lieu de se quereller et de s'en disputer la possession, les deux conquérants convinrent avec sagesse de se la partager amicalement et de rester unis quand même, les métropoles se feraient la guerre en Europe. En 1626, d'Esnambuc après avoir soumis les Indiens, envoya son lieutenant d'Olive visiter les îles voisines ; sur son rapport, d'Esnambuc fit occuper la Guadeloupe et la Martinique (Dutertre, *Histoire des Antilles*, tome II). Les Anglais suivirent l'exemple et en 1628, occupent les deux petites îles de Las Nieves (Newis) et de Barbara. L'année suivante, en 1629, ils s'établissent aussi dans l'île de la Nouvelle-Providence, une des Lucayes, et trois ans après, en 1632, dans celles de Marderate et d'Antigua (St-Martin, à *History of British colonies*, t. II). Les Hollandais aussi, après s'être établi dans la Guyane (Essequibo, Berbice et Demerary), même au Brésil, jugent nécessaire d'occuper Tobago en 1632 et lui donnèrent le nom de Nouveau-Walcheren (Byron Edward, t. IV, page 277).

Les Espagnols disputent ces conquêtes des îles, dont ils se croyaient les légitimes propriétaires et, dès 1630, on voit arriver à St-Dominique une flotte de 15 frégates, sous le commandement de l'amiral Frédéric de Tolède et 24 transports pour exterminer les pirates ; les Espagnols chassent les Français et les Anglais de l'île de St-Christophe. Mais l'orage passe, les opiniâtres étrangers venaient relever les établissements ruinés et reprendre possession des territoires.

De son côté, le capitaine général Don Diego Lopez de Escobar, gouverneur de la Nouvelle-Andalousie, chassa les Hollandais de Tobago, St-Christophe, la Guyane et le Brésil, l'île de Tobago ne put être occupée par les Espagnols, déjà trop peu nombreux dans les établissements qu'ils avaient formés. Voilà la situation du moment des Espagnols : la Nouvelle-Andalousie avec un territoire plus vaste que celui de la péninsule entière, était encore déserte, sa principale province, celle de Cumana, n'était encore habitée par les Espagnols que dans sa ville unique la Nueva-Cordova ou Nouvelle Cordoue, aujourd'hui Cumana ou (Coumana) ; la seconde ville, celle de San Felipe de Austria ou Saint-Philippe d'Autriche, aujourd'hui Cariaco, avait été détruite en 1630 par les Caraïbes et était en ruines, tout le reste du pays était aux mains des naturels, les Indiens Cumanagotos et Palenques.

La province de Guyana ne possédait qu'une ville Santo-Tome ; quant à la Trinidad, son union avec Cumana n'avait guère avancée sa colonisation ; elle n'avait qu'une ville San-Tome de Aruna, Puerto de los Hispaniols n'était toujours qu'un village de quelques cabanes de pêcheurs.

1640-1680. — Les boucaniers et flibustiers anglais, français et hollandais portent les coups les plus cruels à la monarchie espagnole ; ces gens s'étaient établis dans l'île St-Domingue et de la Torture ; ils étaient solidaires et n'avaient aucune patrie ; ils avaient formé une confrérie politico-religieuse sous la dénomination de *Frères de la Côte*. Ils avaient juré aide réciproque, ils partageaient le butin pris et ils étaient d'une témérité à tout entreprendre. Les flibustiers anglais se retirent à la Barbade et à la Jamaïque et les Hollandais à St-Martin, St-Eustache et Tobago.

Les Hollandais, en 1670, mettent à sac et au pillage la ville de Santo-Tome de Guyana, remontent le Caroni et s'emparent de *San José de Oruna* sans coup férir. Ils sont assaillis à la descente de la rivière par les Espagnols unis aux Indiens ; à la même époque, 1672, les Anglais débarquent sur la côte orientale de

Trinidad, ils sont aussi chassés par les Espagnols aidés des Indiens. La Trinidad, en 1677, est ravagée par les Français, commandés par le marquis d'Angermes de Maintenon, qui ravagea aussi Cumana et Caracas, il reçoit le gouvernement de l'île de Marie-Galante pour prix de ses services. Une excessive détresse est occasionnée par ces ravages de l'île. De 1640 à 1680, voici le nom des gouverneurs :

- Don Martin de MENDOZA y la Hoz, en 1640 ;
- Juan DE URPIN, de 1641 à 1645.
- Christobal DE VERA, provisoirement.
- Pedro de BRIZUELA, en 1656.
- Juan de VIEDMA, de 1659 à 1664.
- Jose DE ASPE y ZURNIGA, 1665.
- Francisco Ventura y RADA, en 1665.
- Francisco Baptista de VALDEZ, provisoirement.
- Jean Bravo de ACUNA, en 1667.
- Diego Ximénès de ALDANA, en 1670.
- De 1680 à 1706 :
- Don Tiburcio de Aspe y ZUNIGA.
- Don Diego SUAREZ Ponce de LEON.
- Don Sebastian de ROSETA.
- Don Jose de Lon y ECHALES.
- Don Francisco Ruiz de AGUIRRE.

Dans cette période, les Indiens firent de l'hostilité au gouvernement espagnol ; Francisco Rodriguez Leite, natif de Cumana, préconisa la colonisation morale, élabora un plan de mission évangélique et demanda six ou huit religieux de St-François. Son mémoire, approuvé par l'évêque de Porto-Rico, Fray Don Donion Lopez de Aro, fut bien accueilli par la cour d'Espagne qui, déjà en 1651, avait décidé de cesser toute expédition militaire contre les Indiens. Les religieux de St-François étaient les premiers colonisateurs dès 1650 ; ils avaient débarqué à l'île de la Grenade où les Espagnols n'avaient pas porté les armes ; malheureusement, ils trouvèrent l'île déjà occupée par les Français et repartirent pour Cumana.

En Espagne, ce furent les Récollets qui fondèrent, dans la Nouvelle-Andalousie, 17 villages indiens. Le premier gouverneur particulier de Trinidad, Don Tiburcio de Aspe y Zuniga, aussitôt son arrivée à San-Jose de Oruna, se préoccupe vivement de la fondation des missions ; par deux fois, il s'adresse inutilement au R. P. préfet de Cumana ; enfin, en septembre 1682, deux religieux capucins catalans, les R. P. Angel de Martaral et Pablo de Blancs et un frère convers Raon de Figuerola arrivèrent simultanément dans l'île. Le gouverneur les entretint avec chaleur et les décida à établir des missions en Guyane, mais le R. P. Angel de Martaval rendit le dernier soupir le 8 novembre 1682, et les deux autres revinrent à Trinidad, puis sont partis pour l'Espagne, afin de former des missions pour Trinidad et Guyane. Arrivés à la Havane, le R. P. Pablo de Blancs mourut et le digne frère Angel de Havaneras, qui l'avait accompagné, continua pour l'Espagne. Il réussit au bout de 3 ans à décider le roi Charles II, qui désigna le personnel ; il se composait de 7 pères et de 3 frères capucins, savoir :

R. P. frères Tomas de Lupian, Gabriel de Barcelona, José de Ezeba, Pedro de Aneto, Arcangel de Barcelona, Basilio de Barcelona, Félix de Mosset.

Les frères : Sylvestre de Montargull, Gil de Villamayor et Angel de Llavaneras (P. Balme, *Definicion de la provincia de Catalumida*).

Les missionnaires quittèrent l'Espagne le 20 juin 1687 et le 16 août ils débarquèrent à la Punta del Gallo où ils séjournèrent jusqu'au 22. Le 25, on arriva à Puerto de los Hispaniols et le lendemain on remonta en pirogues la rivière de Caroni, alors appelée *Aripo*, jusqu'à Porto-Grande, où l'on arriva le 27. Un nouveau gouverneur, porteur des instructions du Roi, Don Sebastien de Roseta, avait accompagné les religieux ; il succédait à Don Diego Suarez Ponce de Leon, qui, lui-même, avait remplacé depuis peu le Gouverneur particulier Don Tiburcio de Aspe y Zuniga. Le lendemain, ils se rendirent à San José de

Oruna, où ils furent reçus en grande pompe ; le R. P. Gabriel de Barcelona entonna le *Te Deum* et chanta la messe, puis les religieux allèrent au couvent de San Antonio qui ne possédait que deux prêtres (religieux observantins). On y mit trois pièces à leur disposition ; le couvent était pauvre, la chapelle était sans porte, ses murailles de tapia ou torchis et ses vases sacrés de cuni. Sur ces entrefaites, arrivèrent de Cumana deux autres religieux capucins catalans. le R. P. Thomas de Barcelona et le frère Ramon de Figuerola, que nous avons vu avec cinq frères de Mont-raral et de Blancs. Ainsi porté au nombre de 12, ils tinrent chapitre dans la petite église et, en présence de l'ancien et du nouveau gouverneur, du clergé et des principaux habitants, ils élurent préfet le R. P. Thomas de Barcelona. L'élection faite, ils s'occupèrent des incomiendos ou commanderies établis dans l'île ; elles étaient au nombre de trois : Aricagua, Tacarigua et Arauca ; le première, située à une lieue à l'ouest de la ville, la seconde à une lieue et la troisième à deux lieues à l'est. Une cédula royale du 6 mars 1687 voulait que ces villages d'Indiens idolâtres payant tribut de capitulation fussent transformés en mission : elle affranchissait de tout tribut les Indiens de ces missions pendant 20 ans, à compter du jour de leur conversion à la foi catholique, n'autorisait leur travail dans les plantations espagnols que sous l'expresse condition de leur libre consentement. Le R. P. Félix de Mosset et le frère Gil de Villamayor furent désignés pour Aricagua, le R. P. Josué de Ezeba et Pedro de Aneta pour Tacarigua ; les R. P. Gabriel de Barcelona et Thomas de Lupiom pour Arauca. Le 13 octobre, le R. P. préfet, le P. Adangel et le Père Angel de Llanereras partirent à la recherche des sites propices à l'établissement des missions et se rendirent avec le juge et le trésorier à Guaracara et convièrent les chefs indiens à une conférence. Le 15, ils arrivèrent à une grande savane où ils trouvèrent 150 chefs indiens. Le juge prend aussitôt la parole et explique le but de la visite des religieux ; ils demeurent libres,

mais le roi veut qu'ils se fassent catholiques. Ces explications ayant été favorablement accueillies, on s'occupe dès le lendemain du site de la mission, de l'emplacement de l'église dédiée à l'Annonciation ou Annonciation de Nazareth, ce site est l'emplacement actuel du bourg de Savanna Grande. C'est ainsi que se forma les missions de Guairia aujourd'hui Naparima, au pied de la montagne isolée ; on détermina l'emplacement de l'église dédiée à la Provisima Conception ou Immaculée Conception de N. D. Ce site est l'emplacement actuel de la ville de San-Fernando.

Un mois après, le révérend Père préfet, le R. P. Gabriel de Barcelona, le R. P. Félix de Mosset et le frère Gil de Villamayor, accompagnés d'un jeune Catalan, explorèrent la rive droite de Cuaracara, sur la rive gauche de la petite rivière de Savanetar ou petite savane ; ils trouvèrent un site convenable où ils élevèrent une église, qu'ils dédièrent à Sainte-Anna ou Ste-Anne. A côté, ils construisirent un petit presbytère de deux chambres et y laissèrent le R. P. Félix de Mosset et le jeune Catalan ; le 23 Mai 1687, se célébra la première messe. Les trois autres religieux se dirigèrent ensuite sur la montagne Monserratie (Monserrat), au pied de laquelle ils fondèrent une autre mission du nom du lieu. Ces deux missions ne donnèrent naissance à aucune ville. A la Trinidad, il fut encore créé une mission sur les bords de la petite rivière Arena, qui se-jette dans le Tumpuna, un des affluents du Caroni, à mi-chemin de la montagne des Tamamaques. Le R. P. Basile de Barcelona la dirigea, elle fut dédiée au fondateur de l'ordre San Francisco, on ajoute de los Arenales ou Saint-François-des-Sables, la première messe y fut célébrée le jour de Pâques 1688. Cette mission ne donna naissance à aucun centre de population. Insuffisants, les religieux firent appel en Espagne ; ils reçurent, en 1690, quatre pères. Le R. P. Estevan de San Felice, José Francisco de Barcelona, Lucien de Vique, Baustia de Nigo. Le 27 septembre 1690, on tint chapitre dans la mission mère de Naparima et le R. P. José de Ezeba fut élu préfet à la

place du R. P. Thomas de Barcelona et il fut décidé de fonder trois nouvelles missions : une à Mayaro, une à Guyaguya et à Moruga ; les R. P. Esteva de San Felico et José Francisco de Barcelona furent chargés de l'établissement des missions qui eut lieu en 1691 ; ce dernier fonda celle de Guyaguyare, dédiée à San-José (St-Joseph de Carrero) ; ces trois fondations ne donnèrent naissance à aucun village important.

En 1692, on tint chapitre à Naporima et le R. P. Gabriel de Barcelona fut élu préfet à la place du R. P. José de Ezeba ; cette même année, quatre missionnaires arrivèrent d'Espagne : R. P. Ambroisie de Matarol, Antonio de Prades, Ignacio de Valforgina, Marco de Vigue.

Les trois premiers furent désignés pour aller établir des missions dans la Guyane. A la Trinidad, trois missions furent abandonnées (Mayaro, Moruga et San Francisco de los Arénalos) par suite des révoltes d'Indiens ; le résultat était atteint, puisque les fondations des pères capucins catalans réduisirent à la vie civile environ 5.000 Indiens. Les églises étaient toujours construites dans la direction de l'Orient à l'Occident ; ces missions étaient de véritables colonies agricoles ; on s'y livrait à la culture des champs et à l'élevage des bestiaux et animaux de basse-cour. La culture principale était celle du cacao, culture nouvelle introduite dans l'île par les Hollandais de l'île de Curaçao, au milieu du siècle. Cet arbre venait de la Guyane, d'où on le croit originaire. Dans les champs plantés en cacao se cultivaient aussi, pendant les trois premières années de la plantation : le maïs, le manioc, la banane et autres denrées alimentaires ; telle est encore aujourd'hui la manière dont se forment les cacaoyères dans le pays. Les Indiens étaient tenus de travailler pendant quatre jours, les deux derniers jours de la semaine étaient affectés à la construction et à la réparation de leurs chaumières et de leurs denrées, le dimanche était consacré aux exercices religieux et à l'instruction. Ils vivaient sous l'autorité

excessive des missionnaires, tant au temporel qu'au spirituel. Le zèle déployé par ces religieux mérite les plus grands éloges ; rien ne leur coûtait pour gagner les Indiens à la foi et ils furent les colonisateurs de la Trinidad. Sur les ving-deux qui vinrent d'Espagne et de Cumana, de 1682 à 1692, quinze succombèrent à la lutte, dont douze de mort naturelle et trois de mort violente. Ceux qui moururent de mort naturelle sont :

1° Le Père Angel de Matarol, à Mariguaca, 8 Novembre 1662.

2° Le Père Pablo de Blancs, à La Havane, 20 Juillet 1683.

3° Le Père Thomas de Lupion, à Mariguaca, en 1688.

4° Le Père Arcangel de Barcelona, à Naparima.

5° Le Père Basillio de Barcelona, à San-Francisco, 7 Septembre 1689.

6° Le Père José de Ezeba, à Caracas, 8 Octobre 1694.

7° Le frère Sylvestre de Martagall, à la Guayra, en 1694.

8° Le frère Lucien de Vique, à Caracas, Décembre 1694.

9° Le Père Ambrosio de Martarol, à los Tortumas, en 1695.

10° Le frère Angel de Llavaneros, à Naparima, 2 Février 1697.

11° Le Père Pedro de Aneto, à Naparina, 9 Mai 1698.

12° Le frère Félix de Mosset, à Naparina, 2 Février 1699.

Les trois religieux qui moururent de mort violente sont :

Le Père Estevan de San Felice, le Père Marco de Vique, le frère Ramon de Figuerola, tous trois assassinés à la mission de San Francisco de los Arenales, qui fut détruite par les Indiens Tamanaques. Le même jour, le Gouverneur Don José de Léon y Echales, accompagné du cartador ou trésorier Don Nicolas de Sales, du greffier Don Mateo de Aponte, du chirurgien José Moralès et de deux soldats, furent aussi as-

sassinés, entre le Caroni et la montagne. Cette révolte fut réprimée par le maître de camp Don Pedro de Fernandez de la Vega, le capitaine Don Vincente, le général indien Anthonio de la Cruz et le commandant Don Diégo de Martiez ; ils poursuivirent les Indiens dans la montagne des Tamanaques, les culbutèrent de l'autre côté de l'île et les assiégèrent dans une île de la côte (plage des Cocotiers), à l'est. Ces Caraïbes se suicident en se noyant, on n'en captura que 84, hommes, femmes et enfants, qui furent conduits à la capitale le 2 Janvier 1700. Là, ils furent jugés et tous condamnés à mort, sauf les femmes et enfants de douze ans, qui furent réduits en esclavage et répartis parmi les Espagnos. Le cabildo décréta que les alcaldes, les religieux et les notables des environs se rendraient à la mission abandonnée pour recueillir les ossements des victimes et les transporter à l'église de San José de Oruna. Ce fut le 15 Avril 1701 que les compagnons se mirent en route avec tout le nécessaire ; à leur grand étonnement, ils trouvèrent le sang aussi frais que s'il venait d'être répandu (à l'église, au sentier du village et à la porte de la cuisine), les trois endroits où avaient succombé les martyrs. La tranchée dans laquelle les cadavres avaient été jetés fut déblayée et, ô surprise merveilleuse ! les corps se présentèrent aussi sains, aussi souples qu'au moment de la mort. Cette conservation miraculeuse fut considérée comme le signe évident de la sainteté des religieux ; il y avait 16 mois qu'ils avaient été assassinés. Les corps furent transportés à San José de Oruna et demeurèrent exposés pendant 9 jours à l'église de la capitale sans donner le moindre signe de décomposition ; ils furent inhumés avec pompe officielle dans le chœur de l'église. (La nouvelle église a été rebâtie sur l'emplacement de l'ancienne ; à mon passage dans cette ville, qui n'est plus capitale de l'île, je me suis fait montrer l'emplacement où reposent les restes mutilés de ces martyrs de la foi chrétienne.) Acte public établi à Trinidad, en 1710, attestant ce récit et remis au Conseil suprême des Indes, en Espagne.

Deux ans après, huit nouveaux missionnaires arrivaient d'Espagne :

Le R. P. Francisco de Saltra, Ramon de Villafranca, Angel de Matarol, Ambrosio de Julian, Gaspar de Roda, Severo de Barcelona, JJuan Batista de Valles et le frère Ambrosio de Lluxix.

En 1703 il en arriva trois autres, conduits par le frère Gil de Villamayor : R. P. José de los Prades del Rey, Bautista de Mouros et Mateo de Argentin.

De ces dix-huit religieux, trois moururent : R. P. Tonnio de Barcelona, 14 avril 1703 ; Gabriel de Barcelona, 8 Février 1706 ; Francisco de Barcelona, 3 Août 1706 ; ayant tous plus de 15 ans de mission.

Au moyen de ces secours et de la vigilance exercée par le nouveau Gouverneur Don Francisco Ruiz de Aguirre, qui succéda, en 1700, à l'infortuné Don José de Leon y Echales, les Indiens restèrent soumis et les missions prospérèrent.

La Colonie ne fut inquiétée qu'une seule fois, au cours de la guerre du Palatinat, en 1690 ; le comte de Blenac, gouverneur général des îles françaises de l'Amérique, recevait l'ordre du gouvernement français d'attaquer les Anglais, les Hollandais et les Espagnols. Il décida d'aller lui-même attaquer St-Christophe et St-Eustache et chargea le commandant Le Vassor de la Touche d'attaquer Trinidad. Ce dernier partit de la Martinique avec 200 hommes de milice et débarqua à Porto-Grande, poursuivit les Espagnols, qui se réfugièrent à la place forte de San-José de Oruna, où ils s'arrêtèrent et se défendirent vaillamment. Le Vassor, blessé grièvement et incapable de diriger l'expédition, les Français battirent en retraite et se rembarquèrent sans être inquiétés. (Sydney Daney, t. 2, p. 266.)

Gouverneurs de la période 1706-1727 : Don Felipe de Artieda, Don Christobal, Félix de Guzman, Don Pedro de Yarza, Don Martin Perez de Anda y Salazar.

Avec la soumission des Indiens, l'agriculture s'étendit dans le pays et devint florissante ; le frère jésuite José Gumilla, qui visita l'île en 1732, rapporte qu'in-

dépendamment des cultures naissantes de canne à sucre et d'indigo, le maïs était produit en grande abondance et avait pris l'importance d'une denrée d'exportation ; il admira la fertilité du sol, où la vigne mûrit aussi bien qu'en Espagne, s'émerveilla de la production considérable de cacao, espèce supérieure à celui de Caracas et des autres côtes. Les espèces qui existent encore sont : le cacao criollo ou créole, c'est le *C. Guianensis* des botanistes, parce qu'il vient de la Guyane et le cacao forastero ou étranger venu du Brésil (*C. Brasiliensis*). Ce dernier est inférieur au premier et porte un fruit rouge, l'autre est jaune.

A cette époque, les missions ne manquaient pas de bras, mais les colons ne trouvaient pas de laboureurs ; le 27 Août 1701, un asiento (marché conclu entre deux nations) entre les rois de France et d'Espagne et le sieur du Casse (ex-nom de la Compagnie Royale de Guinée) fut passé pour fournitures de nègres aux Indes espagnoles, à raison de 4.500 par an et pendant 10 ans. Ce secours aida au relèvement de la Trinidad, qui connut, sous le règne habile de Philippe V, une ère de prospérité.

Les cultivateurs s'étant plaints au roi de l'accaparement de la main-d'œuvre indienne par les missions, les missions furent transformées en missions de doctrine et il fut ordonné aux religieux de la Trinidad de se transporter à la Guyane. Ils s'y refusèrent, demandant à se rendre en Espagne, ce qui leur fut refusé. Ils s'embarquèrent tout de même à bord d'un navire français ; la colonisation, par suite du travail libre des Indiens, prend un avancement rapide. Les religieux arrivent à se faire diriger sur la Guyane et retournent à la Trinidad. Cette seconde tentative de colonisation de la Guyane ne profite qu'à la Trinidad.

1727-1735. — Gouverneurs : Don Agustin de Arredondo, Don Bartolomé de Aldunate y Rada.

En 1727, au moment où le travail des noirs et des Indiens donnait un résultat agricole excellent, une grande calamité atteint l'île : la perte totale de sa culture de cacao par la maladie des arbres, qui fleuris-

saient, mais les fruits ne mûrissaient pas. D'après l'historien E. L. Joseph, ce malheur eut lieu, d'après des papiers de famille, en 1725. La misère publique étreint la Colonie, les émigrations ont lieu et la population espagnole n'est plus que de 162 habitants ; la capitale San José de Oruna est abandonnée et tombe en ruines. Vu la misère, le Gouverneur Augustin de Arrendondo se retira du Gouvernement de l'île, qu'il confia par intérim au colonel Don Bartolomé de Aldunate y Rada. Ce dernier exerça le commandement pendant trois ans et mourut en 1733, à San-José, où il reçut la sépulture. C'est sous son administration que la Trinidad parvint à la limite extrême de sa décadence. Aucun événement important n'est signalé, sauf un affaissement du terrain, survenu sur le bord du chemin conduisant aux missions, lequel aurait donné naissance à un étang d'alphalte ou bitume, à la grande terreur des habitants. Un second événement est celui de l'assassinat, en 1733, de l'évêque français Mgr Nicolas Gervais de Labride et de deux chapelains, au cano d'Aguire du delta de l'Orénoque ; les corps de ces trois martyrs furent recueillis et ils furent transportés à San-José de Oruna; ils reçurent la sépulture au chœur de la cathédrale au commencement du XVIII^e siècle ; on voyait le sarcophage de l'évêque, du côté de l'Evangile et celui des deux chapelains du côté de l'épître ; les deux portaient inscription et épitaphe.

La mort de Don Bartholomé laissa le Gouvernement entre les mains des alcades Don José Orbray et Don Pedro Ximénès ; le cabildo institua un troisième dit de la Santa Hermandad et présidant aux affaires ecclésiastiques.

La Trinidad était autonome, relevait financièrement, en 1731, de Santa-Fé-de-Bogota jusqu'en 1762. Le premier soin du nouveau gouvernement fut de placer les missions de Trinidad sous le contrôle des Gouverneurs de Cumana, les pères Capucins catalans avaient repris possession de leurs missions du Caroni et ne demandaient qu'à s'étendre.

1735-1757. — Gouverneurs : Don Estevan Simon de Linan y Vera, Don Pedro Espinosa de los Monteros, Don Juan José Salcedo, Don Francisco Nanclares.

Pour comble de malheur, la menace d'une invasion anglaise succéda bientôt à la variole ; l'Angleterre, ennemie de l'Espagne pendant la guerre de la succession d'Autriche, avait, comme de coutume, dirigé une partie de ses forces navales contre les colons des Antilles, le golfe de Paria et le cours de l'Orénoque (1740). Plusieurs villes du continent sud-américain et des missions furent saccagées et brûlées.

Dans la crainte des hostilités, les colons de l'île adressèrent en 1740 une pétition au roi Philippe V pour lui demander le secours d'une cinquantaine d'hommes de troupe, en sus des vingt hommes auxquels était confiée la garde du fortin de Caroni. Ce document offre beaucoup d'intérêt en ce qu'il jette une grande clarté sur l'état d'abaissement du pays, treize ans après la perte de sa principale culture. Il signale au roi que, même en temps de paix, le renfort des troupes offrirait deux grands avantages au pays, à savoir : celui de procurer des époux aux femmes dont le nombre est de beaucoup supérieur à celui des hommes et celui, non moins important, de faciliter les échanges, si les soldats reçoivent leur solde en monnaie de billon, attendu que le numéraire manque totalement, comme à St-Domingue et à Porto-Rico. Il se termine par un appel à la générosité du monarque en faveur des malheureux colons appauvris par la ruine de leurs cultures de cacao, qu'ils ne possèdent, entre eux tous, qu'un seul vêtement de rechange présentable, qu'ils se passent à tour de rôle pour aller à l'église, une fois l'an, remplir leurs devoirs. On ne saurait présenter un tableau plus saisissant de la misère publique à cette époque.

Une cédula du 12 février 1742 rattache à nouveau Trinidad à Caracas, pour éviter la contrebande qui se pratique sur une grande échelle par les Français et les Hollandais, surtout les Hollandais (le mot flamand *escalín* est aujourd'hui employé dans le pays pour dé-

signer le real sancillo ou simple, il vaut environ douze sous).

A toutes ces calamités vinrent s'ajouter les dissensions politiques ; le Gouverneur Don Estevan était parti pour Cumana, sans donner avis au cabildo, et avait laissé au major militaire Espinosa le gouvernement de l'île en juillet 1743. Le cabildo s'assemble aussitôt en tumulte et décide que la nomination du major est illégale, le gouvernement dut revenir aux alcades et destitua le major de ses fonctions publiques. Le major protesta et appela la milice sous les armes, le cabildo donna contre-ordre et injonction au major de venir se présenter à la barre. La milice obtempéra aux ordres du cabildo, le major Espinosa se réfugia à Port-d'Espagne, abandonnant la capitale à la population insurgée contre son autorité. Les choses restèrent en l'état jusqu'au retour du Gouverneur, avril 1745, et elles s'aggravèrent considérablement. La population et la milice se révoltèrent contre le gouverneur, s'emparèrent de lui et le conduisirent à Port-d'Espagne, où il fut jeté les fers aux pieds dans la casa real ; puis on saisit ses biens. Le cabildo endormi se réveilla le 7 avril, sanctionna par un acte public cette sédition et s'interposa entre le Gouverneur et le peuple : pour éviter de grands malheurs, destitua le Gouverneur. Le major Espinosa partit pour Cumana et le vice-roi de la Nouvelle-Grenade envoya une expédition, commandée par le capitaine Don Félix Espinosa, probablement parent du major.

Le 4 décembre, elle débarqua à Trinidad sans opposition. Son premier soin fut de relever le Gouverneur qui, prisonnier depuis 8 mois, était incapable, après les mauvais traitements subis, de reprendre la charge des affaires publiques. Le capitaine commandant dut accepter sa démission et procéda à une information judiciaire à la suite de laquelle il condamna les deux alcades usurpateurs à la prison et aux fers et leurs complices à 10 années de bannissement ; leurs biens furent confisqués. Les pouvoirs du Cabildo étant donnés par le Roi.

Le gouvernement intérimaire du capitaine Espinosa ne dura que 6 mois ; le 3 juin 1746 il eut pour successeur le lieutenant-colonel de cavalerie Don Juan José Salcedo. Le Cabildo opposait la force d'inertie au nouveau Gouverneur et laissait les édifices publics tomber en ruines, déclarant qu'il n'avait pas d'argent. A peine trouve-t-on dans ses archives une séance par an pendant 4 ans. La Colonie était arrivée à ce point d'affaissement que toute administration y avait pris fin ; l'état politique du pays était tombé au niveau de son état social. Il se réveille en 1750 pour demander au roi Ferdinand VI le rappel des bannis de l'insurrection de 1743 et le 11 Avril 1751 l'amnistie fut proclamée par le Gouverneur.

Quelque temps après, le Gouverneur Don Juan Salcedo fut frappé de paralysie, les deux alcades en service saisirent le pouvoir ; loin de s'opposer à cet acte intempestif et s'appuyant sur son inutilité, il notifia au Cabildo son intention de se rendre à Cumana pour se faire soigner. Ce dernier lui opposa un refus catégorique, prétextant que le Gouverneur ne peut s'absenter qu'avec l'autorisation du vice-roi, son chef hiérarchique.

Le Gouverneur Salcedo partit tout de même et remit les rênes du gouvernement, à la date du 7 janvier 1752 au capitaine Don Francisco Nanclares qui gouverna 5 ans. Le Cabildo rentra en somnolence et ne se réveilla que pour faire la guerre au Vicaire général que le Gouverneur avait autorisé à s'absenter de la Trinidad ; le Cabildo révoque cette autorisation, disant que quatre prêtres sont déjà insuffisants pour assurer le service spirituel. Nouveaux conflits.

1757-1776 : Don Pedro de la Moneda.

Don Jacinto San Juan.

Don José Antonio Gil.

Don Juan de Bruno.

Don José de Flores.

Don Juan de Dios Valdez y Varza.

Le colonel Don Pedro de la Moneda vint le 27 janvier 1757 succéder à Don Francisco Nanclares, il ne

trouva aucune maison convenable à San-José et se vit contraint d'établir sa résidence à Port-d'Espagne. Transférant le siège du gouvernement, cette ville devenait la capitale de l'île ; de cette façon il s'éloignait aussi d'un Cabildo ignorant et tracassier et il changeait la marche embarrassée des affaires publiques.

San José de Oruna, que nous appellerons désormais Saint-Joseph, était une ville abandonnée et déserte ; depuis trente ans les habitants avaient un pied à terre mais vivaient sur leurs propriétés ; les alcades mêmes ne s'y rendaient que pour les rares séances du Cabildo ; il n'y avait que le curé, ses employés et quelques fonctionnaires. Le temps des flibustiers et boucaniers étant passé, cette ville était trop éloignée de la côte et ne pouvait servir aux transactions économiques. Port-d'Espagne, au contraire, répondait parfaitement aux besoins nouveaux de la Colonie ; sa situation dans le golfe de Paria, composée à l'origine de quelques huttes de pêcheurs, la ville avait acquis une population française et corse, de près de 400 habitants, qui, commerçante dans l'âme, paisible et travailleuse, jointe aux métis, aux Espagnols indianisés, formaient une population assez dense qui s'était bâti des maisons. Elle faisait la pêche, elle trafiquait de la dépouille et de l'huile des tortues et de la pescada ou poisson salé et desséché au soleil, tel qu'il se prépare de nos jours à la Marguerite. Dans la vaste plaine s'étendant au nord et à l'ouest de la ville, elle cultivait le maïs, le tabac et la canne à sucre violacée dite créole, originaire des îles Canaries et St-Dominigue. Le jus de la canne était exprimé au moyen de trapiches de mano ou moulin à main, de ce jus, appelé vesou, les habitants retiraient du rhum par la distillation et du papelon par la cuisson. (Le mot papelon signifie carton, le sucre qu'on fabriquait était moulé comme l'est le carton.) La petite ville avait quelques boutiques où se débitaient ces produits aux contrebandiers qui venaient y échanger leur quincaillerie, mercerie et rouennerie. A cette époque, elle ne s'étendait qu'à son débarcadère, appelé la Puntilla ou la Petite Pointe, si-

tuée derrière la cathédrale actuelle et formant aujourd'hui le prolongement de la rue Nelson ; à l'est, elle était bornée par les mornes de Laventille (ce nom est la francisation de l'espagnol la ventilla ou petite auberge). Elle ne comprenait que deux rues, Duneau et Nelson, c'est à son extrémité que se trouvait la casa real (maison du Gouverneur) au bord d'une belle source d'eau vive, anciennement connue sous le nom de source de Madame Monéreau et maintenant perdue sous le terrain de comblement. Le grand canal dit *Rivière sèche*, qui traverse aujourd'hui la ville, n'avait pas encore été creusé.

Une autre circonstance heureuse fut la renaissance de la culture du cacao par le forastero importé du Brésil par les pères Capucins aragonais de Santa-Maria (Guyane). En 1775, on constate que la culture du cacao reprend sa place dans l'exportation. Les pères Capucins aragonais, arrivés dans l'île avec le Vicaire général, vinrent aider à la colonisation et au relèvement du pays. Ce fut, paraît-il, le Vicaire général Don Mathias Cabrera qui dota l'île de ces nouveaux missionnaires ; ils prirent la charge doctrinale des trois encomiendas d'Arigagua, Tacarigua et Arauca et des quatre missions de Naparima, Savaneta, Savana-Grande et Montserrate qui subsistèrent de celles fondées par les capucins catalans. Ils en fondèrent six nouvelles : celle d'Arima, dédiée à Ste-Rose-de-Lima, celle de Toco, dédiée à la Ste-Vierge, celle de Liparia, dédiée à la Divina Pastora ou Divine Bergère, et sur la côte, celles de Maturo, Punta-Cumana et Salibia, dont l'existence a été éphémère. Les trois premières existent encore et forment des villes et bourgs. Ces missionnaires aidèrent le Gouverneur pendant l'occupation espagnole, même sous les Anglais, et ce ne fut qu'en 1837 que s'éteignit le dernier d'entre eux le R. P. Miguel de Salcedillo à Port-d'Espagne.

Enfin la Trinidad doit beaucoup au roi Charles III qui s'en occupa d'une façon spéciale et la dota d'une cédula de commerce libre avec Cuba, St-Domingue,

Porto-Ricò et la Marguerite et y établit une cour de residencia ou d'enquête.

Le Gouverneur de l'île adressa des réprimandes au Cabildo et le força à s'assembler pour la première fois à Port-d'Espagne, le 14 Août 1765. Durant cette période, le Cabildo était toujours en opposition avec les Gouverneurs et l'opinion était que la Trinidad ne pourrait être colonisée qu'à l'aide d'une population étrangère.

1776-1779 : Gouverneur Don Manuel Falquez.

Les îles françaises voisines du Trinidad sont conquises par les Anglais, le gouvernement anglais accorde les mêmes prérogatives aux colons français qu'aux colons anglais, mais ces derniers en veulent aux Français, déclarant qu'étant tous catholiques ils ne peuvent remplir les fonctions publiques ; d'où haine. Les îles de Tobago et Dominique s'étaient soumises à cette administration, mais celles de St-Vincent et de la Grenade faisaient de la résistance.

Ces colons étaient dans une situation économique précaire, car les cafés étaient dévastés par des grosses fourmis.

Sur ces entrefaites, le Roi d'Espagne fit promulguer une cédula en anglais et français concernant le repeuplement de la Trinidad, qui fut répandue dans les îles St-Vincent et Grenade. A cette lecture, le créole de la Grenade, M. Roume de Saint-Laurent, conçut l'idée d'abandonner l'île, de sacrifier tous ses intérêts et sa fortune pour retirer ses compatriotes des griffes des colons anglais et il partit pour Port-d'Espagne, y acheta une propriété et conféra avec le Gouverneur pour obtenir du Roi quelques modifications à son programme de colonisation. Il fut enchanté de la végétation de l'île et de la réception du Gouverneur et il prépara un mémoire pour la Cour d'Espagne, dans lequel il évalue l'immigration française à 383 familles et 33.320 esclaves pour les colonies Martinique, Dominique et Grenade et pour lesquels il demande des avantages en faveur des Français pour les services qu'ils rendent à la Colonie et il exige une compensa-

tion pour la France pour la perte de ses nationaux. Le mémoire approuvé par le Gouverneur de Trinidad et par le Gouvernement français est envoyé en Espagne. Pendant son séjour à Trinidad, la Grenade est reconquise par le comte d'Estaing et redevient française. Roume de Saint-Laurent est sollicité d'en être le juge, il n'accepte que pour quatre mois, puis il se prépare à quitter la Grenade, malgré l'offre d'argent des colons anglais pour qu'il continue à y administrer la justice. Disons un mot de la famille Roume de Saint-Laurent (Philippe-Rose). Né le 13 octobre 1743, il comptait alors 33 ans, sa famille était originaire d'Allemagne et de très vieille noblesse. Ses armoiries étaient sur champ d'azur, à trois mantelets d'or, accompagnés de trois étoiles d'or, deux au centre et une en pointe. L'écu, surmonté d'un casque de front, défendu par cinq morions, était orné de lambrequins d'or et d'azur et sans supports ; ces ornements extérieurs étaient portés par les chevaliers bannerets. Emigrée en France de temps immémorial, cette famille s'était fixée d'abord en Auvergne, puis en Bourgogne où, par des alliances directes ou collatérales, elle s'était unie aux Canillac, aux Bissy, aux Thiarre, aux Gaunay. Son grand-père, Philippe Roume était arrivé aux îles en qualité de sous-délégué à l'Intendance de la Martinique et, depuis, s'était transporté avec sa famille à la Grenade où il avait rempli les fonctions de Conseiller à la Cour royale. Son père Laurent Roume avait aussi rempli la même charge ; il y avait épousé Rose de Gannes de la Chancellerie, sa mère, mariée en secondes noces avec le marquis de Charras. Lui-même s'était marié en 1775 à la fille du Caramet anglais John Lambert ; il était revenu à St-Vincent, ne remplaçant aucune fonction publique, s'occupant de ses intérêts, jouissant d'une honnête aisance et entouré de l'estime et de la considération de ses compatriotes. En mai 1777, son cœur avait saigné à la vue des malheurs de ses compatriotes et il avait résolu de se consacrer à cette œuvre de délivrance. En attendant la réponse de la Cour d'Espagne, il s'en re-

tourna à la Grenade pour inviter ses amis à venir à Trinidad, pour disposer de ses propriétés et venir s'établir à Diego-Martin (Trinidad) avec sa famille.

Sur ces entrefaites, le Gouverneur Don Manuel Falquez mourut à Port-d'Espagne, le 11 juillet 1779 et les deux alcades prirent le gouvernement de l'île.

1779-1784. — Gouverneurs : Don Martin de Salaverria, Don Juan Francisco Machado et Don Antonio Barretto.

A peine libéré de son emploi de juge, Roume de St-Laurent accourt à la Trinidad avec ses amis intimes : Dominique Dert, Etienne Noël et Picot de Lapérouse. Ce dernier établit la première sucrerie de l'île sur le terrain qu'occupe aujourd'hui le cimetière de Port-d'Espagne ; de là le nom de *Cemetery Lapérouse*. Le roi n'avait pas encore répondu et l'île était administrée par un gouverneur civil et un gouverneur militaire.

Roume de St-Laurent est nommé alcade de première élection, avec mission de se transporter aux îles françaises pour inviter leurs habitants à émigrer à la Trinidad. Pendant son absence, son ami Dert saisit le cheval du Gouverneur militaire, pour les dégâts occasionnés dans ses plantations et le Gouverneur le fait arrêter et mettre en prison, malgré l'opposition du Gouverneur civil. Roume apprend la nouvelle, revient à Trinidad et, d'accord avec le Gouverneur civil, part pour Caracas aux fins de faire approuver par le vice-roi de Grenade son plan de colonisation et d'obtenir la liberté de Dert ; il obtint l'approbation de son travail et le rappel du Gouverneur militaire ; Dert était relaxé. Il était très populaire, à tel point qu'aujourd'hui Port of Spain possède *Dert Street*.

Roume décide son voyage pour la France et l'Espagne, il reçoit un accueil favorable du ministre espagnol et visite les principaux centres pour établir des relations avec Trinidad.

Survinrent la paix de Versailles, le code noir dit : cédula de 1789, émanant de Joseph de la Forest et complétant le plan de Roume. Ces deux cédules si remar-

quables, chef-d'œuvre par leur esprit libéral et philanthropique, forment la base de la législation du pays.

Roume ruiné par les dépenses que lui occasionnèrent ces diverses démarches est sur le point d'être mis en prison pour dettes ; il s'adresse à l'Espagne qui ne lui répond pas ; désespéré, quand le maréchal de Castrie lui offre la charge d'Intendant de Tobago, il accepte. Il continue à servir la France à St-Domingue comme commissaire dans la partie française et comme gouverneur de la partie espagnole cédée à cette puissance.

Nous ne pouvons que citer les lignes par lesquelles Borde arrête son chapitre : « Ainsi fut brusquement et à jamais séparé de la Trinidad le bienfaiteur auquel elle dut sa colonisation, l'homme éminent qui consacra à sa prospérité ses hautes et nobles facultés, le serviteur dévoué qui lui sacrifia les plus belles années de sa vie, sa fortune et jusqu'aux affections de sa famille qu'il y avait établie depuis 1781 et qu'il ne lui fut plus donné de revoir. Malgré les éclatants services qu'il rendit à la Trinidad, notre pays, son nom même, ô coupable oubli des plus grands bienfaits / y est à peine connu et c'est pour nous une bien vive satisfaction que d'être parvenu à le signaler à la reconnaissance de nos compatriotes. »

Deux mois après la date de la cédule de colonisation, le 23 janvier 1784, le gouvernement de la Trinidad passa des mains de Don Juan Francisco Machado à celles du capitaine Don Antonio Baretto nommé provisoirement en attendant l'arrivée du gouverneur titulaire Don José Maria Chacon. Ce fut sous l'administration du capitaine Baretto que le cabildo, cédant enfin à la force des choses, se décida à se transporter à Port-d'Espagne où il tint sa première séance le 20 Août 1784.

1784. — Le dernier gouverneur espagnol fut Don José Maria Chacon ; un des rues de Port of Spain porte son nom : *Chacon street*. C'est ce gouverneur qui publia les cédules ; ce noble personnage était doublé

d'un administrateur instruit et habile, prudent et actif, conciliant et doux : c'était le Gouverneur à l'abord facile et gracieux. Il parlait français et anglais, il n'était pas fanatique.

La paix de Versailles (1763) avait remis les choses dans l'ordre établi par la Paix de Paris (1763), l'île de Tobago conquise par l'Angleterre avait été rendue à la France et celle de la Grenade, reconquise par la France, avait été rétrocédée à l'Angleterre. Les haines nationales s'étaient ravivées et les colons des deux nations se détestaient ; à Dominique et à St-Vincent, la situation était tendue, mais à la Grenade, elle était menaçante ; tout cela était dû à la religion catholique et protestante et de 1784 à 1789 l'émigration commença, la Trinidad se trouva avec 10.422 habitants de moins de 1.000 qu'elle avait eu à sa période florissante. Cette immigration avait amené à Port of Spain des familles blanches, quelques unes de couleur et noires ; toutes arrivaient avec quelque argent. Les blancs en général étaient nobles, car on sait que ce furent des gentilhommes qui peuplèrent en grande partie les établissements des Français en Amérique. A cette brillante immigration française se mêla un tout petit nombre d'Irlandais et aussi un bien plus petit nombre encore d'Anglais. (En 1785, sur les 9 membres du Cabildo se trouvaient 4 Français, 3 Espagnols et 2 Anglais. En 1786 : sept Français, 2 Espagnols et 1 Irlandais.) *Ce document se trouve au bureau des domaines de Trinidad.*

Le Gouverneur Chacon se mit à la hauteur de la situation et délivra de nombreuses concessions de terrain aux émigrés, ce qui souleva des protestations espagnoles. Pour couper court à toutes discussions, il fit proclamer à la date du 27 juillet 1785 une ordonnance régularisant les titres de propriété et protégeant le domaine de la Couronne et, à la date du 27 novembre un *bando* ou proclamation du Gouverneur autorisait les colons à hypothéquer leurs propriétés.

Par un relèvement social juste et équitable, il gagna la sympathie et la confiance des habitants. Il ad-

mit les blancs et ceux de couleur émigrés aux fonctions administratives, il groupa les Indiens Caraïbes et les Caraïbes noirs eurent leurs concessions sur la bande de l'est, baie de Salibia, qu'ils désertèrent à l'appel de leur cacique Chataye de l'île de Saint-Vincent. Il s'occupa activement des travaux publics et adopta un plan de la ville admirablement compris qui consistait à tracer les rues, à les paver, le ruisseau était au milieu, à fixer aux propriétaires l'alignement, à créer une place publique le long du rivage pour servir de *plaza des armas*.

Ayant élargi les rues, créé de nouvelles, il fallait changer le cours de la rivière de l'ouest à l'est, au pied des collines de Laventille, de cette manière la ville était assainie et pouvait s'étendre. Il obtint le concours du Roi, y employa 638 esclaves et 405 livres de couleur. Sous les ordres de l'Ingénieur en chef Don José del Pozo, on ouvrit un grand fossé d'un mille et demi de long au prix de 3.600 dollars dont mille furent avancés de la bourse du Gouverneur. Ce fossé, lavé chaque hiver par les débordements de rivière, est aujourd'hui un lit vaste et profond appelé Rivière sèche. La ville, gagnant en importance, fut divisée en cinq barrios ou arrondissements, présidés par deux alcaldes nommés par le cabildo faisant fonction de juge de paix. Il établit un appontement en bois dans l'axe de la dernière rue (aujourd'hui Frédéric street) et éleva un fort sur la colline de Laventille ; les ruines se voient encore. Des casernes, le tribunal, un palais de cabildo ; la prison, le théâtre, la conduite en ville de l'eau de la rivière Ste-Anne ne purent être entrepris.

Il fit restaurer la ville de Saint-Joseph, l'ancienne capitale abandonnée, il y fit construire des casernes et fit réparer les rues et les édifices publics ; il fit ouvrir un grand chemin carrossable reliant Port-d'Espagne à St-Joseph et il créa un village San Juan (St-Jean), près de la rivière d'Aricagua entre la capitale et l'ancienne. Il édifia une ville dans la grande baie de Naparima sur l'emplacement de l'ancienne mission déserte de l'Immaculée Conception, le 25 Octobre 1786

et l'appela San Fernando ou Saint-Ferdinand en l'honneur du prince infant d'Asturie, né le 14 Octobre 1784, qui fut le roi Ferdinand VII d'Espagne.

Il organisa son administration et installa le gouvernement et la justice de l'île. Il fut aidé par les colons français : M. de la Forest lui confectionna le Code noir et lui présenta un rapport concernant un impôt de 1/4 % sur les marchandises au débarquement pour construire les quais ; ce fut M. Deshayes qui eut le premier projet de la conduite des eaux de la rivière Ste-Anne en ville, projet qui ne fut réalisé que 60 ans plus tard. Ce fut M. le comte de Percin de la Roque à qui revint l'honneur de l'admission des Caraïbes noirs de Saint-Vincent et le commerce qui consentit à des impôts pour faciliter les projets de leur sympathique et dévoué gouverneur. Tous les notables, les habitants, le Cabildo et les fonctionnaires signèrent le 13 avril 1788 une pétition pour demander le renouvellement du Gouvernement. Toutes les industries, toutes les professions, tous les métiers prospéraient, le bien-être était général.

1793-1796. — Le supplice de Louis XVI jeta l'Espagne dans la grande coalition européenne contre la Révolution ; les Espagnols avaient une antipathie pour les Républicains et le Gouverneur Chacon témoignait de la méfiance à l'égard de la population française de l'île. La guerre, allumée en Europe, s'étend en Amérique ; les Anglais attaquent les Antilles françaises et s'emparent de l'île de Tobago, de la Martinique, de Ste-Lucie et de la Guadeloupe. Le Gouverneur Chacon à l'annonce de ces victoires penche pour les Anglais et proclame une loi des suspects qui visait en particulier les noirs libres et gens de couleur qui émigrent à Trinidad. Victor Hugues chasse les Anglais de la Guadeloupe et édicte des mesures révolutionnaires dans l'île. Il abolit l'esclavage, fait une levée en masse et seconde les corsaires. La révolte éclate dans toutes les îles françaises ; elle est étouffée à la Martinique, à Dominique et à Ste-Lucie, mais elle est triomphante à St-Vincent et à la Grenade. Le Gouverneur

Chacon craint la contagion et veut retenir une escadre espagnole qui est venue à Port-d'Espagne. La paix que fait l'Espagne avec la France victorieuse la place dans une fausse situation et l'Angleterre, qui s'arme formidablement, lui offre des secours qu'il refuse d'accepter. L'Espagne, au contraire, même pendant la guerre, ne cesse de s'intéresser au sort des colons de Trinidad et applique un ordre royal de 1794 étendant les franchises de commerce et de navigation déjà accordées. La Métropole si contente de la gestion du Gouverneur Chacon le promut au grade de brigadier de la marine.

1796. — Le formidable armement naval anglais, commandé par l'amiral Christian pour la pacification des îles françaises, la conquête des établissements hollandais de la Guyane et des îles espagnoles de la Trinidad et de Porto-Rico n'a pu atterrir à la Barbade qu'en avril 1795, vu le mauvais temps. Le général commandant, Sir Raph Abercromby, était arrivé à Barbade le 14 février sur la frégate Aréthusa. La Hollande ayant déclaré la guerre à l'Angleterre, le premier soin du général Abercromby fut de diriger une expédition contre la Guyane ; Demerari et Essequibo capitulèrent le 22 avril et Berbice le 2 mai suivant. Ste-Lucie se défendit admirablement et capitula le 26 mai. Puis il s'occupa des révoltés de St-Vincent et de la Grenade où les troupes anglaises débarquèrent les 8 et 9 juin ; les îles soutenues par les corsaires de Victor Hugues résistèrent avec acharnement et soutinrent la guerre pendant plusieurs mois. Deux navires de guerre, la frégate Alarm de 32 canons, capitaine Vaughan et la Zebra de 20 canons, capitaine St-Kunier, poursuivirent les corsaires qui se réfugièrent dans le golfe de Paria et furent bloqués et anéantis. Les équipages purent s'échapper à la nage et se réfugièrent à Port-d'Espagne. L'imprudence du capitaine Vaughan fut cause de la guerre entre l'Espagne et l'Angleterre. Il débarqua à Port-d'Espagne après avoir été reçu en audience par le Gouverneur Chacon, et alla visiter les Irlandais et les Espagnols. Dans la soirée du 8

mai, les officiers de l'Alarm se trouvant chez une dame Griffith, dont la maison était située à l'entrée de la rue aboutissant à la jetée, aujourd'hui rue Frédéric, les marins anglais et français se prirent de querelles et aux insultes succédèrent les coups et, par une habile manœuvre de la garnison espagnole, on évita une effusion de sang en produisant une diversion qui permit aux Anglais de rallier leurs canots. Le capitaine Vaughan fit débarquer des troupes et traversa la ville, voulant punir les Français qui avaient battu ses hommes et ses officiers. Les Français s'armèrent et se portèrent sur la rive droite de l'ancien cours bourbeux de la rivière Ste-Anne, position admirable en cas d'une attaque à la baïonnette ; ils comptaient de 3 à 400 hommes bien décidés, ils avaient déployés le pavillon national et s'étaient décorés de la cocarde tricolore. De son côté, le Gouverneur Chacon s'était mis à la tête d'une compagnie de soldats espagnols et s'était placé entre les deux combattants, faisant face aux Anglais. Après avoir harangué le capitaine Vaughan, il lui avait fait des reproches et même des menaces ; celui-ci prit la décision de rembarquer ses troupes et fit voile pour Saint-Vincent. Il s'est brûlé la cervelle comme Sir Laurence Keymis en 1617.

Le 20 Mai, le Cabildo se réunit, demanda des secours en Espagne qui déclara la guerre à l'Angleterre. Immédiatement, la corvette Galgo fut expédiée à Trinidad avec de l'argent et des provisions ; elle fut saisie par les Anglais dans la mer des Antilles. Une escadre équipée à Cadix, à destination de Cartagène, reçut l'ordre de passer à Trinidad et d'y débarquer des troupes au cas où le Gouverneur eût à craindre une attaque ; cette escadre, commandée par l'amiral Don Sébastian Ruiz de Apodaca était forte de 4 vaisseaux de ligne, une frégate et 700 hommes ; elle arriva à Trinidad fin Décembre ou Janvier. Don José Chacon, usant de ses pouvoirs, retint l'escadre qui alla s'embarquer dans la baie de Chaguaramas ; la troupe put débarquer et baraquera près de la côte. De leur côté, les

Français avaient des corsaires de Victor Hugues et de Jean François ; avec la garnison de l'île et la milice, on pouvait se défendre.

1797. — Après s'être emparé des établissements hollandais, avoir pacifié ou conquis les îles françaises, sauf la Guadeloupe qui résista à toutes les attaques, le général Abercromby réunit ses forces disponibles à la Martinique pour ouvrir la campagne de 1797 contre les possessions espagnoles en commençant par la Trinidad. L'escadre expéditionnaire, commandée par le contre-amiral Henry Harvey était forte de 20 voiles et de 900 bouches à feu ; les troupes de débarquement étaient au nombre de 6.750 hommes ; plusieurs royalistes français au service de l'Angleterre faisaient partie de l'expédition, entre autres le lieutenant-colonel Gaudin de Soter. L'expédition partit de Fort-de-France le 12 février, à destination de Cariacou, l'une des Grenadines ; le 15 elle mit à la voile pour Trinidad ; le 16, elle était en vue des Bouches du Dragon. A la nouvelle, l'amiral Apodaca eut une conférence avec le Gouverneur Chacon ; aucune résistance ne fut opposée à l'ennemi, la flotte espagnole fut brûlée par ordre de l'amiral espagnol Apodaca et le Gouverneur ne mobilisa pas les forces nécessaires. Les Anglais débarquèrent à une lieue de Port-d'Espagne, à la pointe de Mucurapo, sur une sucrerie appartenant à une famille irlandaise Devenish. On raconte qu'éreintés par leur marche dans la vase boueuse, pour atterrir, les soldats anglais vidèrent deux boucauts de sucre et trois de rhum dans un puits de la sucrerie et burent ce grog gigantesque. Résultat : capitulation sans combat ; elle fut signée par le Gouverneur Chacon et l'île devint anglaise le 18 Février 1797. Peu de jours après, le Gouverneur Chacon et l'Amiral Apodaca s'embarquèrent pour l'Espagne. De son côté, le général Abercromby, après avoir pris les mesures administratives nécessaires au gouvernement de l'île, la quitta pour entreprendre la conquête de Porto-Rico, entreprise dans laquelle il échoua complètement.

Chacon et Apodaca comparurent devant un Conseil

de guerre le 28 mai 1798, plus de 15 mois après la capitulation, ils furent acquittés. Cet acquittement scandaleux révolta la conscience publique et les deux sires furent destitués de leurs grade et condamnés au bannissement. Le traité de paix d'Amiens, le 27 mars 1802, décida que l'île de la Trinidad serait définitivement cédée aux Anglais. La Trinidad au moment de l'occupation anglaise, était de mœurs, coutumes, langage, tout y était français. Le doux patois des îles françaises relevé et comme assaisonné de mots espagnols bizarrement prononcés, en était et est resté la langue populaire. Toutes les écritures du commerce étaient en français, la capitulation de l'île est de même datée de Port-d'Espagne. A cette époque a été créée la loge franc-maçonnique les Frères Unis, N° 327, fondée par M. Benoît Dert, en 1795, et affiliée deux ans plus tard à la grande loge de Pensylvanie, sous le N° 77.





